

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES
Fondée en 1863



PÉTRARQUE



MON SECRET

OU DU

CONFLIT DE MES PASSIONS

TRADUIT DU LATIN POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR

VICTOR DÉVELAY

ŒUVRE COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS .

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PASSAGE MONTESQUIEU, 3, RUE MONTESQUIEU

Près le Palais-Royal



1898

Tous droits réservés

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES
Fondée en 1863

PÉTRARQUE

**MON SECRET
OU DU
CONFLIT DE MES PASSIONS**

TRADUIT DU LATIN POUR LA PREMIÈRE FOIS
PAR
VICTOR DEVELAY

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS
LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
PASSAGE MONTESQUIEU, 5, RUE MONTESQUIEU
Près le Palais-Royal

1898
Tous droits réservés

**Bibliothèque Nationale. — Volumes à 21
CATALOGUE AU 1^{er} JANVIER 1895**

<i>Alfieri. De la Tyrannie.</i> 1	<i>Cornélius Népos. Vies</i>
<i>Arloste. Roland furieux.</i> ... 6	grands Capitaines, etc.
<i>Beaumarchais. Mémoires.</i> ... 5	<i>Courcier (P.-L.). Chefs-d'œ</i>
— <i>Barbier de Séville.</i> 1	— <i>Lettres d'Italie.</i>
— <i>Mariage de Figaro.</i> 1	<i>Cyrano de Bergerac. Œuv</i>
<i>Beccaria. Délits et Peines.</i> .. 1	<i>D'Alembert. Encyclopédi</i>
<i>Bernardin de Saint-Pierre.</i>	— <i>Destruction des Jésuit</i>
<i>Paul et Virginie.</i> 1	<i>Dante. L'Enfer.</i>
<i>Bollevau. Satires. Lutrin.</i> ... 1	<i>Démosthène. Philippiq</i>
— <i>Art poétique. Epîtres.</i> ... 1	et <i>Olynthiennes.</i>
<i>Bossuet. Oraisons funèbres.</i> 2	<i>Descartes. De la Métho</i>
— <i>Discours sur l'Histoire</i>	<i>Desmoulins (Camille). Œ</i>
<i>universelle.</i> 3	<i>vres.</i>
<i>Boufflers. Œuvres choisies.</i> 1	<i>Destouches. Le Philosop</i>
<i>Brillat-Savarin. Physiologie</i>	<i>marié. La Fausse Agn</i>
<i>du Goût.</i> 2	<i>Diderot. Neveu de Rame</i>
<i>Buffon. Discours sur le Style.</i>	— <i>La Religieuse.</i>
<i>Etude sur l'Histoire na-</i>	— <i>Romans et Contes.</i> ...
<i>turelle. Les Epoque de la</i>	— <i>Paradoxe du Comédie</i>
<i>Nature. Sur la Conserva-</i>	— <i>Mélanges philosophiq</i>
<i>tion des Forêts.</i> 2	— <i>Jacques le Fataliste.</i>
<i>Byron. Corsaire. Lara, etc.</i> 1	<i>Ouelos. Sur les Mœurs.</i>
<i>Carotte. Diable amoureux.</i> 1	<i>Dumarsais. Essai sur</i>
<i>Cervantes. Don Quichotte.</i> .. 4	<i>Préjugés.</i>
<i>César. Guerre des Gaules.</i> .. 1	<i>Dupuis. Origine des Calte</i>
<i>Chamfort. Œuvres choisies.</i> 3	<i>Épictète. Maximes.</i>
<i>Chapelle et Sachaumont.</i>	<i>Erasmus. Eloge de la Fol</i>
<i>Voyages amusants.</i> 1	<i>Fénelon. Télémaque.</i> ...
<i>Chateaubriand. Atala. René.</i> 1	— <i>Education des Filles.</i>
<i>Cicéron. De la République.</i> 1	— <i>Discours à l'Académ</i>
— <i>Catilinaires. Discours.</i> .. 1	<i>Dialogues sur l'Eloquen</i>
— <i>Discours contre Verrès.</i> .. 3	<i>Florian. Fables.</i>
— <i>Harangues au Peuple et</i>	— <i>Galatée. Estelle.</i>
<i>au Sénat.</i> 1	— <i>Gonzalve de Cordoue.</i>
<i>Collin-d'Harleville. Le Vieux</i>	<i>Foë. Robinson Crusé.</i> ...
<i>Celibataire. M. de Crac.</i> .. 1	<i>Fontenelle. Dialogues d</i>
<i>Condorcet. Vie de Voltaire.</i> 1	<i>Morts.</i>
— <i>Progrès de l'Esprit hu-</i>	— <i>Pluralité des Mondes.</i>
<i>main.</i> 2	— <i>Histoire des Oracles.</i>
<i>Cornelius. Le Cid. Horace.</i> .. 1	<i>Gilbert. Poésies.</i>
— <i>Cinna. Polyucte.</i> 1	<i>Goethe. Werther.</i>
— <i>Rodogune. Le menteur.</i> .. 1	— <i>Hermann et Dorothee.</i>
— <i>Nicomède. Pompée.</i> 1	— <i>Faus.</i>

Goldsmith. Le Ministre de		Marmontel. Bélisaire	1
Wakefield	2	Massillon. Petit Carême	1
Gresset. Ver-Vert. Méchant	1	Mercier. Tableau de Paris	3
Hamilton. Mémoires du Che-		— L'An MMCCCXL	3
valier de Grammont	2	Milton. Paradis perdu	2
Isocrate. Traité de l'Esprit	4	Mirabeau. Sa Vie, ses Opinions, ses Discours	5
Hérodote. Histoire	5	Molière. Tartuffe, Dépit, l v.;	
Homère. L'Iliade	3	Don Juan. Précieuse, l v.;	
— L'Odyssée	3	Bourgeois Gentilhomme.	
Horace. Poésies	2	Comtesse d'Escarbagnac,	
Jouy-Dugour. Cromwell	1	l v.; Misanthrope. Femmes	
Juvénal. Satires	1	savantes, l v.; L'Avaro.	
La Boétie. Discours sur la		George Dandin, l v.; Ma-	
Servitude volontaire	1	lade Imaginaire. Fourbe-	
La Bruyère. Caractères	2	ries de Scapin, l v.; L'E-	
La Fayette (M^{lle} de). La		tonnadi. Sganarelle, l v;	
Princesse de Clèves	1	L'— des Femmes. Cri-	
La Fontaine. Fables	2	tique de l'Ecole des Fem-	
— Contes et Nouvelles	2	mes, l v.; Médecin malgré	
Lamennais. Livre du Peuple	1	lui. Mariage forcé. Sicil-	
— Passé et Avenir du Peuple	1	lien, l v.; Amphitryon.	
— Paroles d'un Croyant	1	Ecole des Maris, l v.;	
La Rochefoucauld. Maximes	1	Pourcavaugne. Les Fâ-	
de La Roche. Gil Blas	5	cheux. L'Amour médecin.	1
— Le Diable boiteux	2	Montaigne. Essais (1^{re} livre)	1
— Bachelier de Salamanque	2	Montesquieu. Lettres per-	
Turcaret, Crispin rival	1	sonnes	2
Maspérou (M^{lle} de). Lettres		— Grandeur et Décadence	
choisies	1	des Romains	1
Mauget. Histoire de la Bas-		— Le Temple de Gnide	1
tillie	1	Ovide. Métamorphoses	3
Mauget. Daphnis et Chloé	1	Parry. La Guerre des Dieux.	
Mauget. Dialogues des Dieux		Le Paradis perdu	1
et des Morts	1	Pascal. Pensées	1
Mauget. De la Nature des		— Lettres provinciales	2
Choses	2	Perrault. Contes	1
Mauget. Droits et Devoirs	1	Pigault-Lebrun. Le Citateur	1
Entretiens de Phocion	1	— Mon Oncle Thomas	2
Mauget. Le Prince	1	— L'Enfant du Carnaval	2
Mauget (X. de). Voyage au-		Piron. La Métromanie	1
tour de ma Chambre	1	Plutarque. Vie de César	1
— Prisonniers du Caucase	1	— Vie de Pompée. Sertorius.	1
Mauget (J. de). Soirées de		— Vies de Démosthène, Ci-	
Saint-Petersbourg	1	céron, Caton le Censeur.	1
Mauget. Poésies	1	— Vies de Marcellus, Ma-	
Mauget. Théâtre	2	rius, Sylla	1
Mauget. Les Incas	2		

Prépost Manon Lescaut... 1	1 v ; Le Songe d'une Nuit d'été, 1 v ; La Tempête, 1 v ; Vie et Mort de Richard III, 1 v ; Henri VIII, 1 v ; Beaucoup de bruit pour rien, 1 v ; Jules César 1
Quinte-Curce . Histoire d'Alexandre le Grand..... 3	Sterne . Voyage sentimental 1
Rabelais . Œuvres..... 5	— Tristram Shandy..... 4
Racine Esther. Athalie... 1	Suétone . Douze Césars..... 2
— Phèdre. Britannicus..... 1	Swift Voyages de Gulliver. 2
— Andromaque. Plaideurs. 1	Tacite . Mœurs des Germains 1
— Iphigénie. Mithridate... 1	— Annales de Tibère..... 2
— Bérénice. Bajazet..... 1	Tasse . Jérusalem délivrée. 2
Regnard . Voyages..... 1	Tassoni . Seau enlevé..... 2
— Le Joueur. Folies..... 1	Tite-Live . Histoire de Rome 2
— Le Légataire universel. 1	Vauban . La Dîme royale... 1
Roland (M^{re}) . Mémoires.... 4	Vauvenargues . Choix..... 1
Rousseau (J.-J) Emile, 4v ; Contrat social, 1 v ; De l'Inégalité, 1 v ; La Nouvelle Héloïse, 5 vol ; Confessions..... 5	Virgile . L'Énéide..... 2
Saint-Réal . Don Carlo. Conjuration contre Venise.. 1	— Bucoliques et Géorgiques 1
Salluste . Catilina. Jugurtha. 1	Volney Les Ruines. La Loi naturelle..... 2
Scarron . Roman comique... 3	Voltaire Charles XII. 2 v ; Siècle de Louis XIV, 4 v ; Histoire de Russie, 2 v ; Romans, 5 v ; Zaïre, Mérope. 1 v ; Mahomet, Mort de César, 1 v ; La Henriade, 1 v ; Contes en vers et Satires, 1 v ; Traité sur la Tolérance, 2 v ; Correspondance avec le roi de Prusse..... 1
— Virgile travesti..... 3	Xénophon . Retraite des Dix Mille..... 1
Schiller . Les Brigands..... 1	— La Cyropédie..... 1
— Guillaume Tell..... 1	
Sedaine Philosophe sans le savoir. La Gayeur..... 1	
Sévigné (M^{me} de) . Lettres choisies..... 2	
Shakespeare . Hamlet, 1 v ; Roméo et Juliette, 1 v ; Othello, 1 v ; Macbeth, 1 v ; Le Roi Lear, 1 v ; Le Marchand de Venise, 1 v ; Joyeuses commères, 1 v ;	

Le vol. broché, 25 c. ; relié, 45 c. ; No, 10 c. en sus par volume.

Nota. — Le colis postal diminue beaucoup les frais de port 1 colis de 3 kil. peut contenir 38 vol. brochés ou 34 reliés ; celui de 5 kil., 65 vol. brochés ou 55 reliés.

Adresser les demandes affranchies à M. L. PFLUGER, éditeur passage Montesquieu, r. Montesquieu, près le Palais-Royal, Paris

Dictionnaire de la Langue française usuelle, de 416 pages

***A Monsieur
PIERRE DE NOLHAC,***

*Conservateur
du Musée national de Versailles ;
Directeur
à l'Ecole des Hautes Études.*

Cher Maître et Ami,

Je n'ignore pas combien il est téméraire à moi de dédier ce livre au critique éminent qui a le mieux mérité de Pétrarque, dont il connaît tous les secrets. Mais, ce qui me rassure, c'est qu'une longue et douce expérience m'a appris qu'à l'exemple du solitaire de Vaucluse, il a un cœur chaud et inaltérable pour ses amis.

V. DEVELAY.

INTRODUCTION

Sous le titre de *Mon Secret*, Pétrarque a fait dans un cadre plus restreint, mais avec non moins de sincérité et d'éloquence, ce qu'ont fait saint Augustin et J.-J. Rousseau dans leurs *Confessions*. Il s'est raconté lui-même à la postérité. Mais, chose singulière ! tandis que les *Confessions* de saint Augustin et de Rousseau sont dans toutes les mémoires, on semble en quelque sorte se faire scrupule de violer le *Secret* de Pétrarque. C'est bien à tort. On se prive ainsi de gaieté de cœur du moyen le plus simple et le plus sûr de le connaître, car on le suit dans ces pages, à travers les méandres multiples de sa nature si complexe, sans risque de se fourvoyer. « Il est à douze cents lieues de nous, et son livre imprime en nous son image comme la lumière réfléchie va peindre au bout de l'horizon l'objet d'où elle est partie¹. »

Ce fut en 1336, lors de l'ascension qu'il fit, en compagnie de son frère, sur le mont Ventoux, que l'idée de ce livre germa dans son esprit. La montée était longue et pénible. Il dut s'arrêter plus d'une fois. Dans une de ces haltes, le vaste silence de la solitude éveillant ses souvenirs, il fit un retour sur lui-même. « Il y a aujourd'hui dix ans, se dit-il, que, libéré des études de ta jeunesse, tu as quitté Bologne. Mais, ô Dieu immortel ! ô Sagesse immuable ! que de grands changements cet intervalle a vu s'opérer en toi ! » Et il ajoute : « Je laisse de côté ce qui n'est pas fini, car je ne suis pas encore dans le port pour songer tranquillement aux orages passés. Il viendra peut-être un temps où je relaterai dans leur ordre tous les événements de ma vie, en prenant pour texte cette parole de votre Augustin² : *Je veux me remémorer mes souillures passées et les corruptions charnelles de mon âme, non que je les aime, mais pour que je vous aime, mon Dieu*³ ». Il avait sur lui un exemplaire des *Confessions* de saint Augustin qui ne le quittait pas. Arrivé au sommet de la montagne, il tira de sa poche le précieux volume, l'ouvrit au hasard et y lut ce qui suit : *Les hommes s'en vont admirer la hauteur des montagnes, les grandes agitations de la mer, le vaste cours des fleuves, la circonférence de l'Océan, les évolutions des*

*astres, et ils s'oublient eux-mêmes.*⁴. Frappé de l'à-propos de cet avertissement, il ferma le livre, ne voulut plus rien voir du spectacle magnifique qu'il était venu chercher au prix de tant de fatigues, et, abîmé dans une rêverie profonde, il redescendit les pentes de la montagne sans desserrer les lèvres.

Il fit faire de ce livre de nombreuses copies qu'il se plut à répandre. Il le portait toujours sur lui comme un talisman. Il fallut, pour qu'il s'en séparât, que la faiblesse de sa vue ne lui permit plus de s'en servir. Alors il en fit cadeau à l'un de ses meilleurs amis. Je vous donne volontiers, lui écrit-il, le livre que vous me demandez, et je vous le donnerais plus volontiers s'il était tel que me l'a donné dans ma jeunesse ce Dionigio de votre ordre⁵, excellent professeur de lettres sacrées, homme distingué sous tous les rapports et mon père très indulgent. Mais alors inconstant par l'âge et peut-être par le caractère, comme ce livre me plaisait infiniment à cause du sujet et de l'auteur, et que sa petitesse le rendait portatif, je l'ai colporté souvent dans presque toute l'Italie, en France et en Allemagne, au point que ma main et le livre semblaient pour ainsi dire ne faire qu'un, tant par un usage continuels ils étaient devenus inséparables. Je vais vous dire une chose qui vous étonnera. Sans parler des chutes qu'il a faites dans les fleuves et sur la terre, une fois à Nice il fut englouti avec moi sous les flots de la mer, et c'en était fait indubitablement si le Christ ne nous eût arrachés tous deux à ce pressant danger. Dans ces allées et venues il a vieilli avec moi, de sorte que déjà vieux il ne peut plus être lu par un vieillard sans beaucoup de peine. Sorti de la maison d'Augustin, il y retourne enfin maintenant, sans doute pour voyager aussi avec vous. Acceptez-le tel qu'il est et faites-lui bon accueil ⁶. »

Ce livre est malheureusement perdu. Le pieux restaurateur de la bibliothèque de Pétrarque, M. P. de Nolhac a eu le désappointement de ne pouvoir l'ajouter à tant d'autres qu'il a découverts et décrits. « Ce manuscrit, dit-il, que l'on ne saurait trop regretter, est certainement rempli sur les marges de scolies et des pensées les plus secrètes⁷. » Disons-le à son honneur, M. P. de Nolhac, par un assemblage de qualités qui semblent s'exclure, joint la sagacité patiente de l'érudit à la flamme du poète⁸, et un simple cri, échappé à Pétrarque dans ses notes marginales, fait naître sous sa plume des développements aussi vrais qu'inattendus.

Ce goût si vif de Pétrarque pour saint Augustin s'explique par une affinité secrète. M. de Lamartine, dont l'autorité en pareil cas ne saurait être mise en doute, a surnommé l'évêque d'Hippone le Pétrarque africain⁹. Tous deux, d'une âme ardente et d'un cœur tendre, cédèrent aux entraînements du monde ; tous deux, désabusés, brûlèrent, comme le fier Sicambre, ce qu'ils avaient adoré et firent une guerre sans relâche à ce qui les avait charmés jusque-là. C'est l'histoire de cette lutte si mouvementée de la passion et de la raison qui donne à leurs confidences tant d'intérêt. *Mon Secret* se distingue surtout par l'accent de la sincérité et une émotion communicative. Ce n'est point un philosophe orgueilleux qui trône, comme Jean-Jacques, au-dessus de tout le genre humain ; c'est un pénitent qui se confesse et s'humilie. Saint Augustin y remplit le rôle de grand justicier. « Les demandes du saint fouillent impitoyablement dans la conscience du Adèle, et celui-ci répond, se défend ou s'accuse avec une simplicité touchante, avouant à la fois celle des passions dont on est le plus fier : l'amour de la gloire, et ceux des défauts qui coûtent le plus à reconnaître : les petitesse de la vanité. Depuis le livre de saint Augustin, qui l'a inspirée, aucune œuvre n'a révélé à ce degré l'intimité d'une âme, et cette âme se trouve par bonheur une des plus délicates et des plus complexes qui aient jamais été¹⁰. »

Est-il étonnant que ces pages, écrites avec tant d'abandon, où il a épanché toute son âme, fussent l'œuvre favorite de Pétrarque ? C'était son livre de chevet, son conseiller fidèle, son mentor ; il y revenait avec bonheur dans ses heures de recueillement. C'est lui même qui nous le dit : « Pour que cet entretien si intime ne fût point perdu, je l'ai mis par écrit et j'en ai fait ce livre. Non que je veuille le joindre à mes autres ouvrages et en tirer vanité ; mes vues sont plus élevées : le charme que cet entretien m'a procuré une fois, je veux le goûter par la lecture toutes les fois que cela me plaira. Ainsi donc, cher petit livre, fuyant les réunions des hommes, tu te contenteras de rester avec moi, en étant fidèle à ton titre, car tu es et tu seras intitulé : *Mon Secret*, et dans mes méditations les plus hautes, tout ce que tu te rappelles avoir été dit en cachette, tu me le rediras en cachette¹¹. »

Peut-on prononcer le nom de Pétrarque sans éveiller à l'instant le souvenir de Laure¹² ? Elle fut le tourment perpétuel de sa vie, il lui doit sa gloire. C'est dans l'église de Sainte-Claire d'Avignon, le 6 avril 1327, un vendredi-saint, que Pétrarque, âgé de vingt-trois ans, la vit pour la première fois. Elle était dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Des tresses

d'or flottant sur les épaules, des yeux noirs au regard limpide et doux, un teint d'une blancheur éclatante, un cou de neige, des dents d'ivoire, une voix suave, tant de charmes réunis le subjuguèrent. Il retraça ses propres impressions en dépeignant dans son poème de *l'Afrique* la rencontre de Sophonisbe et de Massinissa : « Soudain un feu dévorant avait circulé dans tout son être, comme fond un bloc de glace sous les chaleurs de l'été, ou la cire molle près d'un foyer ardent. Massinissa, en la regardant, est captivé par son ennemie captive, et la vaincue a pu dompter son fier vainqueur. De quoi ne triomphe pas l'amour ? Quel coup de foudre lui est comparable¹³ ? » A partir de ce moment il ne s'appartint plus. Cette douce vision le poursuivit partout sans paix ni trêve. Il avait reçu de la nature un tempérament ardent. « De quels feux la luxure ne t'embrase-t-elle pas ? » se fait-il dire par saint Augustin. « De feux si violents parfois, répond-il, que je regrette bien de ne pas être né insensible. J'aimerais mieux être une pierre inerte que d'être tourmenté partant d'aiguillons de la chair¹⁴. » Et ailleurs, en parlant des révoltes des sens, il se compare à un cavalier qu'emporte un cheval fougueux.

Fièvre d'un amant qui la rendait célèbre par toute la terre, Laure sut, pendant vingt et un ans, attiser sa flamme. Peut-être en la satisfaisant l'eût-elle éteinte. C'est à sa résistance que l'on doit ces immortels sonnets qui sont autant de médailles commémoratives des mille incidents de la passion qu'elle inspira. Rebuté par sa maîtresse, Pétrarque tomba dans une mélancolie profonde, il en dépeint ainsi les effets : « Dans presque tous les maux dont je souffre, il se mêle une certaine douceur, quoique fausse ; mais dans cette tristesse tout est âpre, lugubre, effroyable : la route est toujours ouverte au désespoir, et tout pousse au suicide les âmes malheureuses. Ajoutez que les autres passions me livrent des assauts fréquents, mais courts et momentanés, tandis que ce fléau me saisit parfois si fortement qu'il m'enlace et me torture des journées et des nuits entières. Pendant ce temps, je ne jouis plus de la lumière, je ne vis plus, je suis comme plongé dans la nuit du Tartare, et j'endure la mort la plus cruelle ; mais, ce que l'on peut appeler le comble des misères, je me repais tellement de mes larmes et de mes souffrances avec un plaisir amer que c'est malgré moi qu'on m'en arrache ¹⁵. »

Croyant que l'absence le calmerait, il chercha une distraction dans les voyages. « Quoique j'aie prétexté différents motifs, dit-il, l'unique but de toutes mes pérégrinations et de mes séjours à la campagne était la liberté.

Pour la recouvrer, j'ai erré au loin à, travers l'Occident, à travers le Nord et jusqu'aux confins de l'Océan ». Et il ajoute avec amertume : « Vous voyez combien cela m'a servi¹⁶ ». Il ne fit en effet, que traîner sa chaîne : il retrouvait partout dans son imagination celle qu'il fuyait. En traversant seul les Ardennes désolées par la guerre, ce n'est point l'ennemi qui le préoccupe, c'est Laure. » Il me semble l'entendre, dit-il, lorsque j'entends les branches, les vents, les feuilles, les oiseaux gémir, et l'eau fuir en murmurant à travers l'herbe verte. Je vais chantant, ô pensées peu sages ! celle que le ciel ne pourra jamais éloigner de moi, car je l'ai dans les yeux. Il me semble voir avec elle des dames et des demoiselles et ce sont des sapins et des hêtres¹⁷ ».

N'obtenant pas des voyages la guérison qu'il en attendait, Pétrarque eut recours à un autre remède. A l'âge de trente-trois ans, il rompit courageusement toute espèce de relations et se condamna à une solitude absolue. Il vint se confiner dans la vallée sévère de Vaucluse, s'armant, pour combattre sa passion, de l'étude et de la prière. Inutiles efforts ! De même que saint Jérôme, au fond du désert était obsédé par le souvenir des fêtes romaines, Pétrarque, dans sa retraite, fut assailli par l'image de Laure. « Elle me poursuit de nouveau, dit-il, et réclamant ses droits, tantôt elle se présente à mes yeux pendant que je veille, tantôt d'un front menaçant elle trompe par une vaine terreur mon sommeil léger. Souvent même (chose merveilleuse !) ma porte étant fermée à triple verrou, elle pénètre dans ma chambre à coucher au milieu de la nuit et revendique tranquillement son esclave. Mes membres se glacent, et mon sang reflue tout à coup de toutes mes veines pour protéger la citadelle du cœur. Nul doute que si quelqu'un apportait par hasard une lumière rayonnante, il ne découvrit sur mon visage une pâleur mortelle et toutes les marques d'une âme saisie d'effroi. Je me réveille, épouvanté, en versant un torrent de larmes ; je saute hors du lit, et, sans attendre que la blanche épouse de Tithon¹⁸ paraisse peu à peu à la voûte céleste, j'abandonne l'intérieur suspect de mon habitation. Je gagne la montagne et les bois, en jetant les yeux autour de moi et en arrière pour voir si celle qui était venue troubler mon repos, s'acharnant à me poursuivre, n'avait point devancé mes pas. Mes paroles trouveront foi difficilement. Puissè-je échapper sain et sauf à ces embûches, aussi vrai que souvent, quand je crois être absolument seul au fond de la forêt, le branchage et le trône d'un vieux chêne me représentent son image redoutable ! Je l'ai vue émerger d'une fontaine limpide ; elle a brillé au-devant de moi sous les

nues ou dans le vide de l'air. En croyant la voir sortir vivante d'un bloc de pierre, la frayeur a tenu mes pas suspendus. Tels sont les pièges que l'amour me tend. Il ne me reste aucun espoir, à moins que Dieu tout-puissant ne me délivre de tant d'assauts, et que, m'arrachant de ses mains à la gueule de l'ennemi, il ne veuille que je sois au moins en sûreté dans cette retraite¹⁹. »

Maintenant, que le lecteur prononce ! Une passion aussi violente, aussi tyrannique, fut-elle purement idéale ? Soutenir l'affirmative, ce serait méconnaître le cœur humain. Certains esprits, dépourvus de critique, ont cru grandir Pétrarque en lui prêtant un amour dégagé de tout appétit charnel ; d'autres sont allés jusqu'à nier l'existence de Laure et ont prétendu qu'il s'était épris d'une fiction. Il suffit de lire le *Canzoniere* et surtout *Mon Secret*, pour voir que l'amant de Laure ne se contenta pas d'une admiration extatique, mais qu'il désira des réalités. Il en sollicita la possession par tous les moyens que la passion suggère ; mais il échoua devant une résistance invincible. Nous avons à cet égard son propre témoignage, et il est d'autant plus digne de foi que les amants n'ont pas coutume de prendre le public pour confident de leurs défaites. « Sans se laisser émouvoir par mes prières, ni vaincre par mes caresses, dit-il, elle garda son honneur de femme, et malgré son âge et le mien, malgré mille circonstances qui auraient dû fléchir un cœur d'airain, elle resta ferme et inexpugnable. Oui, cette âme féminine m'avertissait des devoirs de l'homme, et, pour garder la chasteté, elle faisait en sorte, comme dit Sénèque, *qu'il ne me manquât ni un exemple ni un reproche*²⁰. A la fin, quand elle vit que j'avais brisé mes rênes et que je courais à l'abîme, elle aima mieux me lâcher que me suivre. » Et après un tel aveu, voici les paroles qu'il met dans la bouche de saint Augustin : « Tu as donc eu parfois des convoitises honteuses, ce que tu niais tout à l'heure²¹. »

M. Anatole France, dans son étude si documentée sur Elvire, une sœur de Laure, a soulevé d'une main discrète le voile mystérieux qui enveloppait les deux amants. Suivant d'un œil malin les marches et les contremarches, les sièges et les assauts de cette tactique amoureuse, par une de ces antithèses chères à Pétrarque, il l'a baptisée de son vrai nom : « la chasteté lascive²² ».

Pétrarque fut mieux partagé du côté de la gloire. Aucun écrivain ne fit plus de bruit dans son siècle et ne recueillit plus d'ovations. Ses *Sonnets* étaient répétés à l'envi dans toute l'Europe. Mais ce succès, si prodigieux qu'il fût, n'était pas de nature à satisfaire son ambition. Loin d'en être fier,

il en rougissait. Ses visées étaient plus hautes. Il voulait renouer la chaîne interrompue des traditions de la littérature latine, dépositaire éternelle du beau. Déjà tout enfant, sans en comprendre le sens, son oreille savourait l'harmonie de la phrase dans Cicéron. Lui qui avait tant contribué au perfectionnement de sa langue maternelle, il l'abdiqua en quelque sorte et n'écrivit plus qu'en latin. Cicéron, Virgile, Sénèque, saint Augustin furent ses éducateurs et ses guides. Passionné pour les anciens, il en chercha partout les épaves avec une infatigable persévérance et nous lui devons la découverte de plus d'un monument précieux de l'antiquité. Le souci de la forme le préoccupait avant tout et il ne se lassait pas de remanier ses écrits. A la monotonie fastidieuse que la scolastique du moyen âge avait imposée au latin, il substitua, avec l'accent personnel, la couleur et la vie. Secouant le joug des influences extérieures, il s'éleva au-dessus d'elles de toute la hauteur de son originalité. Ajoutez à cela un sens critique si sûr qu'aujourd'hui encore la plupart de ses jugements font autorité. C'est ainsi qu'il inaugura chez les Latins le sentiment délicat de la culture antique, source de toute notre civilisation, et qu'il mérite d'être appelé le premier homme moderne²³. Par le latin, langue universelle, il agissait sur toute la partie pensante de son temps. Après lui, la route se trouva frayée ; les grands humanistes de la Renaissance n'eurent qu'à la suivre.

Poésie, philosophie, histoire, éloquence, polémique, style épistolaire, il cultiva presque tous les genres. On remarque dans ses *Épîtres*, une grande variété de tons et le sentiment développé du pittoresque. Dans ses *Eglogues* et ses *Lettres sans titre*, il flétrit avec une verve mordante les scandales de la cour papale d'Avignon. Il entreprit de célébrer dans une épopée la conquête de l'Afrique par Scipion. Il fondait sur ce poème tout l'édifice de sa renommée. Ses contemporains en saluaient d'avance l'apparition et se promettaient une seconde *Enéide*. La postérité en a jugé autrement ; mais si l'*Afrique* ne place pas son auteur à côté de Virgile, elle le met bien au-dessus de Stace et de Silius Italicus.

L'histoire, mais surtout l'histoire romaine, eut pour lui un vif attrait. Il rêva toute sa vie la transformation de la patrie italienne, et, pour y parvenir, il ne trouva rien de mieux que de proposer en exemple les hommes illustres qui avaient porté si haut le nom romain. L'étude la plus complète qu'il nous ait laissée est la *Vie de Jules César*. Dans ses traités philosophiques, reflet de la doctrine de Cicéron et des Pères de l'Église, il emploie généralement la forme du dialogue, assaisonné d'une légère pointe d'ironie socratique.

Mais de toutes les œuvres latines de Pétrarque, celle qui intéresse le plus la postérité, c'est sans contredit sa correspondance, où il a versé le meilleur de lui-même sur les personnes et les choses de son temps. Elle devint le lien magique qui, pour la première fois, unissait toute la république littéraire européenne²⁴. » C'est un vaste panorama où défilent tour à tour papes, empereurs, rois, cardinaux, princes, prélats chevaliers, savants, moines et autres. Elle exerça sur ses contemporains une telle influence qu'on pourrait, avec raison, surnommer XIV^e siècle, le siècle de Pétrarque. De plus, sa correspondance est le pendant obligé de *Mon Secret* ; si dans l'un il a voulu se peindre, dans l'autre il s'est peint sans le vouloir.

Le texte de *Mon Secret*, ainsi que celui de la plupart des œuvres latines de Pétrarque, est outrageusement altéré dans toutes les éditions. Nous avons dû, avant de traduire, rétablir scrupuleusement le texte d'après les trois manuscrits de la bibliothèque Nationale, portant les numéros 6502, 6728 et 17165 au fonds latin. Nous avons relevé presque à chaque page les fautes les plus grossières. Cette négligence inconcevable des éditeurs explique pourquoi Pétrarque est si peu connu. L'Italie qui a rendu au génie de Dante l'hommage qu'il méritait en publiant, avec un soin pieux, ses œuvres complètes, laissera-t-elle toujours dans un honteux abandon les œuvres de Pétrarque ? « Pour l'Italie savante d'aujourd'hui, formée aux meilleures écoles de travail et jalouse d'honorer ses grands hommes, ce serait, semble-t-il, la plus digne façon de préparer, pour 1904, la célébration du sixième centenaire de Pétrarque²⁵. »

V. DEVELAY.

PRÉFACE

Je me suis très souvent demandé comment j'étais entré dans cette vie et comment je devais en sortir. Il advint dernièrement que, sans rêver, comme font les esprits malades, mais anxieux et éveillé, je vis avec étonnement apparaître une femme resplendissante d'une lumière ineffable, mais dont les hommes n'apprécient point assez la beauté. Par quelle voie était-elle venue ? je l'ignore ; toutefois, son air et son visage annonçaient une vierge. Voyant que j'étais ébloui à l'aspect de cette splendeur inaccoutumée et que devant les rayons que dardait le soleil de ses yeux, je n'osais lever les miens, elle me parla ainsi : « N'aie pas peur, et que cette apparition inattendue ne te trouble point. Prenant en pitié tes erreurs, je suis descendue de loin pour t'apporter un secours opportun. Jusqu'à présent, tu as trop, beaucoup trop regardé la terre avec des yeux obscurcis ; si les choses mortelles charment tellement tes regards, que sera-ce quand tu les auras élevés vers les choses éternelles ? »

A ces mots, sans être encore rassuré, je lui répondis à peine, d'une voix tremblante, par ces paroles de Virgile : *Comment vous nommer, ô vierge ! car votre visage n'est point d'une mortelle et votre voix n'a rien d'humain*²⁶ ? — Je suis, reprit-elle, celle que tu as dépeinte dans notre *Afrique*²⁷ avec une élégance recherchée, et a qui, rival d'Amphion le Thébain, tu as, avec un art merveilleux et des mains, à proprement parler, poétiques, érigé un palais plein de clarté et de magnificence à l'extrémité de l'Occident, au plus haut sommet de l'Atlas²⁸. Écoute donc sans crainte et ne redoute point de voir en face celle qui, tu l'as prouvé par une allégorie ingénieuse, t'est depuis longtemps intimement connue. »

A peine avait-elle achevé ces mots, qu'en rappelant tous mes souvenirs, il me vint à l'esprit que ce n'était autre que la Vérité elle-même qui parlait. Je me souvenais d'avoir fait la description de son palais sur les hauteurs de l'Atlas, mais j'ignorais de quel pays elle était venue ; toutefois j'étais certain qu'elle ne pouvait venir que du ciel. Je tourne donc mes regards vers elle, avide de la voir ; mais voilà que l'œil de l'homme ne put supporter cette lumière éthérée, et je baissai de nouveau les yeux vers la terre. Elle s'en aperçut et, après un moment de silence, reprenant la parole, elle me fit

subir un interrogatoire et me força de soutenir avec elle une longue conversation.

Je recueillis de cet entretien un double avantage : il contribua à m'éclairer et à me rassurer un peu. Je commençai à pouvoir regarder en face ce visage qui m'avait d'abord glacé d'épouvante par son trop vif éclat. Lorsque je pus en soutenir la vue sans trembler, j'éprouvai à le considérer un charme extraordinaire, et en regardant si quelqu'un l'accompagnait ou si elle avait pénétré seule dans le fond de ma solitude, je vis à ses côtés un vieillard vénérable et plein de majesté. Je n'eus pas besoin de demander son nom : son aspect religieux, son front modeste, ses yeux pleins de dignité, sa démarche mesurée, son air africain et son éloquence romaine, annonçaient ouvertement le très glorieux Père Augustin. Ajoutez à cela un extérieur plein de douceur et de noblesse qui n'appartenait qu'à lui et qui ne permettait pas d'autre supposition. Toutefois je ne serais point pour cela resté muet ; j'avais déjà préparé mon interrogation, et elle allait s'échapper de mes lèvres, quand tout à coup j'entendis ce nom qui m'est si doux sortir de la bouche de la Vérité. S'étant tournée vers lui et interrompant sa profonde méditation, elle lui parla en ces termes : « Augustin, toi qui m'es cher entre mille, tu sais que cet homme t'est dévoué, et tu n'ignores point de quelle dangereuse et longue maladie il a été atteint ; il est d'autant plus près de la mort qu'il est plus éloigné de connaître son mal. Il faut donc veiller maintenant à la vie de ce moribond, pieuse tâche que nul n'est plus à même d'accomplir que toi. Il a toujours été fort attaché à ta personne ; or, toute doctrine a cela de particulier qu'elle s'insinue bien plus aisément dans l'esprit de l'auditeur, quand le maître en est aimé. Si ta félicité présente ne te fait point oublier tes misères, lorsque tu étais renfermé dans la prison du corps tu as subi bien des épreuves semblables aux siennes. Puisqu'il en est ainsi, excellent médecin des passions que tu as ressenties, quoique la méditation silencieuse soit pleine de charmes, je t'en prie, que ta voix sacrée et qui m'est particulièrement agréable rompe ce silence pour essayer si tu pourras calmer par quelque moyen un mal si dangereux. »

Augustin lui répondit : « Vous êtes mon guide, ma conseillère, ma souveraine, ma maîtresse, que voulez-vous donc que je dise en votre présence ? — Je veux, répliqua-t-elle, qu'une voix, humaine frappe l'oreille d'un mortel ; celui-ci la supportera mieux. Mais, pour qu'il considère tout ce que tu lui diras comme étant dit par moi, j'assisterai en personne à votre entretien. » Augustin reprit : « L'amour que je porte au malade et l'autorité

de celle qui me commande me font un devoir d'obéir. » Puis, me regardant avec bonté et me pressant contre son cœur dans un embrassement paternel, il m'emmena dans le coin le plus retiré du lieu, la Vérité nous précédant de quelques pas. Nous nous assîmes là tous les trois. Alors, la Vérité, jugeant de tout en silence, à l'exclusion d'autres arbitres, un long entretien s'engagea de part et d'autre et, grâce à l'étendue du sujet, se prolongea pendant trois jours. Quoique bien des choses y aient été dites contre les mœurs de notre siècle et sur les vices communs aux mortels, en sorte que ces reproches semblaient dirigés moins contre moi que contre le genre humain, j'ai gravé plus profondément dans ma mémoire ceux qui me concernaient.

Pour que cet entretien si intime ne fût point perdu, je l'ai mis par écrit et j'en ai fait ce livre. Non que je veuille le joindre à mes autres ouvrages et en tirer vanité ; mes vues sont plus élevées : le charme que cet entretien m'a procuré une fois je veux le goûter par la lecture toutes les fois que cela me plaira. Ainsi donc, cher petit livre, fuyant les réunions des hommes, tu te contenteras de rester avec moi, en étant fidèle à ton titre ; car tu es et tu seras intitulé : *Mon Secret*, et dans mes méditations les plus hautes, tout ce que tu te rappelles avoir été dit en cachette, tu me le rediras en cachette.

Pour ne point entremêler souvent, comme dit Cicéron, les mots « dis-je » et « dit-il », et afin que la chose parût se passer sous les yeux comme si les personnages étaient présents ²⁹, j'ai distingué mes pensées de celles de mon éminent interlocuteur non par une circonlocution, mais seulement par la mise en tête des noms propres. J'ai appris cette manière d'écrire, de mon cher Cicéron, qui lui-même l'avait apprise de Platon. Mais, pour couper court à toute digression, voici comment Augustin m'adressa d'abord la parole.

PREMIER DIALOGUE

SAINT AUGUSTIN, PÉTRARQUE.

SAINT AUGUSTIN. Que fais-tu homme de néant ? A quoi rêves-tu ? Qu'attends-tu ? Ne te souviens-tu pas que tu es mortel ?

PÉTRARQUE. Oui, je m'en souviens, et cette pensée ne me vient jamais à l'esprit sans un certain frisson.

S. AUGUSTIN. Plût à Dieu que tu t'en souvinsses, comme tu le dis, et que tu veillasses à ton salut ! Tu m'éviterais une lourde tâche, car il est hors de doute que pour mépriser les séductions de cette vie et pour régler son âme au milieu de tous les orages du monde, on ne peut rien trouver de plus efficace que le souvenir de sa propre misère et la méditation assidue de la mort, pourvu qu'elle ne glisse pas légèrement à la surface, mais qu'elle s'incruste profondément jusqu'à la moelle des os. Mais je crains fort que, dans ce cas, comme je l'ai observé chez beaucoup d'autres, tu ne te fasses illusion.

PÉTRARQUE. Comment cela, je vous prie ? car je ne comprends pas bien ce que vous dites.

S. AUGUSTIN. Certes, de toutes vos manières d'être, ô mortels, aucune ne m'étonne davantage et ne m'inspire plus d'horreur que de vous voir entretenir à dessein vos misères, feindre de ne point reconnaître le péril qui vous menace, et éloigner cette considération si on la met sous vos yeux.

PÉTRARQUE. De quelle façon ?

S. AUGUSTIN. Penses-tu qu'il y ait quelqu'un assez déraisonnable pour ne point désirer vivement la santé s'il est atteint d'une maladie dangereuse ?

PÉTRARQUE. Je ne crois pas qu'il existe une pareille démence.

S. AUGUSTIN. Eh bien ! penses-tu qu'il y ait quelqu'un assez paresseux et assez insouciant pour ne pas chercher par tous les moyens à obtenir ce qu'il désire de toute son âme ?

PÉTRARQUE. Je ne le crois pas non plus.

S. AUGUSTIN. Si nous sommes d'accord sur ces deux points, nous devons l'être aussi sur le troisième.

PÉTRARQUE. Quel est ce troisième point ?

S. AUGUSTIN. De même que celui qui, par une méditation profonde, aura reconnu qu'il est malheureux désirera ne plus l'être, et que celui qui aura formé ce désir cherchera à le réaliser, de même celui qui aura cherché à le réaliser pourra en venir à bout. Il est évident que ce troisième point dépend essentiellement du second, et le second du premier. Par conséquent, ce premier point doit subsister comme la racine du salut de l'homme. Or, mortels insensés et toi si ingénieux à te perdre, vous vous efforcez d'extirper de vos cœurs cette racine salutaire avec tous les lacets des plaisirs terrestres, ce qui, je te l'ai dit, excite mon étonnement et mon horreur. Vous êtes donc justement punis et par l'extirpation de cette racine et par l'arrachement du reste.

PÉTRARQUE. Ce reproche, selon moi, est un peu long et a besoin de développements : remettez-le donc, s'il vous plaît, à une autre fois. Pour que je marche sûrement vers les conséquences, arrêtons-nous un peu sur les prémisses.

S. AUGUSTIN. Il faut se prêter à ta pesanteur d'esprit. Arrête-toi donc partout où bon te semblera.

PÉTRARQUE. Pour moi, je ne vois pas cette conséquence.

S. AUGUSTIN. Quelle obscurité est survenue ? Quel doute s'élève-t-il maintenant ?

PÉTRARQUE. C'est qu'il y a une foule de choses que nous désirons vivement, que nous recherchons avec ardeur, et que, néanmoins, nulle peine, nulle diligence ne nous a procurées et ne nous procurera.

S. AUGUSTIN. Pour les autres choses, je ne nie pas que cela soit vrai ; mais pour le cas dont il s'agit maintenant, c'est tout différent.

PÉTRARQUE. Pour quel motif ?

S. AUGUSTIN. Parce que quiconque désire se délivrer de sa misère, pourvu qu'il le désire sincèrement et absolument, ne peut être frustré dans son attente.

PÉTRARQUE. Oh ! qu'entends-je ? Il y a fort peu de gens qui ne sentent qu'il leur manque beaucoup de choses, et qui ne confessent qu'en cela ils sont malheureux. C'est une vérité que chacun reconnaîtra en s'interrogeant soi-même. Par une conséquence naturelle, si la plénitude des biens rend heureux, tout ce qui s'en manque doit rendre proportionnellement malheureux. Ce fardeau de misère, on sait très bien que tous ont voulu le déposer, mais que très peu l'ont pu. Combien y en a-t-il que la mauvaise santé, la mort de personnes chères, la prison, l'exil, la pauvreté, accablent

de chagrins perpétuels, sans parler d'autres infortunes dont l'énumération serait trop longue, qu'il est difficile et cruel de supporter ? Et cependant ceux qui en souffrent ont beau se plaindre, il ne leur est pas permis, comme vous le voyez, de s'en affranchir. Il est donc indubitable, à mon avis, qu'une foule de gens sont malheureux forcément et malgré eux.

S. AUGUSTIN. Il faut que je te ramène bien loin en arrière, et, comme cela se pratique pour les jouvenceaux légers et tardifs, que je fasse souvent remonter le fil de mon discours aux premiers éléments. Je te croyais un esprit plus avancé, et je ne supposais pas que tu eusses encore besoin de leçons si enfantines. Ah ! si tu avais gardé la mémoire de ces maximes vraies et salutaires des philosophes que tu as relues souvent avec moi ; si, permets-moi de te le dire, tu avais travaillé pour toi et non pour les autres ; si tu avais rapporté la lecture de tant de volumes à la règle de ta vie, et non aux frivoles applaudissements du public et à la vanité, tu ne débiterais pas de telles sottises et de telles absurdités.

PÉTRARQUE. J'ignore où vous voulez en venir, mais déjà la rougeur me monte au front, et je ressemble aux écoliers réprimandés par leurs maîtres. Avant de savoir de quoi on les accuse, se rappelant qu'ils ont commis de nombreux méfaits, au premier mot du magister ils sont confondus. Ainsi, moi qui ai le sentiment de mon ignorance et d'une foule d'erreurs, quoique je ne discerne pas encore le but de votre discours, comme je sais que l'on peut tout me reprocher, j'ai rougi avant que vous n'ayez fini de parler. Expliquez-moi donc plus clairement, je vous prie, ce que vous avez à reprendre en moi d'une manière aussi mordante.

S. AUGUSTIN. J'aurai bien des choses à te reprocher dans la suite. Tout ce qui m'indigne en ce moment, c'est que tu supposes que l'on peut devenir ou être malheureux malgré soi.

PÉTRARQUE. J'ai cessé de Rougir, car que peut-on imaginer de plus vrai que cette vérité ? Quel est l'individu si ignorant des choses humaines et si éloigné de tout commerce avec les mortels qui ne sache que l'indigence, la douleur, l'ignominie, les maladies, la mort, et d'autres maux que l'on regarde comme de grands malheurs, arrivent souvent malgré nous et jamais de notre consentement ? D'où il suit qu'il est très facile de connaître et de haïr sa propre misère, mais non de l'écarter : de sorte que les deux premiers cas dépendent de nous, et que le troisième est au pouvoir de la fortune.

S. AUGUSTIN. La honte faisait pardonner l'erreur, mais l'impudence m'irrite plus que l'erreur. Comment as-tu oublié toutes ces sages maximes

de philosophie, qui affirment que personne ne peut devenir malheureux parce que tu nommais tout à l'heure ? Or, si la vertu seule fait le bonheur de l'homme (ce qui ost démontré par Cicéron et par une foule de raisons très solides), il s'ensuit nécessairement que rien ne s'oppose à la félicité, si ce n'est le contraire de la vertu. Cette vérité, tu te la rappelles, même sans que je t'en parle, à moins que tu n'aies l'esprit obtus.

PÉTRARQUE. Je me la rappelle bien. Vous me ramenez aux préceptes des stoïciens, qui sont contraires aux opinions populaires et plus près de la vérité que de l'usage.

S. AUGUSTIN. O le plus malheureux des hommes, si tu marches à la recherche de la vérité à travers les divagations du vulgaire, et si tu comptes parvenir à la lumière avec des guides aveugles ! Il te faut éviter les sentiers battus, et, visant plus haut, suivre la voie tracée par un petit nombre pour mériter d'entendre cette parole du poète : *Courage, héroïque enfant, c'est ainsi que l'on arrive aux cieux*³⁰.

PÉTRARQUE. Plût à Dieu que je l'entendisse avant de mourir ! Mais continuez, je vous prie, car je n'ai point perdu toute honte, et je ne doute pas que les maximes des stoïciens ne soient préférables aux préjugés de la multitude. De quoi voulez-vous me convaincre ensuite ? J'attends.

S. AUGUSTIN. Puisque nous sommes d'accord sur cette vérité : qu'on ne peut être ni devenir malheureux que par le vice, qu'est-il besoin de discuter ?

PÉTRARQUE. C'est que je crois avoir vu beaucoup de gens, et je suis du nombre, pour lesquels rien n'est plus pénible que de ne pouvoir secouer le joug des vices, quoi qu'ils fassent pour cela, pendant toute leur vie, les plus grands efforts. Ainsi donc, sans porter atteinte à la maxime des stoïciens, on peut admettre que beaucoup de gens sont très malheureux malgré eux, à leur grand regret et tout en souhaitant le contraire.

S. AUGUSTIN. Nous nous sommes un peu écartés de la question, mais nous revenons graduellement à notre début, à moins que tu n'aies oublié notre point de départ.

PÉTRARQUE. Je l'avais oublié, mais je commence à me le rappeler.

S. AUGUSTIN. Je m'étais proposé de te montrer que, pour échapper aux tribulations de cette vie mortelle et pour s'élever plus haut, la méditation de la mort et de la misère humaine constitue, pour ainsi dire, le premier degré, et que le second consiste dans le vif désir et la volonté de s'élever. Ces deux

degrés franchis, je te promettais une ascension facile vers le but où nous tendons, à moins que tu ne penses maintenant le contraire.

PÉTRARQUE. Je n'ose dire que je pense le contraire, car, dès mon adolescence, j'ai grandi dans cette opinion que, si mon jugement différait du vôtre, j'étais dans l'erreur.

S. AUGUSTIN. Trêve de compliments, je te prie ; et, puisque je vois que tu adoptes mes idées moins par conviction que par déférence, je te permets de dire tout ce que tu voudras.

PÉTRARQUE. Je suis encore craintif, mais je veux user de votre permission. Sans parler des autres hommes, j'en atteste le témoin que voici, qui a toujours présidé à toutes mes actions ³¹, j'en atteste vous-même, que de fois n'ai-je pas réfléchi sur ma misérable condition et sur la mort, et dans quel déluge de larmes n'ai-je pas cru laver mes souillures ? Eh bien, ce que je ne puis dire sans pleurer, comme vous voyez, jusqu'à présent tout a été vain. Cela seul m'inspire des doutes sur la vérité de la proposition que vous cherchez à établir, savoir que personne n'est tombé dans le malheur que par sa volonté et qu'il n'y a de malheureux que celui qui veut l'être, car je fais en moi-même la triste expérience du contraire.

S. AUGUSTIN. Cette jérémiade est ancienne et ne finira jamais. Quoique je t'aie souvent répété en vain la même chose, je ne cesserai pas encore de te l'inculquer. Nul ne peut devenir ni être malheureux sans le vouloir ; mais, comme je te l'ai dit en commençant, il existe dans l'esprit des hommes un penchant pervers et dangereux à se tromper eux-mêmes, qui est tout ce qu'il y a de plus funeste au monde. Car, si vous craignez, avec raison, les tromperies des gens avec qui vous vivez, parce que la confiance qu'on leur accorde supprime le remède de la défiance et que leur voix agréable frappe assidûment vos oreilles, combien devriez-vous plus redouter vos propres tromperies, où l'amour, la confiance et la familiarité prévalent, parce que chacun s'estime plus qu'il ne vaut et s'aime plus qu'il ne faut, et quo le trompé et le trompeur ne font qu'un.

PÉTRARQUE. Vous avez souvent tenu ce langage aujourd'hui. Pour moi, je ne me suis jamais trompé moi-même, que je sache, et plutôt à Dieu que les autres ne m'eussent point trompé !

S. AUGUSTIN. Tu te trompes fort maintenant lorsque tu te glorifies de ne t'être jamais trompé toi-même. J'ai assez bonne opinion de ton intelligence pour croire qu'en réfléchissant bien, tu verras par toi-même que personne ne tombe dans le malheur que par sa volonté, car c'est là-dessus

qu'est fondée notre discussion. Dis-moi, je te prie (mais réfléchis avant de répondre et fais montre d'un esprit avide, non de dispute, mais de vérité), dis-moi quel est l'homme qui, selon toi, a péché par force, puisque les sages veulent que le péché soit un acte volontaire, à ce point que, si la volonté manque, le péché n'existe pas. Or, sans le péché, personne ne devient malheureux, tu me l'as accordé tout à l'heure.

PÉTRARQUE. Je vois que je sors peu à peu du sujet, et je suis forcé de reconnaître que le commencement de ma misère a procédé de mon libre arbitre. Je sens cela en moi et je le conjecture dans les autres. Maintenant, reconnaissez à vôtre tour une vérité.

S. AUGUSTIN. Que veux-tu que je reconnaisse ?

PÉTRARQUE. S'il est vrai que personne ne tombe que par sa volonté, reconnaissez qu'il est également vrai qu'une foule de gens tombés volontairement gisent cependant à terre malgré eux. Je l'affirme de moi-même hardiment, et je crois qu'il m'a été donné en punition, pour n'avoir pas voulu rester debout quand je le pouvais, de ne pouvoir me relever quand je le voudrais.

S. AUGUSTIN. Quoique cette opinion ne soit point tout à fait absurde, comme tu reconnais ton erreur dans le premier cas, il faudra que tu la reconnaises également dans le second.

PÉTRARQUE. Tomber et être gisant sont donc, à votre avis, une seule et même chose ?

S. AUGUSTIN. Non, ce sont deux choses différentes ; toutefois, vouloir et ne pas vouloir, quoique différents dans le temps, sont, en réalité et dans l'esprit de celui qui veut, une seule et même chose.

PÉTRARQUE. Je sens dans quels nœuds vous m'enveloppez ; toutefois, le lutteur qui a gagné la victoire par artifice n'est pas le plus fort, mais le plus rusé.

S. AUGUSTIN. Nous parlons en face de la Vérité, qui est amie de la sincérité et ennemie de la ruse. Pour te le montrer clairement nous procéderons désormais avec une parfaite sincérité.

PÉTRARQUE. Je ne pouvais rien entendre de plus agréable. Dites-moi donc, puisqu'il a été question de moi-même, par quelle raison vous me démontrerez ceci : que je suis malheureux, ce que je ne nie point, mais qu'il dépend de ma volonté de ne plus l'être, lorsque je sens, au contraire, que rien n'est plus pénible pour moi ni plus opposé à ma propre volonté, mais je ne peux rien de plus.

S. AUGUSTIN. Pourvu que nos conventions soient observées, je te montrerai que tu dois employer d'autres termes.

PÉTRARQUE. De quelles conventions parlez-vous, et quels termes voulez-vous que j'emploie ?

S. AUGUSTIN. Nous sommes convenus d'écarter toute subtilité et de rechercher la vérité purement et simplement. Quant aux termes à employer, je veux qu'au lieu de dire que tu ne peux rien de plus, tu dises que tu ne veux rien de plus.

PÉTRARQUE. Nous ne finirons jamais, car jamais je ne dirai cela. Je sais très bien, et, vous m'êtes témoin vous-même, que mille fois j'ai voulu et je n'ai pas pu, et que j'ai versé des torrents de larmes qui n'ont servi à rien.

S. AUGUSTIN. J'ai été témoin de l'abondance de tes larmes, mais pas du tout de ta volonté.

PÉTRARQUE. J'en atteste le ciel, personne au monde ne sait ce que j'ai souffert et combien j'aurais voulu me relever, si cela m'eût été permis.

S. AUGUSTIN. Tais-toi, le ciel et la terre se confondront, les astres tomberont dans les enfers, et les éléments, maintenant amis, se combattront, avant que la Vérité, qui juge entre nous, puisse se tromper.

PÉTRARQUE. Que dites-vous donc ?

S. AUGUSTIN. Que tes larmes ont souvent bourrelé la conscience, mais qu'elles n'ont point changé ta volonté.

PÉTRARQUE. Que de fois vous ai-je dit que je n'ai rien pu au delà !

S. AUGUSTIN. Que de fois t'ai-je répondu qu'il était plus vrai que tu n'as pas voulu ! D'ailleurs, je ne m'étonne point que tu sois maintenant en proie aux perplexités qui m'ont agité moi-même quand je méditais de suivre un nouveau genre de vie. *Je m'arrachai les cheveux, je me frappai le front, je me tordis les doigts, et, me prenant les genoux à mains jointes*³², je remplis le ciel et l'air des soupirs les plus amers, j'inondai la terre d'un déluge de larmes, et néanmoins, au milieu de tout cela, Je suis resté tel que j'étais jusqu'à ce qu'une méditation profonde m'eût mis devant les yeux toute l'étendue de ma misère. Aussi, dès que j'ai voulu fermement, à l'instant même j'ai pu, et avec une promptitude merveilleuse et très heureuse, j'ai été transformé en un autre Augustin. Tu connais, si je ne me trompe, les détails de cette histoire d'après mes *Confessions*.

PÉTRARQUE. Oui, je les connais, et je ne puis oublier ce figuier salubre sous l'ombre duquel le miracle s'est opéré³³.

S. AUGUSTIN. Tu as raison, car ni le myrte, ni le lierre, ni même le laurier que l'on dit cher à Apollon (quoique le chœur entier des poètes en soit épris, et toi surtout qui, seul de ton époque, as mérité de porter une couronne tressée de son feuillage), ne doivent être plus agréables à ton âme, rentrant enfin au port après tant de tempêtes, que le souvenir de ce figuier qui te présage un espoir certain d'amendement et de pardon.

PÉTRARQUE. Je ne contredis pas ; continuez.

S. AUGUSTIN. Je reprends ma thèse tendant à démontrer que jusqu'à présent tu es dans la situation de bien des gens auxquels on peut appliquer ce vers de Virgile : *Son âme demeure inébranlable, des larmes vaines, s'échappent de ses yeux*³⁴. Bien que j'eusse pu multiplier les exemples, je me suis contenté d'un seul me concernant.

PÉTRARQUE. Vous avez bien fait, car plusieurs exemples n'étaient pas nécessaires, et aucun autre ne se serait gravé plus profondément dans mon cœur, d'autant plus que, malgré la différence énorme qui existe entre le naufragé et celui qui se repose tranquillement au port, entre l'heureux et le malheureux, je ne laisse pas de reconnaître au milieu de mes orages une trace telle quelle de votre irrésolution. De là vient que chaque fois que je lis vos *Confessions*, partagé entre deux sentiments contraires, l'espérance et la crainte, et versant parfois des larmes de joie, je crois lire non l'histoire d'un autre, mais celle de ma propre pérégrination. Mais dorénavant, puisque j'ai renoncé à tout désir de dispute, continuez comme il vous plaira, car je suis résolu à vous suivre et non à vous faire obstacle.

S. AUGUSTIN. Je ne demande pas cela. Car, si un très docte personnage a dit *qu'à force de disputer la vérité se perd* ³⁵, une discussion modérée a conduit souvent à la vérité. Il ne faut donc pas tout accepter indistinctement à la façon des esprits paresseux et mous ; il ne faut pas non plus lutter avec passion contre une vérité manifeste, ce qui est la marque évidente d'un caractère querelleur.

PÉTRARQUE. Je vous comprends, je vous approuve et j'userai de votre conseil. Continuez maintenant.

S. AUGUSTIN. Ne reconnais-tu pas pour vraie et comme servant d'échelon cette maxime : que la connaissance parfaite de ses misères engendre un désir parfait de se relever si la puissance suit le désir ?

PÉTRARQUE. J'ai pris le parti de vous croire en tout.

S. AUGUSTIN. Je sens qu'il reste encore quelque chose qui te taquine ; dis-moi franchement ce que c'est.

PÉTRARQUE. Ce n'est rien, sinon que je suis fort surpris de n'avoir pas voulu jusqu'à présent ce que je croyais avoir toujours voulu.

S. AUGUSTIN. Tu es encore hésitant. Eh bien, pour mettre fin à tous ces discours, je reconnais moi-même que tu as voulu quelquefois.

PÉTRARQUE. Qu'avez-vous donc dit ?

S. AUGUSTIN. Ne te rappelles-tu pas ce mot d'Ovide : *C'est peu de vouloir ; pour posséder une chose, il faut la désirer vivement* ³⁶ ?

PÉTRARQUE. Je comprends, mais je pensai savoir désiré vivement.

S. AUGUSTIN. Tu te trompais.

PÉTRARQUE. Je le crois.

S. AUGUSTIN. Pour en être plus sûr, interroge toi-même ta conscience. C'est le meilleur interprète de la vertu, c'est le juge infailible et sincère de nos actions et de nos pensées. Elle te dira que tu n'as jamais aspiré à ton salut comme il fallait, mais plus faiblement et plus mollement que ne l'exigeait la considération de si grands périls.

PÉTRARQUE. J'ai commencé, comme vous me le dites, à sonder ma conscience.

S. AUGUSTIN. Qu'y trouves-tu ?

PÉTRARQUE. Que ce que vous dites est vrai.

S. AUGUSTIN. Nous avons fait quelque progrès si tu commences à te réveiller, et te voilà déjà mieux si tu reconnais que tu étais mal autrefois.

PÉTRARQUE. S'il suffit de le reconnaître, j'espère pouvoir être sous peu non seulement bien, mais très bien, car je n'ai jamais compris plus clairement que je n'ai jamais désiré assez ardemment la liberté et la fin de mes misères. Mais suffit-il d'avoir désiré ?

S. AUGUSTIN. Et pourquoi ?

PÉTRARQUE. Pour ne plus rien faire.

S. AUGUSTIN. Tu me proposes une condition impossible : désirer ardemment ce que l'on veut et s'endormir.

PÉTRARQUE. A quoi sert-il donc de désirer ?

S. AUGUSTIN. Sans doute la route est semée de difficultés, mais le désir de la vertu est par lui-même une grande partie de la vertu.

PÉTRARQUE. Vous me donnez là un puissant motif d'espérer.

S. AUGUSTIN. Je ne te parle que pour t'apprendre à espérer et à craindre.

PÉTRARQUE. Comment craindre ?

S. AUGUSTIN. Dis-moi plutôt : comment espérer ?

PÉTRARQUE. Parce que si jusque-là j'ai mis tous mes soins à ne pas être pire, vous m'ouvrez la voie qui me conduira à la perfection.

S. AUGUSTIN. Mais tu ne songes peut-être pas combien cette route est pénible.

PÉTRARQUE. Allez-vous donc me causer de nouvelles terreurs ?

S. AUGUSTIN. Désirer n'est qu'un mot, mais qui se compose d'une foule d'éléments.

PÉTRARQUE. Vous me faites trembler.

S. AUGUSTIN. Sans parler de ce qui constitue ce désir, il est produit par la destruction de beaucoup de choses.

PÉTRARQUE. Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

S. AUGUSTIN. Ce désir parfait ne peut naître sans étouffer tous les autres. Tu sais combien de choses différentes on souhaite dans la vie ; il te faudra d'abord les mépriser toutes pour t'élever à la convoitise de la félicité suprême, *que l'on aime moins quand on aime avec elle quelque chose que l'on n'aime pas pour elle.*

PÉTRARQUE. Je reconnais la pensée.

S. AUGUSTIN. Combien en est-il qui aient éteint toutes leurs passions (qu'il est long, je ne dirai pas d'éteindre, mais seulement d'énumérer), qui aient soumis leur âme au frein de la raison, et qui osent dire : « Je n'ai plus rien de commun avec le corps, tout ce qui semble attrayant est sans prix à mes yeux ; j'aspire à de plus nobles jouissances ! »

PÉTRARQUE. Ils sont extrêmement rares, et je comprends maintenant la difficulté dont vous me menaciez.

S. AUGUSTIN. Ces passions éteintes, ce désir sera parfait et libre. Car, comme l'âme est soulevée d'un côté vers le ciel par sa propre noblesse, et appesantie de l'autre par le poids du corps et les séductions terrestres, il en résulte, que désirant à la fois monter et rester en bas, tiraillés en sens contraire, vous n'arrivez à rien.

PÉTRARQUE. Que faut-il donc faire, selon vous, pour que l'âme pure, secouant les entraves de la terre, s'envole vers les hautes régions ?

S. AUGUSTIN. Ce qui mène à ce but, assurément, c'est la méditation dont j'ai parlé en premier lieu et le souvenir continu de notre mortalité.

PÉTRARQUE. Si je ne m'abuse encore, personne au monde n'est plongé plus souvent que moi dans ces réflexions.

S. AUGUSTIN. Voilà une nouvelle chicane et un autre embarras.

PÉTRARQUE. Quoi donc ! est-ce que je mens encore cette fois ?

S. AUGUSTIN. Je voudrais parler plus poliment.

PÉTRARQUE. Mais pour dire cela ?

S. AUGUSTIN. Oui, pas autre chose.

PÉTRARQUE. Ainsi donc je ne songe point à la mort ?

S. AUGUSTIN. Très rarement, il est vrai, et si faiblement, que ta pensée ne pénètre pas au fond de ta misère.

PÉTRARQUE. J'avais cru le contraire.

S. AUGUSTIN. Je ne m'occupe pas de ce que tu as cru, mais de ce que tu aurais dû croire.

PÉTRARQUE. Sachez que désormais je ne me croirai plus, si vous me montrez que j'ai cru cela fausement :

S. AUGUSTIN. Je te le montrerai très aisément, pourvu que tu sois disposé à avouer de bonne foi la vérité. J'invoquerai même pour cela un témoin qui n'est pas éloigné.

PÉTRARQUE. Lequel, je vous prie ?

S. AUGUSTIN. Ta conscience.

PÉTRARQUE. Elle dit le contraire.

S. AUGUSTIN. Quand on pose une demande confuse, le témoignage de celui qui répond ne peut pas être précis.

PÉTRARQUE. Quel rapport cela a-t-il avec le sujet ?

S. AUGUSTIN. Beaucoup de rapport. Pour le voir clairement, écoute bien. Il n'est personne assez insensé, à moins de l'être tout à fait, qui ne songe quelquefois à sa propre fragilité, et qui, si on l'interroge, ne réponde qu'il est mortel et qu'il habite un corps caduc, car les douleurs physiques et les accès des fièvres l'attestent et la faveur divine en a-t-elle jamais exempté personne ? En outre, les funérailles de vos amis, qui défilent fréquemment devant vos yeux, vous remplissent l'âme de terreur. Quand on accompagne au tombeau quelqu'un de son âge, on tremble nécessairement devant la catastrophe d'autrui, et on commence par être inquiet pour soi, de même qu'en apercevant les toits de tes voisins en feu, tu ne peux pas être tranquille sur les tiens, parce que, comme dit Horace, *tu sens que peu après le danger viendra vers toi*³⁷. L'impression sera plus forte pour qui voit enlevé par une mort soudaine quelqu'un plus jeune, plus vigoureux et plus beau que lui ; il fera un retour sur lui-même et dira : « Celui-ci semblait vivre sans inquiétude et cependant il a été banni ; son âge, sa beauté, sa vigueur ne lui ont été d'aucun secours. Quel dieu ou quel magicien m'a garanti la sécurité ? Assurément je suis mortel. » Lorsque cela arrive aux

empereurs et aux rois de la terre, à des personnages puissants et redoutés, les assistants sont encore plus émus en voyant terrassé subitement ou peut-être dans une agonie de quelques heures, celui qui avait coutume de terrasser les autres. D'où vient, en effet, sinon de cette source-là, ce que font à la mort des grands hommes les peuples stupéfaits, et, pour te ramener un peu à l'histoire, ces nombreux exemples que tu as cités à la mort de Jules César ³⁸ ? Ce spectacle public frappe les yeux et les cœurs des mortels, et, en leur montrant le sort d'autrui, les rappelle au souvenir de leur destinée. Ajoute à cela la fureur des hôtes et des hommes, la rage des guerres ; ajoute la chute des grands édifices qui, comme quelqu'un l'a bien dit, jadis défense des hommes, sont maintenant pour eux un danger ; ajoute les révolutions de l'air sous un astre funeste, le souffle d'un ciel empesté et tant de périls sur terre et sur mer qui vous environnent de toutes parts au point que vous ne pouvez détourner les yeux sans qu'ils rencontrent l'image de votre propre mortalité.

PÉTRARQUE. Excusez-moi, je vous prie, je ne puis attendre davantage, car pour confirmer ma raison. Je ne crois pas qu'on puisse rien dire de plus efficace que tout ce que vous avez dit. Je me demandais, en vous écoutant, où tendait votre discours et quand il finirait.

S. AUGUSTIN. En effet, il n'est pas encore au bout, tu l'as interrompu. En voici la conclusion : Quoique mille piquères agissent à la surface, rien ne peut pénétrer à l'intérieur, les cœurs des malheureux étant endurcis par une longue habitude et comme par un vieux calus qui résiste aux avertissements salutaires. Tu trouveras peu de gens songeant sérieusement à la nécessité de la mort.

PÉTRARQUE. Peu de gens connaissent donc la définition de l'homme, qui pourtant est rabâchée si souvent dans toutes les écoles, qu'elle aurait dû non seulement fatiguer les oreilles des auditeurs, mais user depuis longtemps les colonnes mêmes des salles. Ce bavardage des dialecticiens n'aura jamais de fin ; il fourmille de ces sortes de définitions sommaires et se glorifie de prêter matière à des disputes éternelles. Mais, généralement, ils ignorent ce dont ils parlent. Aussi, si l'on demande à quelqu'un de cette bande la définition non seulement de l'homme, mais d'autre chose, il a une réponse toute prête ; si l'on va plus loin, il restera coi, ou bien, si à force de discuter il a acquis de la faconde et de la hardiesse, le ton du personnage montrera qu'il ne possède point une connaissance vraie de la chose qu'il définit. Contre cette engeance si fastidieusement négligente et si inutilement

curieuse il est bon d'invectiver. « Pourquoi travailler toujours en vain, malheureux, et exercer votre esprit sur de frivoles subtilités ? Pourquoi, oubliant le fond des choses, vieillir parmi les mots, et avec des cheveux blancs et un front chargé de rides, vous occuper d'enfantillages ? Plût à Dieu que votre folie ne nuisît qu'à vous-mêmes, et qu'elle ne gâtât point les plus nobles intelligences de la jeunesse ! »

S. AUGUSTIN. Contre cette peste des études j'avoue que l'on ne peut rien dire d'assez mordant. Toutefois, dans la chaleur du discours, tu n'as pas achevé la définition de l'homme.

PÉTRARQUE. Je croyais m'être expliqué suffisamment, mais je vais être plus explicite : l'homme est animal ou plutôt le roi de tous les animaux. Il n'est point de pâtre si grossier qui ne le sache, il n'est point non plus d'enfant qui, si on l'interroge, ne réponde que l'homme est un animal raisonnable et mortel. Donc, cette définition est connue de tout le monde.

S. AUGUSTIN. Non, d'un très petit nombre PÉTRARQUE. Comment cela ?

S. AUGUSTIN. Quand tu verras quelqu'un si dominé par la raison qu'il règle sa conduite d'après elle, qu'il soumette à elle seule ses appétits, qu'il maîtrise par son frein les mouvements de son âme, qu'il sache que c'est par elle seulement qu'il se distingue de la sauvagerie de la brute, et qu'il ne mérite le nom d'homme qu'autant qu'il se laisse guider par la raison ; quelqu'un si convaincu de sa mortalité, qu'il l'ait tous les jours devant les yeux, qu'il se gouverne par elle et que, méprisant les choses périssables, il soupire après cette vie où, toujours pourvu de raison, il cessera d'être mortel, dis alors qu'il a une idée vraie et utile de la définition de l'homme. Cette définition dont nous parlions, je disais qu'il est donné à peu de gens de la connaître et de la méditer convenablement.

PÉTRARQUE. J'ai cru, jusqu'à présent, être du nombre.

S. AUGUSTIN. Je ne doute pas qu'en repassant dans ta tête tant de choses apprises soit à l'école de l'expérience, soit par la lecture des livres, la pensée de la mort te soit venue plusieurs fois ; mais cette pensée n'est point descendue dans ton âme assez profondément et ne s'y est point enfoncée solidement.

PÉTRARQUE. Qu'appellez-vous descendre profondément ? Quoique je croie comprendre, je désire que vous vous expliquiez plus clairement.

S. AUGUSTIN. Voici. Il est reconnu de tout le monde, et les plus illustres des philosophes sont de cet avis, que la mort est en première ligne parmi les

épouvantails, à tel point que depuis longtemps le nom seul de la mort semble affreux et horrible à entendre. Toutefois, il ne suffira point que l'idée de la mort effleure légèrement notre oreille ou que son souvenir glisse rapidement dans notre esprit. Il faut s'y arrêter longtemps, et, dans une méditation attentive, passer en revue chaque membre des mourants, les extrémités glacées, le buste brûlant et en sueur, les flancs qui battent, la respiration qui se ralentit à l'approche de la mort, les yeux caves et hagards, le regard larmoyant, le front ridé et livide, les joues pendantes, les dents jaunes, le nez resserré et effilé, les lèvres écumantes, la langue paralysée et écaillée, le palais desséché, la tête appesantie, la poitrine haletante, la voix rauque, les tristes soupirs, l'odeur repoussante de tout le corps et surtout l'horreur, du visage décomposé. Tout cela apparaîtra plus aisément et se placera pour ainsi dire à portée de la main, s'il arrive qu'on soit témoin de quelque exemple frappant de la mort : car on retient mieux ce que l'on voit que ce que l'on entend. Aussi n'est-ce point sans une profonde sagesse que dans certains ordres religieux des plus saints, l'usage s'est conservé jusqu'à notre époque, si ennemie des bonnes habitudes, de laisser voir aux membres de la communauté les corps des défunts pendant qu'on les lave et qu'on les ensevelit, afin que ce triste et lamentable spectacle, mis sous les yeux des survivants, soit toujours présent à leur mémoire et détache leurs cœurs de toute espérance d'un monde passager. Voilà ce que j'appelais descendre assez profondément dans son âme. Vous ne prononcez pas le nom de la mort, peut-être par habitude, quoique rien ne soit plus certain que la mort et plus incertain que l'heure de la mort, et tous les jours dans la conversation vous citez des faits qui s'y rattachent, mais ces exemples passent inaperçus et ne restent pas.

PÉTRARQUE. Je suis d'autant plus de votre avis que je reconnais maintenant dans vos paroles bien des choses que je me dis souvent tout bas. Toutefois, si vous le trouvez bon, imprimez dans ma mémoire quelque marque qui, m'avertissant désormais, m'empêche de me mentir à moi-même et de caresser mes erreurs ; car, à ce que je vois, ce qui écarte les esprits des hommes du sentier de la vertu, c'est que croyant avoir atteint le but, ils n'aspirent point au delà.

S. AUGUSTIN. J'aime à t'entendre parler ainsi : c'est le langage d'un esprit circonspect qui ne veut pas être inactif et dépendant du hasard. Voici donc un critérium qui ne te trompera jamais. Chaque fois que tu songeras à la mort sans sourciller, sache que tu y as songé inutilement comme à toute

autre chose. Mais, si en y songeant tu te raidis, tu trembles, tu pâlis et tu crois éprouver déjà les affres de la mort ; si avec cela il te vient à la pensée qu'aussitôt que l'âme se sera échappée de ces membres, elle comparaitra pour le jugement éternel et qu'il lui faudra rendre un compte très exact des actes et des paroles de toute sa vie passée ; que tu ne devras compter ni sur le talent, ni sur l'éloquence, ni sur les richesses, ni sur la puissance, ni sur la beauté du corps, ni sur la gloire du monde ; que le juge ne peut être ni corrompu, ni trompé, ni fléchi ; que la mort elle-même n'est point la fin des maux, mais un passage ; si tu te représentes mille genres de supplices et de tortures, les cris et les gémissements de l'enfer, les fleuves de soufre, les ténèbres, les furies vengeresses, enfin toutes les horreurs réunies des sombres bords, et ce qui met le comble à tous ces maux, une perpétuité de malheurs sans fin, le désespoir d'en voir le terme, et la colère éternelle de Dieu qui n'aura plus de fin ; si tout cela s'offre à la fois devant tes yeux non comme une fiction, mais comme une réalité, non comme une possibilité, mais comme une nécessité qui arrivera inévitablement et qui est imminente ; si tu fais souvent ces réflexions non en passant et en désespérant, mais avec le ferme espoir que la main puissante de Dieu saura t'arracher à tant de maux, pourvu, que tu te montres guérissable, si, dis-je, tu es avide de te relever et que tu persévères dans ta résolution, sois sûr que tu n'as point médité en vain.

PÉTRARQUE. Vous m'avez fort effrayé, je l'avoue, en mettant sous mes yeux cet amas de misères. Mais, que Dieu me pardonne, aussi vrai que je me plonge tous les jours dans ces réflexions, et surtout la nuit, quand l'âme, dégagée des soucis de la journée, se replie sur elle-même. Je me mets dans la posture d'un mourant, et je me représente vivement l'heure même de la mort et tout ce qu'elle éveille d'horrible dans l'imagination, au point que je me crois à l'agonie. Je m'imagine parfois voir l'enfer et tous les maux dont vous parlez, et cette vision me cause un tel trouble que je me lève tout tremblant de peur, et que, souvent, au grand effroi des assistants, je m'écrie : « Hélas ! qu'est-ce que je fais ? qu'est-ce que je souffre ? à quelle fin la fortune me réserve-t-elle ? Jésus, soulagez ma misère. *Vous qui êtes invincible, délivrez-moi de ces maux* ³⁹. *Tendez la main à un malheureux et soutenez-moi à travers les ondes, afin qu'après ma mort je repose au moins dans un asile de paix* ⁴⁰. » En outre, je me dis à moi-même beaucoup d'autres choses, comme un frénétique, selon que la fougue emporte mon esprit égaré et épouvanté. Je m'épanche aussi avec mes amis, et mes larmes

ont maintes fois excité les leurs, bien qu'après avoir pleuré, nous retournions les uns et les autres à nos habitudes.

Dans cette situation, qu'est-ce qui me retient donc ? Quel est l'obstacle caché qui fait que, jusqu'à présent, cette pensée n'a enfanté pour moi que peines et terreurs ? Je suis encore le même qu'auparavant, le même que ceux qui n'ont peut-être jamais rien éprouvé de semblable dans leur vie ; mais je suis bien plus malheureux qu'eux, car, quelle que puisse être leur fin, ils jouissent au moins des plaisirs présents, tandis que moi j'ignore quelle sera ma fin et je ne goûte aucun plaisir qui ne soit empoisonné par de telles amertumes.

S. AUGUSTIN. Ne t'afflige point, je te prie, quand tu as lieu de te réjouir. Plus le pécheur goûte dans le crime une sensation voluptueuse, plus on doit le juger malheureux et digne de pitié.

PÉTRARQUE. Peut-être parce que celui qu'entraîne un plaisir non interrompu, s'oubliant lui-même, ne retourne jamais vers le sentier de la vertu. Mais celui qui éprouve quelque peine au milieu des séductions des sens et des caresses de la fortune se souvient de sa condition chaque fois que le plaisir aveugle et inconsidéré l'abandonne. Si tous deux devaient avoir une même fin, je ne vois pas pourquoi celui qui se réjouit maintenant, quitte à s'affliger plus tard, ne serait pas jugé plus heureux que celui qui présentement ne goûte ni n'attend la joie, à moins que vous ne soyez frappé de cette considération qu'à la fin le rire se changera en larmes amères ?

S. AUGUSTIN. Je remarque plutôt que le frein de la raison étant abandonné (et dans le plaisir suprême il l'est complètement) la chute est plus dangereuse que si l'on tombe de la même hauteur en retenant ce frein même faiblement. Mais je considère surtout ce que tu as dit précédemment : qu'il faut espérer la conversion de l'un et désespérer de celle de l'autre.

PÉTRARQUE. C'est bien mon avis, mais en attendant, n'avez-vous point oublié ma première question ?

S. AUGUSTIN. Laquelle ?

PÉTRARQUE. Qu'est-ce qui me retient ? Je vous avais demandé pourquoi suis-je le seul à qui la méditation approfondie de la mort, que vous dites si fructueuse, n'a point profité.

S. AUGUSTIN. D'abord, parce que tu envisages peut-être de loin ce qui en raison, soit de la très grande brièveté de la vie, soit des accidents incertains et divers, ne peut être éloigné. *Ce qui nous trompe presque tous, comme dit Cicéron ⁴¹, c'est que nous voyons la mort de loin (prospicimus).*

Quelques correcteurs ou, pour mieux dire corrupteurs, ont voulu changer ce texte en mettant devant le verbe une négation et en soutenant qu'il fallait dire : *Nous ne voyons pas la mort de loin*. Du reste, il n'est pas une personne sensée qui ne voie pas du tout la mort, et, en réalité, *prospicere* signifie voir de loin. Cela seul a abusé bien des gens sur la pensée de la mort, chacun se proposant pour terme de sa vie une limite à laquelle la nature permet qu'on parvienne, mais où, néanmoins, fort peu sont parvenus. Il ne meurt presque personne à qui l'on ne puisse appliquer ce mot du poète : *Il s'était promis des cheveux blancs et de longues années*⁴². Cela a pu te nuire, car ton âge, la vigueur de ta complexion et un régime de vie sobre t'ont peut-être donné cet espoir.

PÉTRARQUE. De grâce, ne concevez point sur moi de pareils soupçons. Dieu me garde de cette folie ! *Moi, me fier à ce monstre perfide*⁴³ ! comme dit, dans Virgile, un fameux pilote⁴⁴. Moi aussi, jeté sur une mer vaste, cruelle et orageuse, je conduis à travers les flots irrités, en luttant contre les vents, ma barque tremblante, qui fait eau de toutes parts. Je sais bien qu'elle ne peut durer longtemps, et je vois qu'il ne me reste aucun espoir de salut si le Tout-Puissant, dans sa miséricorde, ne m'aide à diriger le gouvernail d'une main vigoureuse et à aborder le rivage avant de périr, *afin qu'après avoir vécu en pleine mer, je puisse mourir dans le port*⁴⁵.

Je dois à cette croyance de n'avoir jamais éprouvé, que je sache, la soif des richesses et de la puissance qui dévore beaucoup de gens de mon âge, et même des hommes chargés d'années et ayant dépassé le terme ordinaire de l'existence. Quelle folie, en effet, de passer toute sa vie dans les fatigues et la pauvreté pour mourir subitement au sein de richesses amassées avec tant de peine ! Je regarde donc ce dénouement redoutable non comme très éloigné, mais comme prochain et déjà présent. Je n'ai point encore oublié certain vers que, dans mon jeune âge, j'écrivis dans une lettre adressée à un ami et à la fin de laquelle j'ajoutais : *Pendant que nous parlons ainsi, accourant par mille chemins, la mort est peut-être à notre porte*. Si j'ai pu dire cela à cette époque, que dirai-je maintenant que je suis plus avancé en âge et plus expérimenté ? Tout ce que je vois, tout ce que j'entends, tout ce que je sens, tout ce que je pense, je le rapporte uniquement à cela. Si je ne me trompe point dans cette pensée, il reste encore cette question : Qu'est-ce qui me retient donc ?

S. AUGUSTIN. Rends d'humbles actions de grâces à Dieu qui daigne te retenir par des rênes si salutaires, et t'exciter par des aiguillons si piquants.

Il n'est pas possible, en effet, que celui qui a la pensée de la mort si journalière et si présente soit condamné à la mort éternelle. Mais, puisque tu sens, et avec raison, qu'il te manque quelque chose, j'essayerai de te montrer ce que c'est, et d'écarter cet empêchement, s'il plaît à Dieu, afin que, planant librement au-dessus de tes pensées, tu puisses secouer le vieux joug de la servitude qui pèse encore sur toi.

PÉTRARQUE. Dieu veuille que vous réussissiez et que je sois jugé digne d'une si grande faveur !

S. AUGUSTIN. Tu en seras digne si tu veux, car cela n'est pas impossible. Mais dans les actions humaines, deux conditions sont nécessaires ⁴⁶, et si l'une vient à manquer, il est certain que l'effet sera nul. Il faut donc faire preuve de volonté et d'une volonté si ferme, qu'elle mérite le nom de désir.

PÉTRARQUE. Ainsi ferai-je.

S. AUGUSTIN. Sais-tu ce qui contrarie ta pensée ?

PÉTRARQUE. C'est ce que je demande, c'est ce que je désire si vivement connaître.

S. AUGUSTIN. Ecoute-moi donc. Je ne puis nier que ton âme ait une origine céleste ; mais par suite du contact du corps où elle est enfermée, elle a beaucoup dégénéré, n'en doute point, de sa noblesse primitive, et elle n'a pas dégénéré seulement, mais depuis un si long espace de temps elle s'est engourdie et a oublié en quelque sorte sa propre origine et son divin créateur. Virgile me semble avoir retracé admirablement les passions qui naissent de l'union de l'âme avec le corps et l'oubli de la plus noble partie de nous-mêmes lorsqu'il a dit : *Les âmes ont une vigueur de la nature du feu et un principe d'une origine céleste, tant qu'elles ne sont point alourdies par des corps nuisibles, ni émoussées par des membres terrestres et périssables. De là viennent chez les mortels la crainte, le désir, la douleur et la joie. L'âme ne tourne plus ses regards vers le ciel, enfermée qu'elle est dans les ténèbres d'une obscure prison* ⁴⁷. Ne discernes-tu pas dans les paroles du poète, ce monstre à quatre têtes si hostile à la nature humaine ?

PÉTRARQUE. Je discerne très clairement la quadruple passion de l'âme, que l'on divise d'abord en deux parties eu égard au présent et à l'avenir, et que l'on subdivise ensuite en deux autres d'après l'idée du bien et du mal. Ainsi battue en quelque sorte par quatre vents contraires, la tranquillité de l'âme humaine est détruite.

S. AUGUSTIN. Tu discernes bien, et cette parole de l'Apôtre s'est vérifiée en nous : *Le corps qui se corrompt appesantit l'âme, et cette demeure terrestre abat l'esprit par la multiplicité des soins*⁴⁸. En effet, les formes et les images sans nombre des choses visibles, introduites une à une par les sens, se rassemblent et s'entassent au fond de l'âme. Elles l'appesantissent et la troublent, elle qui n'est point née pour cela et qui ne peut contenir tant de difformités. De là ce fléau des fantômes qui déchirent et mettent en pièces vos pensées, et dont la variété mortelle barre le passage aux méditations lumineuses par lesquelles on s'élève à la seule et suprême clarté.

PÉTRARQUE. Vous avez parlé admirablement de ce fléau en plusieurs endroits, et surtout dans le livre de la *Vraie Religion*, avec laquelle il est tout à fait incompatible. Je suis tombé dernièrement sur ce livre en sortant de la lecture des philosophes et des poètes ; aussi l'ai-je lu avec un vif enthousiasme, comme le voyageur que la curiosité entraîne hors de sa patrie, et qui, en franchissant le seuil inconnu d'une ville fameuse, épris du charme nouveau des lieux, s'arrête çà et là et promène ses regards sur tout ce qu'il rencontre.

S. AUGUSTIN. Cependant, tu verras que ce livre reproduit en grande partie (quoiqu'en d'autres termes, comme il convenait à un docteur de la vérité catholique) la doctrine philosophique et principalement celle de Socrate et de Platon. Et pour ne te rien déguiser, sache que c'est surtout un mot de ton Cicéron qui m'a déterminé à commencer cet ouvrage. Dieu a béni mon dessein, et quelques semences ont produit une riche moisson. Mais revenons à notre sujet.

PÉTRARQUE. Comme il vous plaira, excellent père. Mais auparavant, je vous en prie, ne me faites point mystère du mot qui, dites-vous, vous a fourni la matière d'une si belle œuvre.

S. AUGUSTIN. Cicéron, abhorrant déjà les erreurs de son temps, dit quelque part : *Ils ne pouvaient rien voir avec l'esprit et rapportaient tout aux yeux. Or il est d'un esprit supérieur de détourner son âme des sens et d'éloigner sa pensée de la coutume*⁴⁹. Telles sont ses expressions, et moi, ayant rencontré cette sorte de fondement, j'ai bâti dessus cet ouvrage que tu dis t'avoir plu.

PÉTRARQUE. Je me rappelle le passage ; il est dans les *Tusculanes*. J'ai remarqué que vous avez pris plaisir à citer ce mot de Cicéron, là et dans plusieurs endroits de vos ouvrages ; vous avez eu raison, car il est de ceux

où s'allient à la vérité la grâce et la majesté. Mais, comme vous le désirez, revenez enfin à notre sujet.

S. AUGUSTIN. Ce fléau t'a nui, et si tu n'y prends garde, il t'aura bientôt perdu. Assailli de chimères et opprimé par mille passions diverses qui se combattent sans trêve, l'esprit faible ne peut examiner laquelle attaquer d'abord, laquelle entretenir, laquelle détruire, laquelle repousser. Toute sa vigueur et le temps que lui accorde une main avare ne suffisent point à tant de choses. De même que, lorsqu'on sème beaucoup de grains dans un étroit espace, les semences se gênent on se rencontrant ; de même, dans ton esprit surmené, les racines ne poussent rien d'utile, rien ne fructifie, et toi, irrésolu, tu es ballotté outrageusement, tantôt ici, tantôt là, nulle part sain et sauf, nulle part en sûreté.

Voilà pourquoi chaque fois qu'un esprit généreux aborde dans l'occasion la pensée de la mort et les autres méditations à l'aide desquelles on pourrait aller à la vie, et que par sa pénétration naturelle il descend au fond de lui-même, il lui est impossible d'y rester : la foule des passions diverses le chasse et le rejette en arrière. Il en résulte qu'un dessein si salutaire avorte par une trop grande mobilité. De là naissent cette discorde intestine dont nous avons beaucoup parlé, et cette anxiété de l'âme courroucée contre elle-même, alors qu'elle a horreur de ses souillures et qu'elle ne les efface pas ; qu'elle reconnaît les voies tortueuses où elle est engagée et qu'elle ne les quitte pas ; qu'elle redoute le péril qui la menace et qu'elle ne l'évite pas.

PÉTRARQUE. Ah ! malheureux que je suis ! Vous venez de sonder la profondeur de ma blessure, C'est là le siège de ma douleur, c'est par là que je crains la mort.

S. AUGUSTIN. A la bonne heure ! l'abattement a disparu. Mais, comme nous avons prolongé l'entretien d'aujourd'hui sans interruption, remettons, s'il te plaît, le reste à demain, et maintenant respirons un peu en silence.

PÉTRARQUE. Le repos et le silence sont deux choses qui vont bien à ma langueur.

DEUXIÈME DIALOGUE

SAINT AUGUSTIN, PÉTRARQUE

SAINT AUGUSTIN. Sommes-nous assez reposés ?

PÉTRARQUE. Comme il vous plaira.

S. AUGUSTIN. Quel courage et quelle confiance as-tu ? car l'espoir du malade n'est pas un léger indice de guérison.

PÉTRARQUE. Je n'ai rien à attendre de moi : Dieu est mon espoir.

S. AUGUSTIN. C'est parler sagement. Je reviens maintenant à notre sujet. Tu es assiégé, tu es assailli de toutes parts et tu ignores encore le nombre et la puissance des ennemis qui t'environnent. De même que celui qui voit de loin une grosse armée se fait illusion en méprisant le petit nombre des ennemis ; mais, lorsque les cohortes se sont approchées et ont défilé distinctement sous ses yeux en l'éblouissant de leur éclat, sa frayeur augmente et il se repent de n'avoir pas craint suffisamment ; de même, quand j'aurai rassemblé sous tes yeux les maux qui t'accablent et t'entourent de tous côtés, tu rougiras de ne pas t'être affligé et de n'avoir pas craint autant qu'il le fallait, et tu seras moins étonné que ton âme, cernée partout, n'ait pu se faire jour à travers les bataillons ennemis. Tu verras clairement par combien de pensées contraires a été vaincue cette pensée salutaire vers laquelle je m'efforce de t'élever.

PÉTRARQUE. Vous me faites frémir, car, puisque j'ai toujours reconnu la grandeur de mon péril, et que vous dites qu'il est tellement au-dessus de ce que j'imagine, que je n'ai presque rien craint au prix de ce que j'aurais dû craindre, quel espoir me reste-t-il ?

S. AUGUSTIN. Le désespoir est le dernier de tous les maux, et il est toujours trop tôt pour s'y abandonner. Je veux donc que tu saches d'abord qu'il ne faut point désespérer.

PÉTRARQUE. Je le savais, mais la peur m'avait ôté la mémoire.

S. AUGUSTIN. Maintenant, tourne tes yeux et ton esprit vers moi, et, pour me servir des termes de ton poète favori : *Vois quels peuples se liguent, quelles villes, à l'abri de leurs remparts, aiguisent le fer contre toi et pour la perte des tiens*⁵⁰ ; vois quels pièges le monde te tend, combien de vaines

espérances voltigent autour de toi, et combien de soins superflus t'accablent. Et d'abord, pour commencer par ce qui a précipité dans l'abîme, à l'origine de la création, les esprits les plus nobles, il te faut bien prendre garde de les suivre dans leur chute. Que de choses qui élèvent ton esprit sur des ailes funestes, et, sous prétexte d'une noblesse innée te faisant oublier souvent ta fragilité, te fatiguent, t'occupent, t'agitent, ne te permettent point d'autre pensée, et font que, plein d'orgueil, comptant sur tes propres forces, tu t'applaudis toi-même jusqu'à haïr le Créateur ! Ces choses, fussent-elles sublimes et telles que tu te les figures, auraient dû t'induire, non à l'orgueil mais à l'humilité, en te rappelant que ces privilèges t'ont été octroyés sans aucun mérite de ta part. Qui rend les cœurs des sujets plus soumis, je ne dirai pas au Maître éternel, mais au maître temporel, sinon ses marques de libéralité qu'aucun mérite n'a provoquées ? Ils s'efforcent alors de répondre par de bonnes actions à cette libéralité qu'ils auraient dû prévenir.

Maintenant il te sera très facile de voir combien sont minces les avantages dont tu es fier. Tu comptes sur ton intelligence et sur tes nombreuses lectures, tu te glorifies de ta faconde, et tu es charmé de la beauté d'un corps périssable. Ne sens-tu pas en combien de circonstances l'intelligence te fait défaut et dans combien d'espèces d'arts tu ne pourrais égaler l'habileté des hommes les plus vils ? Il y a plus : tu trouveras des animaux minuscules et inconnus dont tu ne pourras à aucun prix imiter les ouvrages. Va maintenant te vanter de ton intelligence ! Quant à tes lectures, à quoi t'ont-elles servi ? De tout ce que tu as lu, qu'est-il resté dans ton esprit pour y germer et produire des fruits à propos ? Fouille soigneusement dans ta mémoire, tu verras que tout ce que tu sais, rapproché de ce que tu ignores, est comme un petit ruisseau que tarit l'ardeur d'un soleil d'été, comparé à l'Océan. D'ailleurs, à quoi bon toutes ces connaissances si, après avoir étudié la configuration du ciel et de la terre, l'étendue de la mer, le cours des astres, les propriétés des plantes et des pierres, les secrets de la nature, vous ne vous connaissez pas vous-mêmes ? si, après avoir découvert, à la faveur de l'Écriture, le sentier droit et escarpé de la vertu, la passion vous égare dans des voies obliques ? si, après avoir appris par cœur les hauts faits des hommes célèbres de tous les temps, vous ne vous inquiétez pas de vos actions journalières ?

Que dirai-je de l'éloquence ? N'avoues-tu pas toi-même qu'elle t'a souvent déçu ? Or, qu'importe que ton discours obtienne peut-être

l'approbation des auditeurs si ton jugement le condamne ? Quoique l'applaudissement de l'auditoire semble un fruit de l'éloquence non à dédaigner, si l'applaudissement intérieur de l'orateur lui fait défaut, quel plaisir peut offrir ce bruit banal ? Comment plairas-tu aux autres en parlant si tu ne plais d'abord à toi-même ? Si donc tu as été frustré quelquefois de la gloire de l'éloquence que tu espérais, c'est pour te démontrer par un argument facile de quelle ineptie venteuse tu t'enorgueillissais. Je le demande, qu'y a-t-il de plus puéril, ou, pour mieux dire, de plus insensé, dans une telle incurie et une telle négligence de toutes choses, de perdre son temps à arranger des phrases, et les yeux fermés sur ses défauts, de s'infatuer de ses paroles, à l'exemple de certains petits oiseaux qui, dit-on, se grisent de la douceur de leur chant jusqu'à en crever ? Et pour te faire rougir davantage, il t'est arrivé souvent de n'avoir pu exprimer par des mots des choses journalières et vulgaires que tu jugeais au-dessous de ton éloquence. Que d'objets dans la nature auxquels manque le nom propre ! De plus, combien en est-il dont, malgré une dénomination exacte, l'éloquence humaine (tu le sens avant d'en avoir fait l'épreuve) est impuissante à rendre la beauté ! Que de fois t'ai-je entendu te plaindre, que de fois t'ai-je vu muet et mécontent, parce que ni ta langue ni ta plume ne pouvaient exprimer suffisamment des idées qui, à la réflexion, étaient très claires et très compréhensibles ! Quelle est donc cette éloquence si bornée et si faible qui n'embrasse pas tout et qui ne serre pas ce qu'elle a embrassé ?

Les Grecs vous reprochent, et à votre tour vous reprochez aux Grecs, la disette des mots. Sénèque, à la vérité, leur croit un vocabulaire plus riche ; mais Cicéron dit au commencement de son traité DES BIENS ET DES MAUX : *Pour moi, je ne puis me demander assez d'où vient un si étrange dédain pour notre littérature nationale. Ce n'est point le lieu de traiter ici un pareil sujet ; mais je suis convaincu et j'ai souvent soutenu que la langue latine non seulement n'est point pauvre, comme on le croit communément, mais qu'elle est même plus riche que la langue grecque*⁵¹. Et discourant là-dessus en plusieurs endroits, il s'est écrié dans ses TUSCULANES : *O Grèce ! qui te crois toujours un vocabulaire si riche, que tu es pauvre d'expressions*⁵² ! Il a dit cela d'un ton plein d'assurance, en homme qui se savait le prince de l'éloquence latine et qui osait déjà déclarer la guerre à la Grèce pour la gloire littéraire. Ajoutons que Sénèque, cet admirateur de la langue grecque, a écrit dans ses DÉCLAMATIONS :

*Tout ce que l'éloquence romaine peut opposer ou préférer à la Grèce arrogante a fleuri du temps de Cicéron*⁵³. Eloge magnifique, mais sans contredit plein de vérité. Il existe donc, comme tu vois, au sujet de la primauté de l'éloquence, une grande controverse non seulement entre vous et les Grecs, mais encore entre les plus savants des nôtres. Il en est dans notre camp qui tiennent pour les Grecs, comme il en est peut-être dans le leur qui tiennent pour nous, à en juger par ce que l'on rapporte de l'illustre philosophe Plutarque. Enfin, notre Sénèque, tout en rendant justice à Cicéron, comme je viens de le dire, forcé par la majesté d'un langage si harmonieux, décerne pour le reste la palme à la Grèce. Cicéron est d'un avis contraire. Si tu veux savoir mon sentiment à cet égard, je trouve qu'ils sont dans le vrai l'un et l'autre en taxant de pauvreté les langues de la Grèce et de l'Italie. Si l'on a raison de parler ainsi de ces deux pays si fameux, que peuvent espérer les autres ? Considère après cela quelle confiance tu peux avoir dans ton habileté quand un pays entier, dont tu n'es qu'une infime parcelle, offre une telle pénurie de langage. Tu rougiras d'avoir perdu tant de temps pour une chose qu'il est impossible d'acquérir et dont l'acquisition serait inutile.

Mais pour passer maintenant à d'autres sujets, tu es infatué de tes avantages physiques, et tu ne vois pas à quels périls ils t'exposent. Qu'est-ce qui te plaît dans ta personne ? Est-ce la vigueur ou la bonne santé ? Mais rien n'est plus fragile ; la fatigue qu'engendrent les moindres causes, les divers accès des maladies, la piquûre d'un vermisseau, un simple courant d'air et mille autres accidents de ce genre en sont la preuve. Serais-tu, par hasard, trompé par l'éclat de ta beauté, et en voyant le teint ou les traits de ton visage, serais-tu émerveillé, charmé, ravi ? L'histoire de Narcisse ne t'a point effrayé. La considération de la laideur du corps ne t'a point averti combien tu étais vil au dedans, et, content de voir l'enveloppe extérieure, tu n'étends : point au delà les regards de l'intelligence. Pourtant, à défaut des autres indices, qui sont innombrables, le cours agité de ta vie, qui t'enlève chaque jour quelque chose, aurait dû te montrer avec la dernière évidence que cette fleur est aussi caduque et périssable. Et si, par hasard (ce que tu n'oseras dire), tu te crois invincible à l'âge, aux maladies et à tout ce qui altère la beauté du corps, tu n'as point oublié du moins celle qui à la fin renverse tout, et tu as dû graver, au fond de ta mémoire, ce mot du satirique : *La mort seule fait voir combien l'homme est petit*⁵⁴.

Voilà, si je ne me trompe, les causes qui, en te gonflant d'orgueil, t'empêchent d'envisager la bassesse de ta condition et de songer à la mort. Il y en a encore d'autres que je me propose maintenant de passer en revue.

PÉTRARQUE. Arrêtez-vous un peu, je vous prie, de peur qu'accablé sous le poids de tant de reproches, je ne puisse me lever pour répondre.

S. AUGUSTIN. Parle donc, je m'arrêterai volontiers.

PÉTRARQUE, Vous ne m'avez pas médiocrement surpris en me reprochant une foule de choses qui, j'en ai la certitude, ne sont jamais entrées dans mon âme. « Je me fie, dites-vous, sur mon esprit. » Mais, assurément, la seule marque que j'ai donnée d'un peu d'esprit, c'est de n'avoir point compté sur mon esprit. M'enorgueillirais-je de la lecture des livres, qui m'a procuré avec un peu de savoir, mille soucis ? Dira-t-on que j'ai recherché la gloire de l'éloquence, moi qui, comme vous l'avez dit vous-même, m'indigne surtout de ce qu'elle ne peut répondre à mes conceptions ? A moins que vous n'ayez envie de m'éprouver, vous savez que j'ai toujours eu le sentiment de ma petitesse, et que si, par hasard, j'ai cru être quelque chose, cette pensée a pu me venir quelquefois en considérant l'ignorance d'autrui : car, comme je le dis souvent, nous en sommes réduits à reconnaître, suivant le mot célèbre de Cicéron, que *nous valons plutôt par l'imbécillité des autres que par notre mérite*. Mais, fussé-je comblé des avantages dont vous me parlez, qu'y aurait-il là de si magnifique pour en tirer vanité ? Je ne suis point assez oublieux de moi-même, ni assez léger, pour me laisser agiter par de tels soucis. A quoi servent, en effet, l'intelligence, la science et l'éloquence, si elles ne sont d'aucun remède aux maladies qui rongent l'âme ? Je me souviens d'avoir, dans une certaine lettre, exposé mes plaintes à ce sujet.

Quant à ce que vous avez dit quasi sérieusement des avantages physiques, cela m'a fait sourire. Moi, avoir fait fond sur ce corps mortel et périssable dont je sens tous les jours les ravages ? Dieu m'en préserve ! J'avoue que, dans ma jeunesse, j'ai pris soin de m'arranger les cheveux et de m'orner le visage ; mais ce goût a disparu avec mes premières années, et je reconnais maintenant la vérité du mot de l'empereur Domitien, qui, parlant de lui-même dans une lettre à un ami, et se plaignant de la fuite si rapide de la beauté du corps : *Sachez, dit-il, que rien n'est plus agréable ni plus éphémère que la beauté*⁵⁵.

S. AUGUSTIN. Je pourrais réfuter longuement ce que tu viens de dire ; toutefois je préfère que ta conscience, plutôt que mes paroles, te fasse

rougir. Je ne m'opiniâtrerai pas, je n'arracherai point la vérité par des tortures ; mais, comme font les vengeurs généreux, content d'une simple négation, je te prierai d'éviter à tout prix, dorénavant, ce que tu prétends n'avoir pas fait jusqu'à présent. Si par hasard la beauté de ton visage vient à tenter ton âme, songe à ce que deviendront bientôt ces membres qui te plaisent maintenant, comme ils seront laids et hideux, quelle répulsion ils te causeraient il toi-même si tu pouvais les revoir. Puis, redis-toi souvent cette maxime philosophique : *Je suis né pour une destinée plus haute que celle d'être l'esclave de mon corps* ⁵⁶.

Assurément c'est le comble de la folie de voir les hommes se négliger eux-mêmes pour choyer le corps et les membres dans lesquels ils habitent. Si quoiqu'un est enfermé pour un peu de temps dans une prison ténébreuse, humide et empestée, à moins d'avoir perdu le sens, ne se gardera-t-il pas, autant que possible, de tout contact avec les murs et le sol ? et devant sortir bientôt, n'attendra-t-il pas en dressant l'oreille l'arrivée de son libérateur ? Si, renonçant à ces précautions, couvert de fange et plongé dans les ténèbres, il craint de sortir de sa prison ; s'il met tous ses soins à peindre et à orner les murs qui l'entourent, essayant en vain de surmonter la nature d'un lieu d'où suinte l'humidité, ne passera-t-il pas avec raison pour un fou et un malheureux ? Eh bien ! vous connaissez et vous aimez votre prison, malheureux que vous êtes ! et, à la veille d'en sortir ou du moins d'en être arrachés, vous vous y fixez, vous appliquant à orner ce que vous auriez dû haïr, comme tu l'as fait dire toi-même, dans ton *Afrique*, au père du grand Scipion : *Nous haïssons des liens et des chaînes qui nous sont connus ; nous craignons ces entraves de ta liberté ; nous aimons ce que nous sommes maintenant* ⁵⁷. A merveille, pourvu que ce que tu fais dire aux autres tu te le dises à toi-même. Mais je ne puis dissimuler un mot de ton discours qui te semblera peut-être très humble et qui me paraît à moi très arrogant.

PÉTRARQUE. Si je me suis exprimé orgueilleusement je le regrette ; mais si l'âme est la régulatrice des actions et des paroles, elle m'est témoin que je n'ai rien dit d'arrogant.

S. AUGUSTIN. Déprécier les autres est un genre d'orgueil beaucoup plus insupportable que de s'élever soi-même plus qu'on ne doit. J'aurais bien préféré te voir exalter les autres et te mettre au-dessus d'eux plutôt que de fouler aux pieds tout le monde, et par un raffinement d'orgueil, te forger un bouclier d'humilité avec le mépris d'autrui.

PÉTRARQUE. Prenez-le comme vous voudrez, je professe peu d'estime pour moi et pour les autres. J'ai honte de dire ce que je pense, après expérience faite, de la majeure partie des hommes.

S. AUGUSTIN. Il est très sage de se mépriser soi-même ; mais il est très dangereux et très inutile de mépriser les autres. Mais passons au reste. Sais-tu ce qui te détourne encore ?

PÉTRARQUE. Dites tout ce qui vous plaira, pourvu que vous ne m'accusiez point d'envie.

S. AUGUSTIN. Plût à Dieu que l'orgueil ne t'eût pas nul plus que l'envie ! Selon moi, tu es exempt de ce vice ; mais j'en ai d'autres à te reprocher.

PÉTRARQUE. Vous ne me troublez désormais par aucune accusation. Dites-moi franchement tout ce qui m'égare.

S. AUGUSTIN. L'appétit des choses temporelles.

PÉTRARQUE. Allons donc ! Je n'ai jamais rien entendu de plus absurde.

S. AUGUSTIN. Te voilà tout troublé ; tu as oublié ta promesse. Il n'est pourtant pas question de l'envie.

PÉTRARQUE. Non, mais de la cupidité, et je ne crois pas que personne soit plus éloigné que moi de ce vice.

S. AUGUSTIN. Tu te justifies beaucoup ; mais, crois-moi, tu n'es point aussi étranger à ce défaut qu'il te semble.

PÉTRARQUE. Moi, je ne suis point exempt du reproche de cupidité ?

S. AUGUSTIN. Ni même de celui d'ambition.

PÉTRARQUE. Allons, maltraitez-moi, redoublez, faites l'office d'accusateur ; j'attends quel nouveau coup vous voulez me porter.

S. AUGUSTIN. Tu appelles accusation et coup le propre témoignage de la vérité. Le satirique a bien raison de dire : *On sera accusateur en disant la vérité*⁵⁸. Et ce mot du poète comique n'est pas moins vrai : *La complaisance fait des amis, la franchise des ennemis*⁵⁹. Mais dis-moi, je te prie, à quoi bon ces inquiétudes et ces soucis qui te rongent ? Était-il nécessaire, dans une vie si courte, d'ourdir de si longues espérances ? *La brièveté de la vie nous défend de caresser un long espoir* ⁶⁰. Tu lis cela souvent, mais tu n'en tiens pas compte. Tu me répondras, j'imagine, que c'est par un tendre intérêt pour tes amis, et tu trouveras un beau prétexte à ton erreur ; mais quelle démente, pour être l'ami d'autrui, de se faire la guerre à soi-même et de se traiter en ennemi !

PÉTRARQUE. Je ne suis ni assez avare ni assez inhumain pour ne point m'intéresser à mes amis, surtout à ceux que la vertu ou le mérite me

concilient, car il en est que j'admire, que je vénère, que j'aime et que je plains ; mais, d'un autre côté, je ne suis point assez généreux pour me ruiner à cause de mes amis. Je désire ménager, afin d'assurer ma subsistance pendant que je vivrai, et (pour me couvrir du bouclier d'Horace, puisque vous m'attaquez avec les traits d'Horace) je vise à *avoir suffisamment de livres et une provision de grains pour l'année, afin de ne pas vivre inquiet au jour le jour*⁶¹. Et comme je tiens, suivant le même poète, à *ce que ma vieillesse ne soit ni honteuse ni privée de la lyre* ⁶² et que je crains beaucoup les écueils d'une longue vie, je pourvois de loin à ce double vœu, et j'entremêle aux travaux des Muses le soin de mes affaires domestiques. Mais je le fais avec tant d'indifférence qu'il est bien évident que je suis forcé de descendre à de pareilles occupations.

S. AUGUSTIN. Je vois combien ces prétextes qui servent d'excuse à ta folie ont pénétré profondément dans ton âme. Pourquoi n'y as-tu pas gravé également, ces paroles du satirique : *A quoi servent ces richesses amassées par tant de tourments ? N'est-ce pas une folie avérée, une véritable frénésie, que de vivre manquant de tout pour mourir opulent* ⁶³ ? Sans doute, c'est parce que tu trouves qu'il est plus beau de mourir dans un linceul de pourpre, de reposer dans un tombeau de marbre, et de laisser à tes héritiers le soin de se disputer une opulente succession que tu désires les richesses qui procurent de tels avantages. C'est une peine inutile et, si tu m'en crois, insensée. Si tu envisages la nature humaine en général, tu remarqueras qu'elle se contente de peu, et, si tu considères la tienne en particulier, il n'est presque personne qui se contentât de moins, si tu n'étais pas aveuglé par les préjugés. Le poète avait en vue les mœurs populaires, ou peut-être le caractère de son personnage⁶⁴, lorsqu'il a dit : *Mes tristes aliments sont des baies sauvages, le fruit pierreux du cornouiller et des herbes arrachées avec leurs racines*⁶⁵. Tu avoueras, au contraire, qu'il n'y a rien de plus doux et de plus agréable pour toi qu'un tel régime, si tu consultes tes goûts, et non les lois d'un monde insensé. Pourquoi donc te tourmenter ? Si tu te règles sur ta nature, tu étais riche depuis longtemps, mais tu ne pourras jamais être riche au gré du monde ; il te manquera toujours quelque chose, et, on le poursuivant, tu seras entraîné à travers les précipices des passions.

Te souvient-il avec quel plaisir tu errais jadis dans une campagne retirée ? Tantôt, couché sur le lit de gazon des prairies, tu écoutais le murmure de

l'eau luttant contre les cailloux ; tantôt, assis sur une colline découverte, tu mesurais librement du regard la plaine étendue à tes pieds ; tantôt, goûtant un doux sommeil sous les ombrages d'un vallon exposé au midi, tu jouissais d'un silence désiré. Jamais oisif, tu ruminais toujours dans ton esprit quelque haute pensée ; accompagné des Muses seules, tu n'étais seul nulle part ; enfin à l'exemple du vieillard de Virgile, qui *croyait égaler l'opulence des rois, et le soir en rentrant dans sa chaumière, chargeait sa table de mets qui ne lui coûtaient rien* ⁶⁶ ; au coucher du soleil, regagnant ton humble toit et content de tes biens, ne te trouvais-tu pas de beaucoup le plus riche et le plus heureux de tous les mortels ?

PÉTRARQUE. Hélas ! je me le rappelle maintenant et le souvenir de ce temps-là me fait soupirer.

S. AUGUSTIN. Pourquoi soupires-tu ? et quel est l'auteur insensé de tes maux ? C'est assurément ton esprit qui a rougi d'obéir si longtemps aux lois de sa nature, et qui a cru être esclave en ne brisant pas son frein. Il t'entraîne maintenant avec impétuosité, et, si tu ne serres pas la bride, il te précipitera dans la mort. Depuis que tu as commencé à être dégoûté des baies de tes arbustes, qu'une mise simple et que la société des paysans t'ont déplu, poussé par la cupidité, tu es retombé au milieu du tumulte des villes. On lit sur ton front et dans tes paroles quelle vie heureuse et tranquille tu y mènes, car que de misères n'y as-tu pas vues ? Trop rebelle aux dures leçons de l'expérience, tu hésites encore ! Ce sont sans doute les liens de tes péchés qui te retiennent, et Dieu permet que là où tu as passé ta jeunesse sous la férule d'autrui, devenu ton maître, tu y traînes une vieillesse misérable. J'étais certainement à tes côtés lorsque tout jeune encore, sans cupidité, sans ambition, tu promettais de devenir un grand homme. Maintenant tes mœurs ayant changé, hélas ! plus tu approches du terme, plus tu amasses soigneusement le reste de ton viatique. Que reste-t-il donc, sinon que le jour de ta mort (qui peut-être est proche et qui certainement ne saurait être loin), dévoré de la soif de l'or, on te trouve agonisant penché sur le calendrier ? Car les intérêts qui s'accroissent chaque jour doivent nécessairement atteindre au dernier jour un chiffre considérable et un taux défendu.

PÉTRARQUE. Si, prévoyant d'avance la pauvreté de la vieillesse, J'amasse des ressources pour cet âge fatigué, qu'y a-t-il là de si répréhensible ?

S. AUGUSTIN. O soucis ridicules et négligence insensée de songer anxieusement à un âge où tu n'arriveras peut-être jamais, et où certainement tu ne resteras qu'un temps très court, et d'oublier le terme où il faudra arriver nécessairement, et où il n'y aura plus de remède quand on y sera parvenu ! Mais, par une habitude exécrationnelle, vous vous occupez de ce qui passe, vous négligez ce qui est éternel. Quant à cette erreur de chercher un bouclier, contre la pauvreté de la vieillesse, elle t'a été suggérée sans doute par ce vers de Virgile : *Et la fourmi qui craint la vieillesse indigente*⁶⁷. Tu l'as donc prise pour modèle et tu es d'autant plus excusable que le satirique a dit : *Quelques-uns même, à l'exemple de la fourmi, redoutent le froid et la faim*⁶⁸. Mais, si tu ne te bornes pas à l'enseignement de la fourmi, tu reconnaîtras qu'il n'y a rien de plus triste et de plus absurde que d'endurer toujours la pauvreté pour ne pas l'endurer un jour.

PÉTRARQUE. Quoi donc ! me conseillez-vous la pauvreté ? Je ne la souhaite pas, mais je la supporterais vaillamment si la fortune, qui bouleverse les choses humaines, m'y réduisait.

S. AUGUSTIN. Je pense que l'on doit chercher dans toute condition un juste milieu. Je ne te ramène donc pas aux maximes de ceux qui disent : *Le pain et l'eau suffisent à la vie de l'homme ; avec cela, personne n'est pauvre ; Quiconque ne désire rien de plus rivalisera de félicité avec Jupiter même*⁶⁹. Non je ne borne point la vie humaine au pain sec et à l'eau de rivière : ce sont là des maximes aussi outrées qu'importunes et odieuses à entendre. Aussi par égard pour ta faiblesse, je ne te commande pas d'étouffer la nature, mais de la réprimer. Ton avoir suffisait à tes besoins si tu avais su te suffire à toi-même ; maintenant c'est toi qui es l'auteur de l'indigence que tu subis. Accumuler des richesses, c'est accumuler les nécessités et les soucis. Cette vérité a été soutenue tant de fois qu'il n'est pas besoin de nouvelles preuves. Quelle étrange erreur, quelle déplorable aveuglement de la part de l'âme humaine, d'une nature si noble et d'une origine céleste, de négliger les choses du ciel, pour convoiter les métaux de la terre ! Songe à cela, je te prie, et affermis les regards de ton âme, de peur que l'éclat rayonnant de l'or ne les éblouisse. Chaque fois que, tiré par les grappins de la cupidité, tu descends de tes hautes méditations à ces basses pensées, ne te sens-tu pas précipité du ciel sur la terre et du sein des astres plongé dans un abîme profond ?

PÉTRARQUE. Je te sens, à la vérité, et l'on ne saurait dire combien je suis brisé dans ma chute.

S. AUGUSTIN. Pourquoi ne crains-tu donc pas ce que tu as éprouvé tant de fois ? et, quand tu t'es élevé vers les choses d'en haut, que n'y restes-tu fixé solidement ?

PÉTRARQUE. Je fais bien pour cela tous mes efforts ; mais, comme les exigences de la condition humaine me secouent, je suis arraché malgré moi. Ce n'est pas sans raison, j'imagine, que les anciens poètes ont dédié à deux divinités la double colline du Parnasse : ils ont voulu implorer d'Apollon, qu'ils nommaient le dieu du génie, les ressources intérieures de l'intelligence, et de Bacchus la suffisance des choses extérieures. Cette manière de voir m'a été suggérée, non seulement par les leçons de l'expérience, mais par les nombreux témoignages d'hommes très savants qu'il est inutile de vous citer. Aussi, quoique la pluralité des dieux soit ridicule, cette opinion des poètes n'est point tout à fait dénuée de sens. En la rapportant à un seul Dieu, d'où vient tout secours opportun, je ne crois point déraisonner, à moins que vous ne pensiez autrement.

S. AUGUSTIN. Je ne nie pas qu'en cela tu aies raison, mais je m'indigne de ce que tu partages si mal ton temps. Tu avais destiné jadis ta vie tout entière à d'honorables travaux : si tu étais forcé d'employer du temps à d'autres occupations, tu le regardais comme perdu ; mais, maintenant, tu n'accordes au beau que les instants dérobés à l'avarice. Qui ne désire parvenir à cet âge avancé qui fait ainsi varier les desseins des hommes ? Mais quel en sera le terme ou la mesure ? Plante une borne devant toi, et, quand tu l'auras atteinte, arrête-toi et respire enfin. Tu sais que cette parole, sortie d'une bouche humaine, a la puissance d'un oracle : *L'avare manque toujours de tout ; mets une limite à tes vœux*⁷⁰. Or, quelle sera la limite de tes désirs ?

PÉTRARQUE. Ni être dans le besoin, ni regorger de biens ; ni commander, ni obéir aux autres : voilà, ma devise.

S. AUGUSTIN. Il faut dépouiller l'humanité et devenir Dieu, pour ne manquer de rien. Ignorest-tu que, de tous les animaux, l'homme est celui qui a le plus de besoins ?

PÉTRARQUE. Je l'avais entendu dire bien des fois, mais je voudrais m'en rafraîchir la mémoire.

S. AUGUSTIN. Vois-le nu et informe, naissant dans les vagissements et les larmes, consolé par quelques gouttes de lait, tremblant et rampant, ayant besoin d'une main étrangère, nourri et vêtu par la brute, le corps débile, l'esprit inquiet, assailli par des maladies de toutes sortes, sujet à des

passions innombrables, privé de raison, agité tour à tour par la joie et par la tristesse, n'étant pas maître de soi, incapable de modérer ses appétits, ignorant ce qui lui est utile et dans quelle proportion cela lui est utile, ne sachant se borner dans le boire et le manger, obligé de se procurer à grand'peine des aliments que les autres animaux ont à leur portée, alourdi par le sommeil, gonflé par la nourriture, enivré par la boisson, exténué par les veilles, resserré par la faim, desséché par la soif, avide et timide, dégoûté de ce qu'il a, regrettant, ce qu'il a perdu, inquiet tout à la fois du présent, du passé et de l'avenir, plein d'orgueil dans sa misère et connaissant sa fragilité, inférieur aux plus vils vermineux, sa vie est courte, ses jours sont incertains, sa destinée est inévitable et il est exposé à mille genres de mort.

PÉTRARQUE. Vous avez entassé tant de misères et de privations que je regrette presque d'être venu au monde.

S. AUGUSTIN. Au milieu d'une si grande faiblesse et d'une si profonde indigence des hommes, tu rêves une richesse et une puissance dont n'ont jamais joui complètement ni les Césars, ni les rois.

PÉTRARQUE. Qui s'est servi de ces mots-là ? Qui a parlé de richesse ou de puissance ?

S. AUGUSTIN. Mais quelle plus grande richesse que de ne manquer de rien ? quelle plus grande puissance que de ne dépendre de personne ? Certes les rois et les maîtres de la terre, que tu crois si opulents, manquent d'une foule de choses. Les chefs d'armée eux-mêmes dépendent de ceux auxquels ils semblent commander, et tenus en échec par leurs légions armées, celles qui les rendent redoutables les font trembler à leur tour. Cesse donc de rêver l'impossible, et content du sort de l'humanité, apprends à vivre dans le besoin et dans l'abondance, à commander et à obéir, sans vouloir avec de pareilles idées secouer le joug de la fortune qui pèse sur la tête des rois. Ce joug, tu n'en seras affranchi que lorsque, faisant litière des passions humaines, tu te seras soumis entièrement à l'empire de la vertu. C'est alors que tu seras libre, ne manquant de rien, indépendant, en un mot roi, véritablement puissant et parfaitement heureux.

PÉTRARQUE. Je regrette maintenant le passé, et je désire ne rien désirer ; mais je suis entraîné par une mauvaise habitude, et je sens toujours un certain vide au fond de mon cœur.

S. AUGUSTIN. Voilà, pour en revenir à notre sujet, voilà ce qui te détourne de la pensée de la mort. C'est ce qui fait qu'embarrassé par les

soucis de la terre, tu ne lèves point tes regards en haut. Si tu m'en crois, tu rejetteras ces soucis qui sont comme des fardeaux mortels pour l'âme et cela ne te sera pas bien difficile si tu te règles sur ta nature et si tu te laisses conduire et gouverner par elle plutôt que par les folies du vulgaire.

PÉTRARQUE. Je le ferai bien volontiers, mais je désire depuis longtemps entendre ce que vous avez commencé à dire sur l'ambition.

S. AUGUSTIN. Pourquoi me demander ce que tu peux faire toi-même ? Sonde ton cœur, tu verras que, parmi les autres vices, l'ambition n'occupe pas la dernière place.

PÉTRARQUE. Il ne m'a donc servi à rien d'avoir fui les villes quand j'ai pu ; d'avoir méprisé le monde et les affaires publiques, d'avoir recherché le fond des bois et le silence des champs, d'avoir témoigné de l'aversion pour de vains honneurs : on m'accuse encore d'ambition !

S. AUGUSTIN. Vous renoncez à bien des choses, vous autres mortels, non parce que vous les méprisez, mais parce que vous désespérez de pouvoir les obtenir. L'espoir et le désir s'excitent par des aiguillons réciproques, au point que, l'un se refroidissant, l'autre s'attédie, et l'un s'échauffant, l'autre bouillonne.

PÉTRARQUE. Qu'est-ce qui m'empêchait d'espérer, je vous prie ? Étais-je donc dépourvu de toute qualité ?

S. AUGUSTIN. Je ne parle pas de tes qualités ; mais tu n'avais pas assurément celles à l'aide desquelles, aujourd'hui surtout, on monte à de hauts degrés : je veux dire l'art de s'introduire dans les palais des grands, de flatter, de tromper, de promettre, de mentir, de feindre, de dissimuler et de supporter toutes sortes d'avanies et d'indignités. Privé de ces qualités et d'autres semblables, et convaincu que tu ne pouvais vaincre la nature, tu t'es dirigé ailleurs. Tu as agi prudemment et sagement, car, comme dit Cicéron, *combattre contre les dieux à ta façon des géants, qu'est-ce sinon lutter contre la nature*⁷¹ ?

PÉTRARQUE. Fi des grands honneurs s'ils s'acquièrent par de tels moyens !

S. AUGUSTIN. C'est parler d'or, mais tu ne m'as pas convaincu de ton innocence, car tu n'affirmes pas n'avoir point désiré les honneurs, quoique tu dises abhorrer les ennuis que cause leur recherche, de même qu'il ne dédaigne point d'avoir vu Rome celui qui, effrayé des fatigues du voyage, recule devant son entreprise. Note bien que tu n'as pas reculé, comme tu sembles le croire et tu essayes de me le persuader. Ne te cache point avec le

doigt, comme dit le proverbe : toutes tes pensées, toutes tes actions sont devant mes yeux, et quand tu te glorifies d'avoir fui les villes et aimé les forêts, je n'y vois point une excuse, mais un changement de culpabilité. On parvient au même but par plusieurs chemins, et crois-moi, quoique tu aies quitté la route frayée par le vulgaire, tu te diriges par un sentier détourné vers cette même ambition que tu dis avoir méprisée, et où te conduisent le repos, la solitude, l'insouciance absolue des choses humaines, et tes travaux, qui jusqu'à présent ont pour objet la gloire.

PÉTRARQUE. Vous m'acculez dans un coin d'où je pourrais m'esquiver ; mais comme le temps est court et qu'il faut le partager entre beaucoup de choses, continuons, s'il vous plaît.

S. AUGUSTIN. Suis-moi donc, je vais devant. Ne parlons point de la gourmandise, pour laquelle tu n'as aucun penchant, à moins qu'une aimable réunion d'amis ne vienne quelquefois t'inviter au plaisir de la table. Mais je ne crains rien de ce côté-là, car, lorsque la campagne a recouvré son habitant arraché aux villes, ces tentations disparaissent tout à coup, et, une fois écartées, j'ai remarqué avec plaisir, je l'avoue, que tu vis de telle sorte que tu dépasses en sobriété et en tempérance tes amis particuliers et communs. Je laisse aussi de côté la colère. Quoique tu t'emportes souvent plus que de raison, aussitôt grâce à ton caractère naturellement doux, tu as coutume de dompter les mouvements de ton âme, en te rappelant le conseil d'Horace : *La colère est une courte folie. Maîtrise la passion : si elle n'obéit pas, elle commande ; mets-lui un frein, enchaîne-la*⁷².

PÉTRARQUE. Cette parole du poète et d'autres réflexions philosophiques du même genre m'ont un peu servi, je l'avoue ; mais ce qui m'a servi surtout, c'est la pensée de la brièveté de la vie. Quelle rage, en effet, que d'employer à haïr les hommes et à leur nuire le peu de jours que nous passons parmi eux ? Viendra bientôt le jour suprême, qui éteindra cette flamme dans les cœurs humains, qui mettra un terme aux haines, et si nous ne souhaitons à notre ennemi rien de plus cruel que la mort, qui accomplira notre coupable vœu. Ainsi, à quoi bon se perdre soi-même et perdre les autres ? à quoi bon laisser échapper la meilleure partie d'un temps si court ? Quand les jours destinés aux joies honnêtes du présent et aux méditations de la vie future y suffisent à peine, malgré la plus grande parcimonie, à quoi bon les priver de leur usage nécessaire et propre, et les convertir pour nous et pour les autres en des instruments de tristesse et de mort ? Cette réflexion m'a servi à ce point que sous l'impulsion de la colère, je ne tombais pas

tout à fait, et que, si je venais à tomber, je me relevais aussitôt ; mais jusqu'à présent aucun effort n'a pu m'empêcher d'être agité par le vent de la colère.

S. AUGUSTIN. Comme je ne crains pas que ce vent te fasse faire naufrage, ni à toi ni à d'autres, je consens volontiers que, sans atteindre aux promesses des stoïciens, qui se font fort d'extirper les maladies de l'âme, tu te contentes en cela de l'adoucissement des péripatéticiens. Laisant donc ces défauts de côté pour le moment, j'ai hâte d'en venir à d'autres plus dangereux et contre lesquels tu devras te tenir en garde avec beaucoup plus de soin.

PÉTRARQUE. Bon Dieu ! Que reste-t-il encore de plus dangereux ?

S. AUGUSTIN. De quels feux la luxure ne t'embrase-t-elle pas ?

PÉTRARQUE. De feux si violents parfois que je regrette bien de ne pas être né insensible. J'aimerais mieux être une pierre inerte que d'être tourmenté par tant d'aiguillons de la chair.

S. AUGUSTIN. Eh bien ! voilà ce qui te détourne le plus de la pensée des choses divines. Car qu'enseigne la doctrine céleste de Platon, sinon qu'il faut éloigner l'âme des passions du corps et supprimer les fantômes pour qu'elle s'élève pure et libre à la contemplation des mystères de la divinité, à laquelle se rattache la pensée de sa propre mortalité ? Tu sais ce que je veux dire, et tu as appris cela dans les livres de Platon, à la lecture desquels, disais-tu tout à l'heure, tu t'es adonné avec avidité.

PÉTRARQUE. Je m'y étais adonné, je l'avoue, avec un vif espoir et un grand désir ; mais la nouveauté d'une langue étrangère et l'éloignement précipité de mon maître ⁷³ ont coupé court à mon projet. Du reste, cette doctrine dont vous me parlez m'est très connue par vos ouvrages et par les écrits des autres platoniciens.

S. AUGUSTIN. Peu importe de qui tu as appris la vérité, quoique l'autorité du maître exerce souvent une grande influence.

PÉTRARQUE. Il en exerce sur moi une très grande, l'homme dont Cicéron a dit, dans ses *Tusculanes*, cette parole qui est restée gravée au fond de mon âme : *Quand Platon ne donnerait aucune preuve (voyez quelle déférence j'ai pour lui) son autorité seule me ferait céder*⁷⁴. Souvent en pensant à ce divin génie, il m'a paru injuste, puisque les pythagoriciens dispensent leur chef de rendre compte, que Platon fût soumis à cette obligation. Mais, pour ne point m'écarter du sujet, l'autorité, la raison et l'expérience m'ont depuis longtemps tellement recommandé cet axiome de

Platon que je ne crois pas que l'on puisse rien dire de plus vrai ni de plus religieux. Chaque fois que je me suis relevé, grâce à la main que Dieu m'a tendue, j'ai reconnu avec un charme immense et incroyable ce qui m'avait servi alors et ce qui m'avait nui auparavant ; maintenant que je suis retombé de mon propre poids dans mes anciennes misères, je sens avec une vive amertume ce qui m'a perdu de nouveau. Je dis cela pour que vous ne soyez point surpris que j'aie mis en pratique cette maxime de Platon.

S. AUGUSTIN. Je n'en suis point surpris, car j'ai été témoin de tes luttes ; je t'ai vu tomber et te relever, et maintenant que tu es abattu, j'ai résolu, par pitié, de te porter secours.

PÉTRARQUE. Merci d'un sentiment si plein de compassion ; mais qu'attendre du secours des hommes ?

S. AUGUSTIN. Rien ; mais beaucoup du secours de Dieu. *Personne ne peut être continent si Dieu ne lui donne sa continence* ⁷⁵. Il faut donc lui demander cette grâce, surtout avec humilité et souvent avec larmes. Il a coutume de ne point refuser ce qu'on lui demande convenablement.

PÉTRARQUE. Je l'ai fait si souvent que je crains presque de l'importuner.

S. AUGUSTIN. Mais tu ne l'as pas fait avec assez d'humilité ni assez de détachement. Tu as toujours réservé une place pour les passions à venir, tu as toujours demandé à longue échéance. Je parle par expérience, moi qui en ai fait autant. Je disais : « *Donnez-moi la chasteté, mais pas maintenant* ⁷⁶ ; différez un peu, le moment viendra bientôt. Mon âge est encore dans toute sa vigueur, qu'il suive ses sentiers, qu'il obéisse à ses lois, il serait plus honteux de revenir à ces penchants de la jeunesse ; j'y renoncerai donc quand le cours du temps m'aura rendu moins apte à cela et que la satiété des plaisirs m'ôtera la crainte d'y retourner. » En parlant ainsi, ne vois-tu pas que tu veux une chose et que tu en demandes une autre ?

PÉTRARQUE. Comment cela ?

S. AUGUSTIN. Parce que demander pour le lendemain, c'est négliger pour le présent.

PÉTRARQUE. J'ai souvent demandé avec larmes pour le présent. J'espérais qu'après avoir brisé les liens des passions et foulé aux pieds les misères de la vie, je m'échapperais sain et sauf, et qu'après tant de tempêtes d'inutiles soucis, je me sauverais à la nage dans quelque port salutaire. Mais vous voyez combien de naufrages j'ai essuyés depuis parmi les mêmes écueils, et combien j'en essuierai encore si l'on m'abandonne.

S. AUGUSTIN. Crois-moi, il a toujours manqué quelque chose à ta prière ; autrement le Dispensateur suprême t'aurait exaucé, ou comme il a fait à l'apôtre Paul ⁷⁷, il t'aurait refusé pour te perfectionner dans la vertu et te convaincre de ta faiblesse.

PÉTRARQUE. C'est ma conviction ; toutefois je prierai assidûment sans me lasser, sans rougir, sans désespérer. Le Tout-Puissant, prônant pitié de mes souffrances, prêtera peut-être l'oreille A mes prières quotidiennes, et comme il ne leur aurait pas refusé sa grâce si elles étaient justes, lui-même les justifiera.

S. AUGUSTIN. Tu as raison, cependant redouble d'efforts, et, comme font ceux qui sont abattus, te redressant sur le coude, regarde de tous côtés les dangers qui te menacent, de peur que sous un choc imprévu tes membres gisant à terre ne soient écrasés. Pendant ce temps-là implore instamment l'aide de Celui qui peut te relever ; il sera peut-être près de toi alors que tu le croiras éloigné. Aie toujours devant les yeux cette maxime mémorable de Platon, dont nous parlions tout à l'heure : *Rien ne nuit plus à ta connaissance de la divinité que l'appétit charnel et les ardeurs de la passion*. Médite donc sans cesse cette doctrine ; elle est la base de notre dessein.

PÉTRARQUE. Pour vous faire voir que j'ai beaucoup aimé cette maxime, je l'ai saluée avec enthousiasme non seulement assise dans son palais, mais encore cachée dans des bois étrangers, et j'ai noté dans ma mémoire l'endroit où elle s'était offerte à mes regards ⁷⁸).

S. AUGUSTIN. Que veux-tu dire ? Explique-toi.

PÉTRARQUE. Vous connaissez Virgile ; vous savez à travers combien de dangers il a promené son héros dans cette nuit suprême et horrible de la chute de Troie ?

S. AUGUSTIN. Oui, c'est un sujet rebattu dans toutes les écoles. Il lui fait raconter ses aventures. *Qui pourrait peindre les désastres de cette nuit, raconter tant de morts et pour tant d'infortunes avoir assez de larmes ? Elle tombe cette antique cité si longtemps souveraine ? Des milliers de cadavres jonchent les rues, les maisons et le seuil sacré des temples. Mais le sang des Troyens n'est pas le seul qui soit répandu. Quelquefois aussi le courage renaît dans le cœur des vaincus, et les Grecs vainqueurs succombent à leur tour. Partout le deuil, partout l'épouvante, partout l'image de la mort* ⁷⁹.

PÉTRARQUE. Or, tant qu'il erra, accompagné de Vénus, à travers les ennemis et l'incendie, il ne put voir, quoique ayant les yeux ouverts, la

colère des dieux irrités, et, tant que cette déesse lui parla, il ne comprit que les choses d'ici-bas. Mais dès qu'elle l'eut quitté, vous savez ce qui advint : il vit aussitôt les visages courroucés des dieux, et il reconnut tous les dangers qui l'entouraient. *Alors j'aperçois l'effrayante figure des dieux acharnés à la perte de Troie*⁸⁰. J'en ai déduit que le commerce de Vénus dérobe la vue de la divinité.

S. AUGUSTIN. Tu as parfaitement trouvé la lumière sous les nuages. C'est ainsi que la vérité réside dans les fictions des poètes et qu'on l'entrevoit par de légères fissures⁸¹. Mais, comme il faudra revenir de nouveau à cette question, réservons le reste pour la fin.

PÉTRARQUE. Pour ne point m'engager dans des sentiers inconnus, où voulez-vous revenir ?

S. AUGUSTIN. Je n'ai point encore sondé les plaies les plus profondes de ton âme, et j'ai différé à dessein, afin que, venant en dernier lieu, mes conseils se gravent mieux dans ta mémoire. Dans un autre dialogue, nous traiterons plus amplement des appétits charnels dont nous avons dit un mot.

PÉTRARQUE. Allez maintenant où vous voudrez.

S. AUGUSTIN. A moins que tu ne sois d'un entêtement sans pudeur, il n'y a plus à contester.

PÉTRARQUE. Rien ne me serait plus agréable que de voir banni de la terre tout sujet de contestation. Aussi n'ai-je jamais disputé qu'à regret sur les choses qui me sont le mieux connues, parce que le débat qui s'élève, quoique entre amis, a un caractère d'aigreur et d'animosité contraire aux lois de l'amitié. Mais passez aux choses sur lesquelles vous croyez que je serai tout de suite de votre avis.

S. AUGUSTIN. Tu es en proie à un terrible fléau de l'âme, la mélancolie, que les modernes ont nommée *acidia*, et les anciens *ægritudo*.

PÉTRARQUE. Le nom seul de cette maladie me fait frémir.

S. AUGUSTIN. Sans doute parce que tu en as longtemps souffert.

PÉTRARQUE. Oui, et tandis que dans presque tous les maux qui me tourmentent il se mêle une certaine douceur quoique fausse, dans cette tristesse tout est âpre, lugubre, effroyable ; la route est toujours ouverte au désespoir et tout pousse au suicide les âmes malheureuses. Ajoutez que les autres passions me livrent des assauts fréquents, mais courts et momentanés, tandis que ce fléau me saisit parfois si étroitement qu'il m'enlace et me torture des journées et des nuits entières. Pendant ce temps je ne jouis plus de la lumière, je ne vis plus, je suis comme plongé dans la

nuît du Tartare, et j'endure la mort la plus cruelle. Mais, ce que l'on peut appeler le comble du malheur, je me repais tellement de mes larmes et de mes souffrances, avec un plaisir amer, que c'est malgré moi qu'on m'en arrache.

S. AUGUSTIN. Tu connais très bien ta maladie ; tout à l'heure tu en sauras la cause. Dis-moi donc, qu'est-ce qui te contriste à ce point ? Est-ce le cours des choses temporelles ? est-ce une douleur physique ou quelque disgrâce de la fortune ?

PÉTRARQUE. Rien de tout cela isolément ; si j'eusse été provoqué en combat singulier, j'aurais certainement tenu bon ; mais je suis maintenant accablé par une armée entière.

S. AUGUSTIN. Explique-toi plus clairement sur ce qui te tourmente.

PÉTRARQUE. Chaque fois que la fortune me porte un premier coup, je reste ferme et Intrépide, me rappelant qu'elle m'a souvent frappé grièvement et que j'en suis sorti vainqueur ; si bientôt après elle m'assène un second coup, je commence à chanceler un peu ; si elle revient à la charge une troisième et une quatrième fois, alors forcément je me réfugie non précipitamment, mais pas à pas dans la citadelle de la raison. Là, si la fortune m'assiège avec toute son armée et si pour me réduire elle accumule les misères de la condition humaine, le souvenir de mes souffrances passées et la crainte des maux à venir, alors enfin serré de toutes parts, saisi d'effroi devant ces malheurs entassés, je me lamente et je sens naître en moi ce cruel chagrin, imaginez quelqu'un entouré d'innombrables ennemis, sans espoir d'échapper ni d'obtenir merci, sans consolation, à qui tout est hostile ; on dresse les machines, on creuse des mines sous terre, déjà les tours tremblent, on applique les échelles contre les remparts, on attache les mantelets contre les murailles, le feu parcourt les, planchers ; en voyant de tous côtés les glaives étincelants et les visages menaçants des ennemis et en songeant que sa ruine est prochaine, pourquoi ne serait-il pas effrayé ! et affligé puisque même sans cela, la perte seule de la liberté cause aux hommes de cœur un chagrin mortel ?

S. AUGUSTIN. Quoique ton exposé soit un peu confus, je vois que tous tes maux proviennent d'un préjugé qui a fait jadis et qui fera d'innombrables victimes. Tu as mauvaise opinion de toi-même.

PÉTRARQUE, Oh ! oui, très mauvaise.

S. AUGUSTIN. Pour quelle raison ?

PÉTRARQUE. Pas pour une seule, mais pour mille.

S. AUGUSTIN. Tu ressembles à ceux en qui la plus légère offense réveille d'anciennes inimitiés.

PÉTRARQUE. Il n'y a en moi aucune blessure assez ancienne pour que l'oubli l'ait effacée, tout ce qui me tourmente est récent, et si quelque chose avait pu disparaître avec le temps, la fortune a si souvent redoublé ses coups que la blessure ouverte ne s'est jamais cicatrisée. Ajoutez-y la haine et le mépris de la condition humaine. Accablé par tout cela, je ne puis pas ne pas être extrêmement triste. Que vous appeliez cette tristesse *acidia* ou *ægritudo*, peu m'importe, au fond nous sommes d'accord.

S. AUGUSTIN. Puisque, d'après ce que je vois, le mal est profondément enraciné, il ne suffit pas de le guérir superficiellement, car il repullulerait bien vite, il faut l'extirper entièrement. Mais je ne sais par où commencer ; tant de complications m'épouvantent. Mais pour faciliter ma tâche en la divisant, je vais examiner chaque chose en détail. Dis-moi, qu'est-ce qui te fait le plus de peine ?

PÉTRARQUE. Tout ce que je vois d'abord tout ce que j'entends, tout ce que je sens. S. AUGUSTIN, Bah ! rien ne te plaît donc ! PÉTRARQUE, Rien, ou presque rien. S. AUGUSTIN. Plût à Dieu que tu aimasses au moins ce qu'il y a de meilleur. Mais qu'est-ce qui te déplaît le plus ? Réponds-moi, je te prie.

PÉTRARQUE. Je vous ai déjà répondu.

S. AUGUSTIN. Cette mélancolie dont j'ai parlé est uniquement cause que tout ce qui est à toi te déplaît.

PÉTRARQUE. Ce qui est aux autres ne me déplaît pas moins.

S. AUGUSTIN. Cela provient encore de la même source. Mais pour mettre un peu d'ordre dans nos discours, ce qui est à toi te déplaît-il autant que tu le dis ?

PÉTRARQUE. Cessez de me taquiner par vos questions plus que je ne saurais dire.

S. AUGUSTIN. Elles sont donc sans prix à tes yeux, ces choses qui font que tant d'autres te portent envie ?

PÉTRARQUE. Pour porter envie à un malheureux, il faut être soi-même bien malheureux.

S. AUGUSTIN. Mais qu'est-ce qui te déplaît par-dessus tout ?

PÉTRARQUE. Je n'en sais rien.

S. AUGUSTIN. Si Je le devine, l'avoueras-tu.

PÉTRARQUE. Je l'avouerais franchement.

S. AUGUSTIN. Tu es irrité contre ta fortune.

PÉTRARQUE. Comment ne la haïrai-je pas ? Orgueilleuse, violente, aveugle, elle se joue de l'humanité.

S. AUGUSTIN. Cette plainte est banale. Examinons maintenant tes griefs personnels. Si tu te plains injustement consentiras-tu à te réconcilier ?

PÉTRARQUE. Il vous sera bien difficile de me persuader ; si cependant vous me le prouvez, je me résignerai.

S. AUGUSTIN. Tu trouves que la fortune se montre envers toi trop avare.

PÉTRARQUE. Non, trop amère, trop injuste, trop orgueilleuse, trop cruelle.

S. AUGUSTIN. Le *Grondeur* du poète comique⁸² n'est pas seul, ils sont innombrables ; toi aussi tu fais encore partie de cette multitude ; j'aimerais mieux que tu fusses du petit nombre. Mais, comme ce sujet est tellement rebattu qu'on ne peut rien y ajouter de nouveau, souffriras-tu qu'à un mal ancien on applique un vieux remède ?

PÉTRARQUE. Comme vous voudrez.

S. AUGUSTIN. Eh bien ! dis-moi, la pauvreté t'a-t-elle forcé d'endurer la faim, la soif et le froid ?

PÉTRARQUE. Ma fortune n'a pas encore été dure à ce point.

S. AUGUSTIN. Cependant, de combien de gens n'est-ce pas le lot journalier ?

PÉTRARQUE. Employez un autre remède si vous pouvez, car celui-ci ne me soulage pas. Je ne suis point de ceux qui, dans leurs maux, se réjouissent en voyant la foule des malheureux qui sanglotent autour d'eux, et quelquefois je ne gémis pas moins sur les misères des autres que sur les miennes.

S. AUGUSTIN. Je ne désire pas que les maux d'autrui réjouissent celui qui en est témoin, mais qu'ils le consolent en lui apprenant à être content de son sort. Tout le monde ne peut pas occuper la première place, autrement comment y aurait-il un premier s'il n'était suivi d'un second ? Félicitez-vous, mortels, quand vous n'êtes point réduits à l'extrémité, et que de tant d'outrages de la fortune, vous ne subissez que les médiocres. Du reste, à ceux qui sont dans une situation extrême, on administre des remèdes plus énergiques dont tu n'as aucun besoin puisque la fortune ne t'a fait qu'une médiocre blessure. Ce qui plonge les hommes dans ces angoisses, c'est que chacun, oubliant sa condition, rêve la place la plus élevée, et, comme tout le monde, ainsi que je viens de le dire, ne peut l'atteindre, aux efforts trompés

succède le mécontentement. S'ils connaissaient les misères de la grandeur, ils auraient horreur de ce qu'ils ambitionnent. J'en prends à témoin ceux qui, à force de labeurs, sont arrivés au pinacle et qui ont maudit aussitôt le trop facile accomplissement de leurs vœux. Cette vérité devrait être connue de tout le monde, et principalement de toi, à qui une longue expérience a démontré que le rang suprême, entouré de peines et de soucis, est tout à fait digne de pitié. Il s'ensuit qu'aucun degré n'est exempt de plainte, puisque ceux qui ont obtenu ce qu'ils désirent et ceux qui ont échoué manifestent un juste motif de se lamenter. Les uns prétendent qu'ils ont été déçus, les autres qu'ils ont été négligés. Suis donc le conseil de Sénèque : *En voyant combien de gens te précèdent, songe combien de gens te suivent. Si tu veux être reconnaissant envers Dieu et envers la vie, songe à tous ceux que tu as dépassés, et, comme dit le même philosophe au même endroit, assigne-toi un but que tu ne puisses pas franchir quand tu le voudrais.*

PÉTRARQUE. J'ai assigné depuis longtemps à mes désirs un but déterminé et, si je ne me trompe, très modeste ; mais, au milieu des mœurs effrontées et impudentes de mon siècle, quelle place y a-t-il pour la modestie que l'on qualifie de paresse et de lâcheté ?

S. AUGUSTIN. Ton esprit peut-il être ébranlé par l'opinion du vulgaire, dont le jugement n'est jamais droit, qui ne nomme jamais les choses par leur nom ? Mais, si j'ai bonne mémoire, tu avais coutume de la mépriser.

PÉTRARQUE. Jamais, croyez-moi, je ne l'ai plus méprisée. Je fais autant de cas de ce que le vulgaire pense de moi que de ce qu'en pensent des troupes de bêtes brutes.

S. AUGUSTIN. Eh bien ?

PÉTRARQUE. Ce qui m'indigne, c'est qu'aucun de mes contemporains, que je sache, n'ayant eu moins d'ambition que moi, pas un n'ait rencontré plus de difficultés que moi dans l'accomplissement de ses désirs. Assurément je n'ai jamais ambitionné la plus haute place, j'en atteste celle qui nous juge⁸³, qui voit tout, et qui a toujours lu au fond de mes pensées. Elle sait que chaque fois que, suivant l'habitude de l'esprit humain, j'ai passé en revue tous les degrés des conditions, je n'ai jamais rencontré dans le rang suprême la tranquillité et la sérénité d'âme, que je mets au-dessus de tout ; que pour cela, ayant horreur d'une vie pleine de soucis et d'inquiétudes, j'ai toujours préféré, par un jugement modéré, une situation médiocre, et que je n'ai pas approuvé des lèvres seulement mais du cœur ces paroles d'Horace : *Qui aime la médiocrité d'or, vit sans*

*inquiétude et sans ambition, loin d'un toit délabré, loin d'un palais qui excite l'envie*⁸⁴. La raison qu'il en donne ne m'a pas moins plu que sa sentence : *La cime des pins est souvent battue des vents ; les hautes tours s'écroulent avec un horrible fracas et la foudre frappe le sommet des monts*⁸⁵. Hélas ! cette médiocrité je n'en ai jamais joui.

S. AUGUSTIN. Et si ce que tu prends pour la médiocrité est au-dessus de toi ? Si depuis longtemps tu as joui de la vraie médiocrité ? Si tu en as joui abondamment ? Si tu l'as laissée bien loin derrière toi, et si, pour beaucoup de gens, tu es un objet d'envie plutôt que de mépris ?

PÉTRARQUE. En fût-il ainsi, je ne laisse pas de voir le contraire.

S. AUGUSTIN. Une fausse opinion est précisément la cause de tous les maux et principalement de celui-là. *Il faut donc fuir cette Charybde, comme dit Cicéron, à force, de rames et de voiles*⁸⁶).

PÉTRARQUE. De quoi côté fuir ? Où diriger la proue ? Enfin, que voulez-vous que je pense, sinon ce que je vois ?

S. AUGUSTIN. Tu vois du côté où se portent tes yeux. Si lu regardes en arrière, tu verras qu'une foule innombrable te suit, et que tu es un peu plus près du premier rang que du dernier ; mais l'orgueil et l'entêtement ne te permettent pas de tourner les yeux en arrière.

PÉTRARQUE. Je l'ai fait pourtant quelque fois, et j'ai remarqué que beaucoup de gens venaient derrière moi. Je ne rougis point de ma condition, mais je me plains de tant de soucis ; je regrette, pour me servir encore d'un mot d'Horace, *de vivre au jour la journée*⁸⁷. A part cette inquiétude, ce que j'ai me suffirait abondamment, et je répéterais volontiers ce que le même poète a dit au même endroit : *Que croyez-vous, amis, que je demande aux dieux ? De conserver ce que je possède et moins encore, de vivre pour moi le reste de mes jours s'ils daignent les prolonger*⁸⁸. Toujours incertain de l'avenir, toujours en suspens, les faveurs de la fortune n'ont pour moi aucun charme. En outre, comme vous voyez, je vis jusqu'à présent pour les autres, ce qui est le plus triste de tout. Plaise à Dieu que je puisse au moins jouir du restant de ma vieillesse, afin qu'après avoir vécu au milieu des flots orageux, je me repose dans le port !

S. AUGUSTIN. Ainsi donc, dans ce grand tourbillon des choses humaines, parmi tant de vicissitudes, devant les épaisses ténèbres de l'avenir, en un mot, placé sous la dépendance de la fortune, tu serais le seul de tant de milliers d'hommes qui menât une vie exempte de soucis ? Vois ce

que tu désires, mortel ; vois ce que tu demandes. Quant à la plainte que tu exprimes de n'avoir point vécu pour toi, elle dénote, non l'indigence, mais la servitude. Je reconnais, comme tu le dis, que c'est une chose très fâcheuse ; cependant, si tu regardes autour de toi, tu trouveras fort peu d'hommes qui aient vécu pour eux. Ceux que l'on croit les plus heureux, et pour lesquels nombre de gens vivent, attestent par l'assiduité de leurs veilles et de leurs travaux qu'ils vivent eux-mêmes pour les autres. Pour t'en citer un exemple frappant, Jules César, dont on a rapporté ce mot vrai, quoique arrogant : *Le genre humain vit pour un petit nombre*⁸⁹ ; Jules César, après avoir réduit le genre humain à vivre pour lui seul, vivait lui-même pour les autres. Tu me demanderas peut-être pour qui ? Pour ceux qui l'ont tué : pour D. Brutus, T. Cimber et autres perfides chefs de la conjuration, dont son inépuisable munificence ne parvint pas à rassasier la cupidité.

PÉTRARQUE. Vous m'avez amené, je l'avoue, à ne plus m'indigner ni de ma servitude ni de mon indigence.

S. AUGUSTIN. Indigne-toi plutôt de n'être point sage, ce qui seul aurait pu te procurer et la liberté et la vraie richesse. D'ailleurs, quiconque, supportant volontiers la privation de ces biens, se plaint de ne pas ressentir leurs effets, n'a pas une idée juste de ces biens ni de leurs effets. Mais dis-moi maintenant ce qui te fait souffrir, indépendamment de ce que nous avons dit. Est-ce la fragilité du corps ou une peine secrète ?

PÉTRARQUE. J'avoue que mon corps m'a toujours été à charge chaque fois que je me suis regardé moi-même ; mais, en jetant les yeux sur la pesanteur des autres corps, je reconnais que j'ai un esclave assez obéissant. Plût à Dieu que je pusse en dire autant de mon âme ! Mais c'est elle qui commande.

S. AUGUSTIN. Plût à Dieu qu'elle fût soumise elle-même à l'empire de la raison ! Mais je reviens au corps : de quoi te plains-tu ?

PÉTRARQUE. De ce dont on se plaint communément. Je lui reproche d'être mortel, de m'impliquer dans ses souffrances, de me surcharger de son poids, de m'inviter au sommeil quand l'esprit veille et de m'assujettir aux autres nécessités humaines qu'il serait long et désagréable d'énumérer.

S. AUGUSTIN. Calme-toi, je te prie, et souviens-toi que tu es un homme : aussitôt ton inquiétude cessera. Si quelque autre chose te tourmente, dis-le.

PÉTRARQUE. Ne savez-vous donc pas la cruauté de la fortune, cette marâtre qui, en un seul jour, balaya d'une main impie moi, toutes mes espérances, toutes mes ressources, ma famille et ma maison ⁹⁰ ?

S. AUGUSTIN. Je vois couler tes larmes : aussi je passe outre. Tu n'as pas besoin maintenant d'être renseigné, mais averti ; ce simple avertissement suffira. Si tu songes, en effet, non seulement aux désastres des familles privées, mais aux ruines des empires depuis le commencement des siècles que tu connais très bien ; et, si tu te rappelles la lecture des tragédies, tu ne seras point scandalisé en voyant ton humble toit anéanti avec tant de royales demeures. Maintenant continue, car ce peu de mots sera pour toi un champ ouvert à de longues méditations.

PÉTRARQUE. Qui exprimera suffisamment les ennuis de ma vie et mes dégoûts quotidiens dans la plus triste et la plus turbulente des villes, sentine étroite et reculée de la terre, où affluent les ordures du monde entier⁹¹ ? Qui dépeindra ce spectacle nauséabond, ces rues infectes, ces porcs immondes mêlés aux chiens enragés, ce bruit des roues qui ébranlent les murailles, ces carrosses à quatre chevaux débouchant par des rues transversales, ces figures si diverses, tant de mendiants hideux, tant d'extravagances des riches, les uns accablés de tristesse, les autres ivres de joie et de gaieté, enfin tant de caractères différents, tant de métiers divers, l'immense clameur que forment ces voix confuses et les heurts que se donnent les passants ? Tout cela tue l'âme habituée à une vie meilleure, ôte le calme aux esprits généreux et trouble les études. Que Dieu me délivre de ce naufrage en sauvant ma nef, aussi vrai que souvent, en regardant autour de moi, il me semble que je descends tout vivant dans l'enfer ! Va maintenant te livrer à de nobles pensées ! *Va maintenant, et médite des vers sonores*⁹² !

S. AUGUSTIN. Ce vers d'Horace m'a fait connaître ce qui l'afflige le plus. Tu regrettes d'avoir rencontré un endroit contraire à tes études, car, comme dit le même poète : *Tout le chœur des écrivains aime les bois et fuit les villes*⁹³. Toi aussi, dans une épître, tu as exprimé la même pensée en d'autres termes : *La forêt plaît aux Muses ; la ville est ennemie des poètes*⁹⁴. Si Jamais le tumulte intérieur de ton imagination venait à s'apaiser, crois-moi, ce tapage qui se fait autour de toi, frapperait tes sens, mais n'affecterait point ton âme. Pour ne pas te répéter ce que tu sais depuis longtemps, tu as sur ce sujet une lettre de Sénèque qui n'est point inutile⁹⁵ ; tu as le livre du même sur la *Tranquillité de l'âme* ; tu as sur les moyens de guérir cette maladie mentale un livre excellent de Cicéron, qui est le résumé des discussions qui eurent lieu le troisième jour dans sa terre de Tusculum et qu'il a adressé à Brutus ⁹⁶.

PÉTRARQUE. Vous saurez que j'ai lu tout cela avec soin.

S. AUGUSTIN. Eh bien ! cela ne t'a donc servi à rien ?

PÉTRARQUE. Si fait, cela m'a beaucoup servi en lisant, mais le livre une fois échappé de mes mains, toute mon approbation disparaît.

S. AUGUSTIN. Cette manière de lire est devenue générale depuis que cette tourbe de lettrés, engeance exécrationnable, s'est répandue partout et que l'on fait dans les écoles de longs raisonnements sur l'art de vivre, que l'on met peu en pratique. Mais en faisant certaines marques aux endroits principaux tu retireras du fruit de ta lecture.

PÉTRARQUE. Quelles marques ?

S. AUGUSTIN. Chaque fois qu'en lisant tu rencontres des maximes salutaires par lesquelles tu sens que ton âme est excitée ou retenue, ne te fie point aux ressources de ton esprit, mais grave-les au fond de ta mémoire, et sache te les rendre familières à force de les méditer, afin qu'à l'exemple des médecins expérimentés, en quelque lieu et en quelque temps que survienne une maladie urgente, tu aies les remèdes écrits, pour ainsi dire, dans ta tête. Car dans tes maux de l'âme, comme dans ceux du corps, il en est pour lesquels le retard est si mortel, que différer le remède, c'est ôter tout espoir de salut. Qui ne sait, par exemple, que certains mouvements de l'âme sont tellement prompts que, si la raison ne les réprime dès qu'ils naissent, ils perdent l'âme, le corps et l'homme tout entier, et que tout remède tardif est inutile. La colère, à mon sens, vient en première ligne. Ce n'est pas en vain qu'elle a été mise au-dessous du siège de la raison par ceux qui ont divisé l'âme en trois parties, plaçant la raison dans la tête comme dans une citadelle, la colère dans le cœur, et la concupiscence au bas de la région abdominale. Ils ont voulu que la raison fût toujours prête à réprimer soudain les violents accès des passions situées au-dessous d'elle, et qu'elle pût, en quelque sorte, sonner la retraite d'un lieu élevé. Comme ce frein était plus nécessaire à la colère, elle a été mise plus à sa portée.

PÉTRARQUE. Et avec raison. Pour vous montrer que j'ai puisé cette vérité non seulement dans les écrits des philosophes, mais encore dans ceux des poètes, par cette rage des vents que Virgile dépeint cachés dans de profondes cavernes, par ces montagnes superposées et par ce roi, assis au sommet, qui les dompte par son autorité, J'ai souvent pensé qu'il avait pu désigner la colère et les autres passions de l'âme qui bouillonnent au fond du cœur et qui, si elles n'étaient retenues par le frein de la raison, *entraîneraient avec elles dans leur rapidité*, comme dit le même poète, *et*

*balaieraient à travers l'espace la mer, la terre et les profondeurs des cieux*⁹⁷. En effet, par la terre, il a donné à entendre la matière terrestre du corps ; par la mer, l'eau dont il vit et par les profondeurs des cieux, l'âme qui habite dans un endroit retiré, et dont, il l'a dit lui-même ailleurs, un feu divin forme l'essence⁹⁸. C'est comme s'il disait que ces passions précipiteront dans l'abîme le corps et l'âme, en un mot l'homme tout entier. D'autre part, ces montagnes et ce roi assis en haut, que signifient-ils, sinon le sommet de la tête et la raison qui y réside ? Voici ce que dit Virgile : *C'est là, dans un antre profond, que le roi Eole dompte les vents aux prises et les tempêtes bruyantes, qu'il enchaîne et emprisonne. Ses sujets, indignés, frémissent autour de leur barrière, en faisant retentir la montagne d'un horrible fracas. Eole est assis au sommet, le sceptre en main*⁹⁹. Ainsi parle le poète. En examinant chaque mot, j'ai entendu l'indignation, j'ai entendu la lutte, j'ai entendu les tempêtes bruyantes ; j'ai entendu le frémissement et le fracas : tout cela peut se rapporter à la colère. Par contre, j'ai entendu le roi assis au sommet, le sceptre en main, domptant, enchaînant et emprisonnant : qui doute que cela puisse également se rapporter à la raison ? Néanmoins, pour qu'il fût évident que tout cela avait trait à l'âme et à la colère qui la trouble, voyez ce qu'il ajoute : *Il modère leur fougue et calme leur colère*¹⁰⁰.

S. AUGUSTIN. Je loue le sens caché de cette narration poétique, qui, je le vois, t'est très familier ; car, soit que Virgile ait eu cette intention en écrivant, soit que, très éloigné d'une pareille pensée, il ait voulu dépeindre dans ces vers une tempête sur mer, et pas autre chose, ce que tu as dit des accès de la colère et de l'empire de la raison me paraît dit avec assez d'esprit et de justesse.

Mais, pour reprendre le fil de mon discours, contre la colère, contre les autres mouvements de l'âme, et surtout contre ce mal dont nous avons longuement parlé, songe toujours à quelque maxime que tu auras recueillie dans une lecture attentive. Imprime aux sentences utiles, comme je l'ai dit en commençant, certaines marques qui te serviront de crochets pour les retenir quand elles voudront s'échapper de ta mémoire. Grâce à cet appui, tu demeureras impassible devant toutes les passions, et particulièrement devant la tristesse de l'âme, qui, comme une ombre mortelle, étouffe les semences des vertus et tous les fruits du talent, et qui enfin, comme le dit très bien Cicéron, *est la source et le principe de tous les maux*¹⁰¹.

Certes, si tu examines soigneusement les autres et toi-même (à cela près qu'il n'y a personne qui n'ait de nombreux sujets de larmes, et en outre que le souvenir de tes péchés te rend justement triste et inquiet, seul genre de tristesse qui soit salulaire, pourvu que le désespoir ne s'y glisse pas), tu reconnaîtras que le ciel t'a départi bien des dons, qui sont pour toi un sujet de consolation et de joie parmi la foule de ceux qui se plaignent et gémissent.

Quant à la plainte que tu exprimes de n'avoir pas vécu pour toi, et au dépit que te cause le tumulte des villes, tu n'éprouveras pas une médiocre consolation en songeant que pareille plainte a été faite par les plus grands hommes, et que, si tu es tombé volontairement dans ce labyrinthe, tu pourras en sortir volontairement en le voulant bien. D'ailleurs, à la longue, tes oreilles s'habitueront à entendre la rumeur de la foule avec autant de plaisir que le bruit d'une cascade. Or, comme je l'ai dit, tu obtiendras ce résultat très aisément si tu calmes d'abord les tumultes de ton imagination, car l'âme sereine et tranquille est inaccessible aux nuages extérieurs et sourde à tous les bruits du dehors. Ainsi donc, debout sur le rivage à sec, tu contempleras sans crainte le naufrage des autres, tu entendras en silence les cris lamentables des malheureux qui se noient, et autant ce triste spectacle t'inspirera de compassion, autant la sécurité de ton sort comparée aux périls d'autrui t'inspirera de joie. D'après cela, je suis sûr que tu banniras bientôt toute la tristesse de ton âme.

PÉTRARQUE. Quoique bien des choses m'agacent et surtout l'opinion où vous êtes qu'il m'est facile et qu'il dépend de moi de quitter les villes, cependant, comme sur plusieurs points vous m'avez vaincu par la raison, je veux déposer les armes avant d'être battu encore sur ce terrain.

S. AUGUSTIN. Tu peux donc maintenant que la tristesse est bannie te réconcilier avec ta fortune.

PÉTRARQUE. Je le puis certainement, si toutefois la fortune est quelque chose : car, à ce que je vois, le poète grec et le poète latin sont là-dessus si peu d'accord, que l'un n'a pas daigné une seule fois nommer la fortune dans ses ouvrages, comme s'il croyait qu'elle n'existe pas, tandis que l'autre l'a souvent nommée, et l'appelle même quelque part *toute-puissante*¹⁰². Cette opinion a été partagée par un célèbre historien et un grand orateur. Salluste a dit de la fortune qu'elle domine assurément en tout¹⁰³, et Cicéron n'a pas craint d'affirmer qu'elle est la maîtresse des choses humaines¹⁰⁴. Pour moi, je dirai peut-être dans un autre temps et dans

un autre lieu ce que je pense à cet égard¹⁰⁵. Mais en ce qui concerne notre sujet, vos leçons m'ont été si utiles qu'en me comparant à la majeure partie des hommes, mon état ne me semble plus si misérable qu'auparavant.

S. AUGUSTIN. Je suis bien aise de t'avoir été utile, et je désire l'être pleinement. Mais comme l'entretien d'aujourd'hui s'est beaucoup prolongé, veux-tu que nous remettions le reste à une troisième journée, dans laquelle nous terminerons ?

PÉTRARQUE. J'adore le nombre trois, moins parce qu'il contient les trois Grâces que parce qu'il est certain qu'il plaît beaucoup à la Divinité. Cette vérité n'est pas reconnue seulement de vous et des autres docteurs de la vraie religion, qui mettent toute leur foi dans la Trinité, mais encore des philosophes, des gentils, qui nous apprennent qu'ils employaient ce nombre dans les consécration aux dieux. Mon cher Virgile paraît ne point l'avoir ignoré quand il a dit : *Le nombre impair plaît aux dieux*¹⁰⁶, car ce qui précède indique qu'il parle du nombre trois. J'attends donc maintenant, de votre main la troisième partie de ce présent divisé en trois.

TROISIÈME DIALOGUE

SAINT AUGUSTIN, PÉTRARQUE

SAINT AUGUSTIN. Si, jusqu'ici, tu as tiré quelque profit de mes paroles, je te prie et te supplie de prêter une oreille docile à ce qu'il me reste à dire et de renoncer à tout esprit de dispute et de contradiction.

PÉTRARQUE. Soyez certain que je le ferai, car je me sens, grâce à vos conseils, délivré d'une grande partie de mes inquiétudes, et je n'en suis que mieux disposé à entendre le reste.

S. AUGUSTIN. Je n'ai point encore touché les blessures insondables qui sont au fond de tes entrailles, et je crains de les toucher en me rappelant combien de discussions et de plaintes un léger attouchement a soulevées. Mais, d'un autre côté, j'espère qu'après avoir recueilli tes forces, ton âme plus ferme, supportera désormais sans s'émouvoir un traitement plus douloureux.

PÉTRARQUE. Ne craignez rien, je suis habitué, maintenant, à entendre le nom de mes maladies et à souffrir la main du chirurgien.

S. AUGUSTIN. Tu es encore serré à droite et à gauche par deux chaînes de fer qui ne te permettent de songer ni à la vie ni à la mort. J'ai toujours redouté qu'elles ne te conduisissent à ta perte ; je ne suis point encore rassuré, et je ne le serai que quand je t'aurai vu dégagé et libre après avoir brisé et jeté tes liens. Je pense que ce n'est pas impossible, mais bien difficile, sans quoi je tournerais en vain autour d'une impossibilité. De même que, pour rompre le diamant, il faut, dit-on, du sang de bouc, de même, pour amollir la dureté de ces sortes de passions, ce sang est d'une efficacité merveilleuse : sitôt qu'il a touché le cœur le plus dur, il le fend et le pénètre. Toutefois, comme en cela il me faut encore ton assentiment, je crains que tu ne puisses ou, pour mieux dire, que tu ne veuilles pas me le donner. Je crains fort que l'éclat rayonnant de tes chaînes, qui charme les yeux, ne soit pour toi un obstacle et que tu ne ressembles à un avare qui, retenu en prison par des chaînes d'or, voudrait bien être délivré, mais ne voudrait pas perdre ses chaînes. Or, telle est la condition de ton emprisonnement que tu ne peux être libre sans renoncer à tes chaînes.

PÉTRARQUE. Hélas ! j'étais plus malheureux que je ne pensais. Mon âme est-elle donc encore enlacée par deux chaînes que je ne vois pas ?

S. AUGUSTIN. Elles sont pourtant bien visibles ; mais ravi de leur beauté, tu crois que ce sont non des chaînes, mais des trésors ; et pour employer la même comparaison, tu ressembles à quelqu'un qui, ayant les mains et les pieds retenus par des chaînes d'or, regarderait l'or avec plaisir et ne verrait point les entraves. Toi aussi maintenant, les yeux fascinés, tu vois tes liens ; mais, ô aveuglement ! tu es charmé des chaînes qui t'entraînent à la mort, et, ce qu'il y a de plus triste, tu t'en glorifies.

PÉTRARQUE. Quelles sont ces chaînes dont vous parlez ?

S. AUGUSTIN. L'amour et la gloire.

PÉTRARQUE. Grands dieux ! qu'entends-je ? Vous appelez cela des chaînes, et vous les secoueriez, si je vous laissais faire ?

S. AUGUSTIN. Je le prétends, mais je doute du succès. Tous les autres liens qui t'enchaînaient étaient plus fragiles et moins agréables : aussi tu m'as aidé à les rompre. Ceux-ci, au contraire, plaisent en nuisant et illusionnent par un faux semblant de beauté : ils exigent donc plus d'efforts, car tu résisteras comme si je voulais te dépouiller des plus grands biens ; néanmoins j'essayerai.

PÉTRARQUE. Que vous ai-je donc fait pour que vous vouliez m'enlever les plus belles passions et condamner à des ténèbres perpétuelles la plus sereine partie de mon âme ?

S. AUGUSTIN. Ah ! malheureux, as-tu oublié cet axiome philosophique, que le mal est à son comble quand, à des opinions fausses, s'ajoute cette créance funeste qu'il fallait qu'il en fût ainsi ?

PÉTRARQUE. Je n'ai point oublié cet axiome, mais il est étranger au sujet : car pourquoi ne penserais-je pas qu'il fallait qu'il en fût ainsi ? Non, je n'ai jamais rien pensé et je ne penserai jamais rien de plus vrai en croyant que ces passions que vous me reprochez sont les plus nobles de toutes.

S. AUGUSTIN. Séparons-les un peu pendant que je m'évertue à chercher des remèdes, pour ne pas émousser mes coups en allant de l'une à l'autre. Dis-moi donc, puisqu'il a été d'abord question de l'amour, ne le regardes-tu pas comme la dernière de toutes les folies ?

Pétrarque. A parler franchement, je crois que, suivant l'objet, on peut considérer l'amour comme la passion la plus vile ou l'acte le plus noble.

S. AUGUSTIN. Cite-moi un exemple qui confirme ce que tu avances.

PÉTRARQUE. Si je brûle pour une femme infâme et méprisable, mon amour est le comble de la folie ; mais si, séduit par un rare modèle de vertu, je m'applique à l'aimer et à le vénérer, que direz-vous ? N'établissez-vous aucune différence entre des choses si opposées, et tout respect a-t-il disparu à ce point ? Pour dire mon sentiment, de même que je regarde le premier amour comme un lourd et funeste fardeau pour l'âme, je suis d'avis qu'il n'y a pas de plus grand bonheur que le second. Si par hasard vous pensez le contraire, que chacun suive son sentiment, car vous savez que la variété des opinions est grande et que les jugements sont libres.

S. AUGUSTIN. Dans les choses contraires, les opinions sont différentes ; mais la vérité est une et toujours la même.

PÉTRARQUE. J'avoue qu'il en est ainsi ; mais ce qui nous égare, c'est que nous nous attachons obstinément aux opinions anciennes, et qu'on ne nous en détache pas aisément.

S. AUGUSTIN. Plût à Dieu que tu pensasses sur toute la question de l'amour aussi sagement que tu penses sur ce point !

PÉTRARQUE. Bref, Je crois penser si sagement que ceux qui pensent le contraire sont pour moi des insensés.

S. AUGUSTIN. Prendre pour une vérité un mensonge invétéré et regarder comme un mensonge une vérité nouvellement découverte, en sorte que toute l'autorité des choses dépende du temps, c'est le comble de la démente.

PÉTRARQUE. Vous perdez votre temps : je ne veux rien croire, et il me vient à l'esprit ce mot de Cicéron : *Si je me trompe en cela, je me trompe volontiers, et je ne veux pas qu'on m'ôte cette illusion tant que je vivrai*¹⁰⁷.

S. AUGUSTIN. Cicéron, parlant de l'immortalité de l'âme, opinion la plus belle de toutes, et voulant montrer qu'il n'éprouvait à cet égard aucun doute, et qu'il se refusait à entendre soutenir le contraire, s'est servi de ces expressions. Toi, dans l'opinion la plus honteuse et la plus fausse, tu abuses des mêmes termes. Assurément, l'âme fût-elle mortelle, il vaudrait mieux la croire immortelle. Cette erreur pourrait paraître salubre en inspirant l'amour de la vertu que l'on doit rechercher pour elle-même, sans espoir de récompense, mais dont le désir s'affaiblirait sans doute en proclamant la mortalité de l'âme ; et d'autre part, la promesse de la vie future, quoique mensongère, n'est point inefficace pour exciter les âmes des mortels. Mais tu vois quelles seront les conséquences de l'erreur où tu es ; elle précipitera ton âme dans toutes les folies, quand la honte, la crainte, la raison qui

modère la violence des passions et la connaissance de la vérité auront disparu.

PÉTRARQUE. Je vous ai déjà dit que vous perdriez votre temps. Je ne me souviens pas d'avoir jamais rien aimé de honteux ; tout au contraire, je n'ai jamais rien aimé que de très beau.

S. AUGUSTIN. Il est certain que l'on peut aimer honteusement un bel objet.

PÉTRARQUE. Je n'ai péché ni dans les noms ni dans les adverbes. Cessez donc de me harceler davantage.

S. AUGUSTIN. Quoi donc ! veux-tu, comme font les frénétiques, mourir en riant et en plaisantant ? ou aimes-tu mieux faire prendre quelque remède à ton âme malade et digne de pitié ?

PÉTRARQUE. Je ne refuse point le remède si vous me prouvez que je suis malade ; mais quand on se porte bien, l'emploi des remèdes est souvent funeste.

S. AUGUSTIN. Quand tu seras en convalescence, tu reconnaîtras, comme cela arrive d'ordinaire, que tu as été gravement malade.

PÉTRARQUE. Après tout, je ne puis pas manquer d'égards envers celui dont en maintes circonstances, et principalement ces jours-ci, j'ai éprouvé les sages conseils. Continuez donc.

S. AUGUSTIN. Tout d'abord, je te prie de m'excuser si, forcé par le sujet, je viens à attaquer l'objet de ton affection : car je prévois déjà que la vérité sonnera mal à tes oreilles.

PÉTRARQUE. Un mot avant de commencer. Savez-vous de qui vous allez parler ?

S. AUGUSTIN. J'ai tout examiné d'abord soigneusement. Il s'agit d'une femme mortelle que tu as passé, hélas ! une grande partie de ta vie à admirer et à célébrer, et, dans un esprit tel que le tien, une si grande et si longue folie m'étonne singulièrement.

PÉTRARQUE. Trêve de reproches, je vous prie. Thaïs et Livie ¹⁰⁸ étaient des femmes mortelles. Savez-vous bien que vous parlez d'une femme dont l'âme, détachée des soins de la terre, brûle d'une flamme céleste ; dont l'aspect, si la vérité n'est pas un vain mot, révèle une beauté divine ; dont les mœurs sont le modèle d'une vertu consommée ; dont ni la voix, ni l'éclat du regard, ni la démarche, ne trahissent rien d'humain ? Songez, songez à cela, je vous prie, et vous saurez quels termes vous devez employer.

S. AUGUSTIN. Ah ! insensé ! est-ce ainsi que pendant seize ans¹⁰⁹ tu as attisé ta flamme par des flatteries mensongères ? Certes, l'Italie n'a pas été plus longtemps sous le joug d'un ennemi fameux¹¹⁰, elle a essuyé moins d'attaques, à main armée, elle a éprouvé moins d'incendies, que la violence de ta passion ne t'a causé pendant ce temps d'embrasement et d'assauts. Toutefois, il s'est trouvé quelqu'un pour chasser enfin cet ennemi de l'Italie ; mais ton Annibal, qui l'éloignera de dessus ta tête si tu t'opposes à ce qu'il sorte et si, esclave volontaire, tu l'invites à rester avec toi. Tu te comptais dans ton mal, hélas ! Mais, quand le jour suprême aura fermé ces yeux dont tu es éperdument épris, quand tu verras ce visage défiguré par la mort et ces membres livides, tu auras honte d'avoir attaché ton âme immortelle à un corps caduc, et tu songeras en rougissant à ce que tu soutiens maintenant avec tant d'opiniâtreté.

PÉTRARQUE. Dieu me préserve d'un tel malheur ! Je ne le verrai point.

S. AUGUSTIN. Il arrivera fatalement.

PÉTRARQUE. Je le sais, mais les astres ne me sont point assez ennemis pour intervertir par cette mort l'ordre de la nature. Venu au monde le premier, j'en sortirai le premier.

S. AUGUSTIN. Tu te souviens sans doute du temps où tu craignais le contraire, et où, inspiré par la tristesse, tu composas un chant funèbre en l'honneur de ton amie, comme si elle fût déjà morte¹¹¹.

PÉTRARQUE. Ah ! oui, je m'en souviens, mais j'étais accablé de chagrin, et je tremble encore en y songeant ; je m'indignais d'être amputé en quelque sorte de la plus noble partie de mon âme et de survivre à celle dont la seule présence faisait le charme de ma vie. Voilà ce que déplore cette élégie qui m'a fait répandre alors un torrent de larmes. Je me rappelle le sens, sinon les paroles.

S. AUGUSTIN. Je ne te demande pas quelle quantité de larmes ni quelle somme de chagrin l'appréhension de cette mort t'a coûtées ; je veux simplement te faire comprendre que la frayeur que tu as ressentie une fois peut revenir, et cela d'autant plus facilement que chaque jour est plus près de la mort, et que ce beau corps, épuisé par des maladies et des couches fréquentes, a beaucoup perdu de sa première vigueur¹¹².

PÉTRARQUE. Moi aussi, je suis devenu plus chargé de soucis et plus avancé en âge. Donc, pendant qu'elle s'achemine vers la mort, j'y cours.

S. AUGUSTIN. Quelle folle d'arguer l'ordre de la mort, de l'ordre de la naissance ! De quoi se plaignent les vieillards en deuil, sinon de la mort

précoce de leurs jeunes fils ? Que pleurent les nourrices chargées d'années, sinon la perte anticipée de leurs nourrissons qui, *privés des douceurs de la vie, ont été arrachés par le destin cruel au sein maternel et plongés dans un trépas prématuré*¹¹³ ? Pour toi, le petit nombre d'années dont tu la précèdes te donne l'espérance très vaine que tu mourras avant que ne s'éteigne le foyer de ta passion, et tu t'imagines que cet ordre de la nature est immuable.

PÉTRARQUE. Pas tellement immuable que je ne sache que le contraire peut arriver ; mais je prie sans cesse pour qu'il n'arrive pas, et toujours, quand je songe à sa mort, ce vers d'Ovide me revient à l'esprit : *Que ce jour soit tardif et se prolonge ait delà de notre âge*¹¹⁴ ? !

S. AUGUSTIN. Je ne puis écouter davantage de pareilles sottises. Mais, puisque tu n'ignores pas qu'elle peut mourir avant toi, que diras-tu si elle meurt

PÉTRARQUE. Que dirai-je, sinon que ce malheur mettra le comble à tous mes maux ? Mais je me consolerais par le souvenir du temps passé. Toutefois, que les vents emportent ce que nous disons et que l'ouragan dissipe ce présage !

S. AUGUSTIN. Aveugle que tu es ! Tu ne comprends pas encore quelle folie c'est d'assujettir ainsi son âme aux choses mortelles qui allument en elle les flammes du désir, qui ne sauraient lui donner le repos, qui ne peuvent pas durer, et qui, en lui promettant de la charmer, la tourmentent par de continuelles agitations.

PÉTRARQUE. Si vous avez un remède plus efficace, indiquez-le-moi. Vous ne m'effrayerez jamais par ce langage, car je ne me suis point attaché, comme vous le pensez, à un objet mortel. Vous saurez que j'ai moins aimé son corps que son âme, que j'ai été ravi de ses mœurs au-dessus de l'humanité, dont l'exemple me fait voir comment l'on vit parmi les habitants des cieux. Donc, puisque vous me demandez (cette seule question me fait frémir) ce que je ferais si elle me quittait, en mourant la première, je me consolerais de mon malheur avec Lélius, le plus sage des Romains. Je dirais comme lui : *C'est sa vertu que j'ai-mais, et elle n'est point éteinte* ; et je répéterais les autres paroles qu'il prononça après la mort de celui pour lequel il avait conçu une affection extraordinaire¹¹⁵.

S. AUGUSTIN. Tu te retranches dans la citadelle inexpugnable de l'erreur, d'où il ne sera pas facile de te déloger. Mais puisque je te vois disposé à entendre beaucoup plus patiemment la vérité sur toi que sur elle, chante tant que tu voudras les louanges de ta femmelette, je n'y contredirai

point. Qu'elle soit reine, qu'elle soit sainte, qu'elle soit *sûrement une déesse ou la sœur d'Apollon, ou une parente des nymphes*¹¹⁶, tout son mérite n'excusera nullement ton erreur.

PÉTRARQUE. Voyons quelle nouvelle querelle vous me cherchez.

S. AUGUSTIN. Il est hors de doute que souvent les plus belles choses sont aimées honteusement.

PÉTRARQUE. J'ai déjà répondu À cela précédemment. Si l'on pouvait voir l'image de l'amour qui règne en moi, on reconnaîtrait qu'elle ne diffère pas de ce visage que j'ai loué beaucoup, mais moins encore qu'il ne devait l'être. J'atteste celle devant qui nous parlons¹¹⁷ que dans mon amour il n'y a jamais ou rien de honteux, rien de charité, enfin rien de coupable que l'excès. Ajoutez-y la mesure, on ne peut rien imaginer de plus beau.

S. AUGUSTIN. Je puis te répondre par mot de Cicéron : *Tu veux assigner des bornes au vice*¹¹⁸.

PÉTRARQUE. Pas au vice, mais à l'amour.

S. AUGUSTIN. Mais, en disant cola, il parlait de l'amour. Connais-tu le passage ?

PÉTRARQUE. Si je le connais ! J'ai lu cela dans les *Tusculanes*. Cicéron parlait de l'amour en général ; mais le mien a un caractère particulier.

S. AUGUSTIN. Les autres en disent peut-être autant d'eux. Il est vrai que dans toutes les passions et surtout dans celle-là, chacun interprète favorablement ce qui le concerne, et l'on a raison d'approuver ce dicton, quoique venant d'un poète vulgaire : *A chacun sa fiancée, à moi la mienne ; à chacun ses amours, à moi les miens*¹¹⁹.

PÉTRARQUE. Voulez-vous, si vous avez le temps, que je vous cite quelques traits entre mille qui vous frapperont, d'admiration et d'étonnement.

S. AUGUSTIN. Crois-tu que j'ignore que *les amants se forgent eux-mêmes des chimères*¹²⁰ ? Ce vers est très connu dans toutes les écoles. Mais j'ai honte d'entendre de pareilles sottises de la bouche d'un homme qui devrait avoir des pensées et un langage plus élevés.

PÉTRARQUE. Il y a une chose que je ne tairai point (qu'on l'attribue à la reconnaissance ou à la sottise), c'est que je lui dois le peu que je suis, et que je ne serais jamais parvenu au peu de renommée et de gloire que j'ai acquis si elle n'eût fait germer par cet amour la faible semence de vertu que la nature avait déposée dans mon cœur. C'est elle qui a détourné mon âme

juvénile de toute turpitude, qui l'a retirée, comme l'on dit, avec un grappin, et l'a forcée à regarder en haut. Pourquoi mon ? Il est certain que l'amour transforme le caractère en celui de l'objet aimé. Or, il ne s'est rencontré aucun insulteur, quelque mordant qu'il fût, dont la dent ait touché à sa réputation, et qui ait osé dire avoir vu rien de répréhensible, je ne dis pas dans ses actes, mais dans un de ses gestes et dans une de ses paroles. Aussi ceux qui n'avaient rien ménagé n'ont eu pour elle qu'admiration et respect. Il n'est donc pas étonnant qu'une réputation si célèbre ait fait naître en moi le désir d'une gloire plus éclatante et adouci les pénibles labeurs que je dus m'imposer pour réaliser mes vœux. Quels furent en effet les vœux de ma jeunesse, sinon de plaire uniquement à celle qui m'avait plu uniquement ? Pour atteindre ce but, vous savez que, méprisant les mille attrait des plaisirs, je me suis astreint de bonne heure à des travaux et à des soucis sans nombre ; et vous voulez que j'oublie ou que j'aime moins celle qui m'a éloigné du commerce du vulgaire, qui, me guidant dans toutes mes voies, a aiguillonné mon esprit engourdi et tiré mon âme de son assoupissement ?

S. AUGUSTIN. Malheureux ! tu aurais mieux fait de te taire que de parler, quoique, malgré ton silence, je t'eusse vu intérieurement tel que tu es. Mais tant d'entêtement m'a échauffé la bile.

PÉTRARQUE. Pourquoi cela, je vous prie ?

S. AUGUSTIN. Parce que penser fausement est le propre de l'ignorance ; mais soutenir impudemment le faux est le propre tout à la fois de l'ignorance et de l'orgueil.

PÉTRARQUE. Qui vous prouve que je pense et que je parle si fausement ?

S. AUGUSTIN. Tout ce que tu dis ; premièrement quand tu affirmes que tu lui dois d'être ce que tu es. Si tu entends par là qu'elle t'a fait ce que tu es, tu mens assurément ; mais si tu penses qu'elle t'a empêché de t'élever plus haut, tu dis vrai. Quel grand homme tu aurais pu devenir si elle ne t'eût retenu par les charmes de sa beauté ! Ce que tu es, tu le dois à la bonté de ta nature ; ce que tu pouvais être, elle te l'a ravi, ou plutôt tu te l'es ravi à toi-même, car elle est innocente. Sa beauté t'a paru si charmante et si douce qu'elle a ravagé par les feux du désir le plus ardent et par une pluie continuelle de larmes toute la moisson qui devait naître de la semence innée de tes vertus. Tu te glorifies fausement d'avoir été préservé par elle de tout vice honteux. Elle t'a peut-être garanti de bien des vices, mais elle t'a plongé dans de plus grands malheurs : car celui qui, en vous faisant éviter

un chemin rempli d'ordures, vous a conduit dans un précipice, et celui qui, en vous guérissant de petits ulcères, vous a coupé la gorge, méritent moins le nom de sauveurs que celui d'assassins. Ainsi, celle que tu declares ton guide, en te détournant de bien des impuretés, t'a précipité dans un gouffre splendide. Quant à t'avoir appris à élever tes regards et à t'avoir écarté de la foule, qu'est-ce autre chose sinon qu'assis devant elle et uniquement épris de ses charmes, elle t'a fait mépriser et négliger dédaigneusement tout le reste, ce qui, tu le sais, est très fâcheux dans le commerce de la vie. Lorsque tu dis qu'elle t'a engagé dans des travaux sans nombre, en cela seulement tu dis la vérité. Mais vois le bel avantage que tu en as recueilli : puisqu'il existe tant de travaux que l'on ne peut éviter, quelle folie d'en rechercher volontairement de nouveaux ? Quand tu te glorifies de ce qu'elle t'a rendu avide de gloire, je compatis à ton erreur, car je te montrerai que, de tous les fardeaux de ton âme, il n'en est point qui te soit plus funeste. Mais je n'en suis pas encore là.

PÉTRARQUE. Le combattant le plus brave menace et frappe. Pour moi, je sens à la fois et le coup et la menace et je suis déjà tout chancelant.

S. AUGUSTIN. Tu chancelleras bien davantage quand je t'aurai porté le coup le plus terrible. Eh bien ! cette femme dont tu chantes les louanges, à qui tu prétends tout devoir, c'est elle qui t'a tué.

PÉTRARQUE. Bon Dieu ! comment me persuadera-t-on cela ?

S. AUGUSTIN. Elle a éloigné ton âme de l'amour des choses célestes, et elle a reporté tes désirs du Créateur sur la créature. Cette voie conduit directement à la mort.

PÉTRARQUE. Veuillez, je vous prie, ne point précipiter votre jugement. L'amour que j'ai pour elle m'a certainement porté à aimer Dieu.

S. AUGUSTIN. Mais il a interverti l'ordre. PÉTRARQUE. Comment cela ?

S. AUGUSTIN. Parce qu'on doit aimer toutes les créatures par amour du Créateur, et que toi, au contraire, épris des charmes de la créature, tu n'as point aimé le Créateur comme il convient. Tu as admiré l'artisan comme s'il n'avait rien créé de plus beau, quoique la beauté du corps soit la dernière de toutes.

PÉTRARQUE. J'atteste la Vérité, ici présentes, et je prends à témoin ma conscience que (comme je l'ai déjà dit plus haut) j'ai moins aimé son corps que son âme. La preuve, c'est que plus elle a avancé en âge (ce qui est pour la beauté du corps un coup de foudre inévitable), plus j'ai persévéré dans

mon opinion ; car, quoique la fleur de sa jeunesse pâlit visiblement avec le temps, la beauté de son âme croissait avec les années, et de même qu'elle fit naître mon amour, elle lui donna de persévérer dans sa résolution. Autrement, si j'avais été attiré par le corps, il y a longtemps que j'aurais pu changer d'avis.

S. AUGUSTIN. Te moques-tu de moi ? Si la même âme habitait dans un corps laid et difforme, te plairait-elle autant ?

PÉTRARQUE. Je n'oserais le dire, car l'âme ne peut être vue, et l'image du corps ne m'en promettrait pas une semblable ; mais, si elle apparaissait aux regards, j'aimerais certainement la beauté de l'âme, eût-elle un habitacle défectueux.

S. AUGUSTIN. Tu te payes de mots, car si tu ne peux aimer que ce qui apparaît aux regards, tu as donc aimé le corps. Toutefois, je ne nie point que son âme et son caractère n'aient fourni des aliments à ta flamme, puisque (comme je le dirai tout à l'heure) son nom seul a exalté un peu et même beaucoup ton délire : car, comme dans toutes les passions de l'âme, il arrive surtout dans celle-là que la moindre étincelle allume souvent un grand incendie.

PÉTRARQUE. Je vois où vous me poussez. Vous voulez que je dise avec Ovide : *J'ai aimé l'âme avec le corps*¹²¹.

S. AUGUSTIN. Il faut encore que tu confesses ceci : que tu n'as aimé ni l'un ni l'autre raisonnablement et comme il convenait.

PÉTRARQUE. Il faudra que vous me torturiez avant que je le confesse.

S. AUGUSTIN. Tu avoueras aussi que cet amour t'a suscité bien des maux.

PÉTRARQUE. Quand vous me mettriez sur le chevalet, je n'avouerais pas cela.

S. AUGUSTIN. Tu feras bientôt de plein gré ce double aveu, à moins que tu ne tiennes pas compte de mes raisons et de mes interrogations. Dis-moi, te souviens-tu des années de ton enfance, ou la foule de tes soucis présents a-t-elle effacé tout souvenir de cet âge ?

PÉTRARQUE. Mon enfance et mon adolescence sont devant mes yeux aussi bien que la journée d'hier.

S. AUGUSTIN. Te rappelles-tu, à cet âge, comme tu avais la crainte de Dieu, comme tu songeais à la mort, comme tu aimais la religion, comme tu chérissais la vertu ?

PÉTRARQUE. Oui, je me le rappelle, et je vois avec peine qu'à mesure que je crois-sais en âge, ces vertus ont diminué.

S. AUGUSTIN. Pour moi, j'ai toujours craint que la brise printanière ne renversât cette fleur hâtive qui, si elle fût restée entière et non endommagée, aurait produit en son temps un fruit merveilleux.

PÉTRARQUE. Ne vous écartez pas du sujet. Quel rapport cela a-t-il avec la question qui nous occupe ?

S. AUGUSTIN. Je vais te le dire. Parcouris tout bas en toi-même, puisque ta mémoire est intacte et fraîche, parcours tout le temps de ta vie, et rappelle-toi quand a commencé ce grand changement dans ta conduite.

PÉTRARQUE. Je viens de repasser dans un coup d'œil le nombre et la suite de mes années.

S. AUGUSTIN. Qu'y trouves-tu donc ?

PÉTRARQUE. Je vois que la doctrine de la lettre de Pythagore, dont j'ai entendu parler et que j'ai lue, n'est pas vaine. En effet, lorsque, gravissant un sentier tout droit, je fus parvenu, sage et raisonnable, à un carrefour où deux chemins aboutissent, et que l'on m'eut commandé de prendre la droite, je me suis détourné à gauche (dirai-je par imprudence ou par orgueil ?) et je n'ai point profité de ce que j'avais souvent lu dans mon enfance : *C'est ici que la route se bifurque. Celle de droite mène au palais de Pluton (c'est par là que nous irons à l'Élysée) ; celle de gauche est consacrée aux supplices des méchants et conduit à l'affreux Tartare*¹²². Quoique j'eusse lu cela précédemment, je ne l'ai point compris avant d'en avoir fait l'expérience. Depuis que je me suis engagé dans ce sentier oblique et sordide, je me suis souvent retourné en arrière avec larmes ; mais je n'ai pu reprendre le chemin de droite et, quand je l'ai abandonné, c'est alors, oui, c'est alors que s'est opéré ce désordre dans ma conduite.

S. AUGUSTIN. Mais à quelle époque de ta vie cela est-il arrivé ?

PÉTRARQUE. Dans le feu de l'adolescence, et, si vous voulez attendre un peu, je me rappellerai aisément quel âge j'avais alors.

S. AUGUSTIN. Je ne demande pas un calcul si exact. Dis-moi plutôt, quand est-ce que tu as vu cette femme pour la première fois ?

PÉTRARQUE. Ah ! je ne l'oublierai jamais.

S. AUGUSTIN. Rapproche donc les époques.

PÉTRARQUE. En vérité, sa rencontre et mon écart coïncident.

S. AUGUSTIN. C'est ce que je voulais savoir. Tu as été stupéfait sans doute, et tes yeux ont été éblouis d'un éclat inaccoutumé. On dit en effet

que la stupeur est le premier symptôme de l'amour ; aussi lit-on dans un poète qui a le sentiment de la nature : *Au premier aspect, la Phénicienne Didon fut stupéfaite* ; puis il ajoute : *Didon brûle d'amour*¹²³. Quoique tout ce récit, comme tu le sais très bien, soit fabuleux, le poète, en le composant, a observé l'ordre de la nature. Après avoir été frappé de stupeur sa rencontre, si tu as préféré dévier à gauche, c'est que ce chemin te paraissait plus incliné et plus large, car celui de droite est étroit et escarpé. Tu as donc craint la peine. Mais cette femme si célèbre, que tu représentes comme ton guide infallible, pourquoi ne t'a-t-elle pas dirigé en haut, hésitant et tremblant, et, comme l'on fait pour les autres aveugles, ne t'a-t-elle pas tenu par la main en t'indiquant où il fallait marcher ?

PÉTRARQUE. Elle l'a fait tant qu'elle a pu. A-t-elle fait autre chose en effet, quand sans se laisser émouvoir par mes prières, ni vaincre par mes caresses, elle garda son honneur de femme, et, malgré son âge et le mien, malgré mille circonstances qui auraient dû fléchir un cour d'airain, elle resta ferme et inexpugnable. Oui, cette âme féminine m'avertissait des devoirs de l'homme, et, pour garder la chasteté, elle faisait en sorte, comme dit Sénèque, *qu'il ne me manquât ni un exemple, ni un reproche*¹²⁴. A la fin, quand elle vit que j'avais brisé mes rênes, et que je courais à l'abîme, elle aima mieux me lâcher que me suivre.

S. AUGUSTIN. Tu as donc eu parfois des convoitises honteuses, ce que tu niais tout à l'heure. Mais c'est la folie ordinaire des amants, ou, pour mieux dire, des déments. On peut leur dire à tous avec raison : *Je ne veux pas, je veux ; je veux, je ne veux pas* ¹²⁵. Vous ne savez pas, vous autres, ce que vous voulez et ce que vous ne voulez pas !

PÉTRARQUE. Je suis tombé dans le piège sans m'en douter. Si autrefois peut-être j'ai eu d'autres pensées, l'amour et l'âge en sont la cause : maintenant je sais ce que je veux et ce que je désire, et j'ai enfin raffermi mon âme chancelante. Elle, au contraire, est restée ferme dans sa volonté et toujours la même. Plus je comprends cette constance d'une femme, plus je l'admire ; et si j'ai quelquefois regretté sa résolution, je m'en réjouis maintenant et je lui en rends grâces.

S. AUGUSTIN. On ne croit pas aisément qui vous a trompé une première fois. Tu changeras de caractère, d'extérieur et de vie avant de me persuader que tu as changé d'âme. Si ta flamme s'est calmée et adoucie peut-être, elle n'est certainement pas éteinte. Mais toi qui prises si fort la femme que tu aimes, ne vois-tu pas combien tu te condamnes toi-même en l'absolvant ?

Tu te plais à la reconnaître pour un modèle de pureté, en t'avouant insensé et criminel, et tu la proclames très heureuse en déclarant que son amour t'a rendu le plus malheureux des hommes. Si lu te le rappelles, c'est ce que je disais en commençant.

PÉTRARQUE. Oui, je me le rappelle. Je ne puis nier qu'il en soit ainsi, et je vois où vous me conduisez insensiblement.

S. AUGUSTIN. Pour mieux le voir, prête-moi toute ton attention. Rien n'engendre autant l'oubli ou le mépris de Dieu, que l'amour des choses temporelles et surtout cette passion que l'on appelle proprement l'amour, et à laquelle, par le plus grand des sacrilèges, on donne même le nom de Dieu, sans doute pour colorer les folies humaines d'une excuse céleste, et pour commettre plus librement un crime énorme, par une sorte d'inspiration divine. Il ne faut pas s'étonner que cette passion exerce tant d'empire sur le cœur de l'homme. Dans les autres passions, la vue de l'objet, l'espoir d'en jouir, et l'ardeur de la volonté vous entraînent. L'amour exige tout cela et de plus une affection mutuelle, sans quoi il languit forcément. Ainsi, tandis que, dans les autres cas, on aime simplement, ici on rend amour pour amour, et le cœur humain est comme excité par des aiguillons réciproques. Cicéron a donc eu raison de dire que, *de toutes les pussions de l'âme, il n'en est point certainement de plus violente que l'amour*¹²⁶. Il fallait qu'il, en fût bien sûr pour ajouter *certainement*, lui qui avait défendu dans quatre livres l'Académie doutant de tout¹²⁷.

PÉTRARQUE. J'ai remarqué souvent ce passage, et je suis étonné qu'il ait dit que cette passion était la plus violente de toutes.

S. AUGUSTIN. Ton étonnement cesserait si tu n'avais pas perdu la mémoire. Mais un simple avertissement te rappellera au souvenir de bien des maux. Songe que, du jour où cette lèpre a envahi ton âme, tu n'as fait que gémir, et que tu en es arrivé à ce degré de misère de te repaître avec une volupté maligne de tes larmes et de tes soupirs. Passant les nuits sans sommeil, en ayant sans cesse à la bouche le nom de ta bien-aimée, méprisant tout, haïssant la vie, désirant la mort, aimant tristement la solitude et fuyant les hommes, on pouvait l'appliquer exactement ce qu'Homère a dit de Bellérophon : *Il errait triste et morne dans tes champs d'Aléius, se rongant le cœur et évitant les pas des humains*¹²⁸. De là cette pâleur, cette maigreur, cette fleur de l'âge fanée avant le temps, ces yeux appesantis et éternellement baignés de larmes, cet esprit agité, ce repos troublé dans le sommeil, ces gémissements plaintifs en dormant, cette voix

faible et altérée par le chagrin, ces paroles entrecoupées et inarticulées, et tout ce que l'on peut imaginer de plus confus et de plus lamentable. Sont-ce là les signes de la santé ? N'est-ce pas cette femme qui a commencé et fini tes jours de fête et tes jours de deuil ? A son arrivée, le soleil luisait ; à son départ, la nuit revenait. Le changement de son visage changeait tes idées ; tu devenais joyeux ou triste suivant qu'elle l'était ; enfin tu dépendais d'elle entièrement. Tu sais que ce que je dis là est vrai et de notoriété publique. Quoi de plus insensé ! Non content de l'image vivante de sa personne, cause de tous tes maux, tu as voulu en posséder une autre de la main d'un peintre illustre¹²⁹, pour la porter partout avec toi comme une source éternelle de larmes. Dans la crainte sans doute qu'elles ne vinssent à tarir, tu as recherché avec soin tout ce qui pouvait les exciter, te souciant fort peu du reste.

Mais, pour en venir à ce qui met le comble à toutes tes extravagances et pour tenir la menace que je t'ai faite tout à l'heure, peut-on voir avec assez d'horreur et assez d'étonnement cet acte de démence par lequel, non moins épris de la beauté de son nom¹³⁰ que de celle de sa personne, tu as, par une vanité incroyable, honoré tout ce qui se rapportait à ce nom ? Si tu as tant aimé le laurier impérial ou poétique, c'est parce qu'elle s'appelait de ce nom. Depuis ce moment, il n'est presque pas une de tes pièces de vers qui ne fasse mention du laurier, comme si tu fusses un habitant des bords du Pénée¹³¹ ou un prêtre de la montagne de Cirrha¹³². Enfin, ne pouvant ambitionner le laurier impérial, tu as convoité, avec aussi peu de retenue que tu avais aimé ta maîtresse elle-même, le laurier poétique que te promettait le mérite de tes études. Quoique pour l'atteindre tu fusses porté sur les ailes du génie, tu frissonneras en songeant avec combien de peine tu y es parvenu. Je devine ce que tu vas me répondre, et, au moment où tu ouvres la bouche, je vois quelle est ta pensée. Tu te dis tout bas que tu t'es adonné à ces études quelque temps avant d'être amoureux et que cette gloire poétique a enflammé ton âme dès l'enfance. Je ne le nie pas et je ne l'ignore pas ; mais un usage tombé en désuétude depuis des siècles, une époque contraire à ce genre d'études, les dangers de longs voyages qui t'ont conduit au seuil non seulement de la lice, mais de la mort, et d'autres obstacles non moins violents de la fortune, auraient empêché ou peut-être annulé ta résolution, si le souvenir d'un nom si doux, interpellant sans cesse ton âme, n'eût banni tout autre souci, et ne t'eût entraîné par terre et par mer à travers les écueils de tant de difficultés jusqu'à Rome et à Naples, où tu as

obtenu enfin ce que tu désirais avec tant d'ardeur. Si tout cela te semble l'indice d'une passion médiocre, je serai convaincu que tu es atteint d'une folie non médiocre.

J'omets à dessein ce que Cicéron n'a pas craint d'emprunter de *l'Eunuque* de Térence, quand il a dit : *Injures, soupçons, brouilleries, trêves, la guerre et puis la paix, voilà les inconvénients inséparables de l'amour*. Reconnais-tu dans ses paroles tes insanités et surtout la jalousie qui, on le sait, domine dans l'amour comme l'amour domine parmi les passions ? Tu me répondras peut-être : « Je ne nie point qu'il en soit ainsi, mais la raison sera là pour modérer ces excès. » Térence avait prévu ta réponse quand il a ajouté : *Prétendre fixer par la raison des choses aussi variables, c'est vouloir déraisonner raisonnablement*¹³³. Ce mot, dont tu ne contesteras pas la vérité, coupe court, si je ne me trompe, à tous tes subterfuges.

Telles sont les misères de l'amour, dont le détail n'est ni nécessaire pour qui les a éprouvées, ni croyable pour qui ne les a pas ressenties. Mais la principale de toutes ces misères (pour en revenir à mon sujet), c'est d'engendrer l'oubli de Dieu et de soi-même. En effet, comment l'âme, courbée sous le poids de tant maux, parviendra-t-elle en rampant à cette source unique et très pure du vrai bien ? Puisqu'il en est ainsi, cesse donc de t'étonner qu'aucune passion de l'Ame n'ait paru plus violente à Cicéron.

PÉTRARQUE. Je suis vaincu, je l'avoue, parce que tout ce que vous dites vous me paraissent l'avoir tiré du livre de l'expérience. Et puisque vous avez cité *l'Eunuque* de Térence, je veux rapporter ici une plainte prise au même endroit : *Ah ! quelle indignité ! Je sens maintenant toute ma misère. J'en ai honte, et je meurs d'amour. Je sais, je sens, je suis que je périclite tout vivant, et je ne sais quel parti prendre*¹³⁴. Je veux aussi vous réclamer un conseil par la bouche du même poète : *Réfléchissez donc bien pendant qu'il en est temps encore*¹³⁵.

S. AUGUSTIN. Je te répondrai à mon tour par la bouche de Térence : *Une chose qui n'a en soi ni raison ni mesure ne peut être gouvernée par la raison*¹³⁶.

PÉTRARQUE. Que faut-il donc faire ? Désespérerons-nous ?

S. AUGUSTIN. IL faut tout essayer auparavant. Voici en deux mots le meilleur conseil que je puisse te donner. Tu sais qu'il existe sur ce sujet, non seulement des traités spéciaux rédigés par d'excellents philosophes, mais des livres entiers composés par d'illustres poètes. Ce serait te faire

injure de t'indiquer, à toi surtout, passé maître en cette matière, ou se trouvent ces ouvrages et comment on doit les comprendre ; mais il ne sera peut-être pas hors de propos de l'avertir comment leur lecture et leur intelligence peuvent s'appliquer à ton salut. Premièrement, donc, au dire de Cicéron, *quelques-uns pensent qu'on doit bannir un vieil amour par un amour nouveau, comme un clou en chasse un autre*¹³⁷. Ovide, qui est aussi un maître dans l'art d'aimer, partage cet avis et pose en principe que *tout amour est vaincu par un nouveau successeur*¹³⁸. C'est la vérité, sans aucun doute, car l'esprit, divisé et partagé entre plusieurs objets, se porte vers chacun avec moins d'énergie. Ainsi, le Gange, dit-on, fut divisé par le roi des Perses en d'innombrables canaux, et ce fleuve, profond et redoutable, fut coupé en mille petits ruisseaux méprisables ; ainsi une armée éparsée est rendue pénétrable à l'ennemi ; ainsi un incendie étendu se ralentit ; enfin toute force unie croît, et dispersée diminue. Mais, d'un autre côté, voici ce que je pense à cet égard. Il est fort à craindre qu'en te dérochant à une passion unique, et, s'il est permis de le dire, plus noble, tu ne te laisses aller à plusieurs autres, et que d'amant tu ne deviennes couleur de femmes et libertin. Selon moi, s'il faut périr inévitablement, c'est une consolation de périr d'une plus noble maladie. Tu me demandes ce que je conseille. Je ne trouve pas mauvais que tu prennes ton courage, à deux mains, que tu t'enfuyes, si tu le peux, et que tu t'en ailles de prison en prison. Il peut se faire qu'en te déplaçant tu recouvres ta liberté, ou que ta dépendance s'adoucisse ; mais je n'approuve pas, qu'après avoir arraché ta tête à un joug, tu la soumettes à toutes sortes de honteux servages.

PÉTRARQUE. Souffrirez-vous, pendant que le médecin pérore, que le malade qui sent son mal l'interrompe un instant ?

S. AUGUSTIN. Pourquoi pas ? Bien des médecins, guidés par les indications du malade sont parvenus à découvrir un remède opportun.

PÉTRARQUE. Sachez donc seulement que je ne puis aimer autre chose. Mon esprit est habitué à l'admirer, mes yeux sont habitués à la contempler et tout ce qui n'est pas elle leur paraît laid et obscur. Par conséquent, si vous voulez que j'en aime une autre pour être délivré de mon amour, vous m'imposez une condition impossible. C'en est fait, je suis perdu.

S. AUGUSTIN. Tes sens sont émoussés et ton appétit est éteint. Donc puisque tu rejettes les remèdes internes, il faut recourir à la médication externe. Peux-tu te résoudre à la fuite ou à l'exil, et te priver de la vue des lieux que tu connais ?

PÉTRARQUE. Quoiqu'elle me tire à elle par les grappins les plus tenaces, je le puis néanmoins.

S. AUGUSTIN. Si tu le peux, tu seras sauvé. Que te dirai-je donc, sinon ce vers de Virgile, à deux variantes près : *Ah ! fuis cette terre chérie ! fuis ce rivage aimé*¹³⁹ ! Car comment pourras-tu jamais être en sûreté dans ces lieux où il existe tant de traces de tes blessures, où la vue du présent et le souvenir du passé t'obsèdent ? Ainsi que l'indique le même Cicéron, *il faudra te guérir par le changement de lieu, comme les malades qui ont peine à se remettre*¹⁴⁰.

PÉTRARQUE. Voyez, je vous prie, ce que vous me prescrivez. Que de fois, désireux de guérir et connaissant ce moyen, j'ai essayé de fuir ? Quoique j'aie prétexté différents motifs, l'unique but de toutes mes pérégrinations et de mes séjours à la campagne était la liberté. Pour la recouvrer, j'ai erré au loin à travers l'Occident, à travers le Nord et jusqu'aux confins de l'Océan. Vous voyez à quoi cela m'a servi. Aussi ai-je été souvent frappé de cette comparai-sonde Virgile : *Telle une biche imprudente, atteinte par un pâtre, dans les bois de la Crète, emporte, à l'insu du chasseur, la flèche qui l'a blessée ; elle traverse en fuyant les forêts du mont Dicté, mais le trait mortel reste attaché à ses flancs*¹⁴¹. Je suis devenu semblable à cette biche : j'ai fui, mais en emportant partout mon mal avec moi.

S. AUGUSTIN. Tu as fait toi-même la réponse que tu attends de moi.

PÉTRARQUE. Comment cela ?

S. AUGUSTIN. Parce que, pour qui porte son mal avec soi, le changement de lieu est un surcroît de fatigue et non un moyen de guérison. On peut donc te dire en propres termes ce que Socrate répondit à un jeune homme qui se plaignait de ce qu'un voyage ne lui avait pas profité : *Tu voyageais avec toi*¹⁴². Il faut d'abord secouer le vieux fardeau de tes passions, préparer ton âme, et après cela fuir : car il est démontré que, non seulement au physique, mais au moral, si le patient n'est pas disposé, la vertu de l'agent est inefficace. Autrement, irais-tu jusqu'au fond des Indes, tu reconnaîtras toujours qu'Horace a eu raison de dire : *Ceux qui courent au delà des mers changent de climat et non d'âme*¹⁴³.

PÉTRARQUE. Je suis très embarrassé. En m'indiquant les moyens de soigner et de guérir mon âme, vous me dites qu'il faut ; d'abord la soigner et la guérir, et ensuite fuir. Or, je ne sais comment il faut la guérir ; car si

elle est guérie, que veut-on de plus ? Si au contraire, elle ne l'est pas, à quoi sert le changement de lieu ? Ce que vous ajoutez n'est point utile. Dites-moi nettement quels remèdes il faut employer.

S. AUGUSTIN. Je n'ai pas dit qu'il fallait soigner et guérir ton âme, mais la pré parer. Du reste, ou elle sera guérie et le déplacement pourra lui conserver une santé durable, ou elle ne sera pas encore guérie, mais seulement préparée, et le déplacement lui procurera le même résultat ; mais, si elle n'est ni guérie ni préparée, ce déplacement et ces passages fréquents d'un lieu à un autre ne feront qu'irriter sa douleur. Je ne cesserai d'invoquer le témoignage d'Horace : *C'est la raison, dit-il, et la sagesse, qui dissipent les chagrins, et non un lieu qui domine la vaste étendue de la mer*¹⁴⁴. Et c'est la vérité. Tu partiras plein de l'espoir et du désir de revenir, traînant avec toi toutes les entraves de ton âme. En quelque lieu que tu sois, de quelque côté que tu te tournes, tu contempleras le visage, tu entendras la voix de celle que tu auras quittée. Par un triste privilège des amants, absent, tu la verras, et tu l'entendras absente. Et tu penses que l'amour s'éteint par de tels subterfuges ? Crois-moi, il s'enflamme plutôt de part et d'autre. Aussi les maîtres dans l'art d'aimer, entre autres préceptes, recommandent-ils aux amants de faire de temps en temps de courtes absences, de peur qu'ils ne perdent de leur prestige par l'ennui du tête à tête et par l'assiduité. Donc, je te le conseille, je te le recommande, je te l'ordonne, apprends à ton âme à déposer ce qui l'accable, et pars ainsi sans espoir de retour ; tu verras alors ce que peut l'absence pour la guérison de l'âme. Si le sort t'avait conduit dans un lieu malsain et pestilentiel, où tu fusses exposé à des maladies continuelles, ne le fuirais-tu pas pour n'y plus revenir ? A moins que les hommes, comme je le crains fort, ne se soucient plus de leur corps que de leur âme.

PÉTRARQUE. Cela les regarde, mais il est hors de doute que si je devenais malade par l'insalubrité d'un lieu, je choisirais pour me guérir un lieu plus salubre, et j'agirais de même, à plus forte raison, pour les maladies de l'âme. Mais, à ce que je vois, leur cure est plus difficile.

S. AUGUSTIN. Le témoignage unanime des grands philosophes démontre la fausseté de cette assertion. Il est évident que toutes les maladies de l'âme sont curables si le patient n'y met point obstacle, tandis que beaucoup de maladies du corps ne peuvent être guéries par aucun moyen. Du reste, pour ne point trop m'écarter du sujet, je persiste dans mon sentiment ; il faut, comme j'ai dit, préparer son âme et lui apprendre à

renoncer à l'objet aimé, à ne point se retourner en arrière, à ne point regarder ce qu'elle avait coutume de voir. Ce voyage-là seulement est sûr pour un amant, et si tu veux sauver ton âme, voilà ce qu'il faut que tu fasses.

PÉTRARQUE. Pour vous montrer que j'ai compris tout ce que vous m'avez dit, les voyages ne servent à rien si l'âme n'est point préparée ; ils la guérissent quand elle est préparée, et ils la conservent une fois guérie. N'est-ce point la conclusion de votre triple précepte ?

S. AUGUSTIN. Oui, c'est parfaitement cela, et tu résumes bien ce que j'ai développé.

PÉTRARQUE. J'aurais deviné tout seul, sans qu'on me les indiquât, les deux premières vérités ; mais, quant à la troisième, je ne comprends pas que l'âme qui est guérie et mise en sûreté ait besoin de l'absence, à moins que la crainte d'une rechute ne motive vos paroles.

S. AUGUSTIN. Crois-tu que ce ne soit rien ? Si les rechutes sont à craindre pour le corps, elles doivent l'être bien davantage pour l'âme, car elles sont plus rapides et plus dangereuses. Aussi, Sénèque n'a-t-il rien écrit de plus salubre et de plus conforme à la nature que ce passage d'une de ses lettres : *Si l'on veut renoncer à l'amour, il faut éviter tout souvenir de l'objet aimé* ; et il en donne la raison, *car rien ne renaît plus facilement que l'amour*¹⁴⁵. O parole pleine de vérité et dictée par une profonde expérience ! Dans ce cas, je ne veux invoquer d'autre témoignage que le tien.

PÉTRARQUE. J'avoue que cette parole est vraie ; mais remarquez qu'elle s'applique non à celui qui a déjà renoncé à l'amour, mais à celui qui veut y renoncer.

S. AUGUSTIN. Elle s'applique à celui qui est le plus près du danger. Dans toute blessure avant la cicatrisation, et dans toute maladie avant la guérison, le moindre coup est plus redoutable ; mais quoiqu'il soit plus dangereux avant, on ne le méprise pas impunément après. Et puisque les exemples domestiques se gravent plus profondément dans l'esprit, toi qui parles, que de fois, dans cette ville qui a été je ne dirai pas la cause, mais l'officine de tous tes maux¹⁴⁶, alors que tu te croyais guéri (et tu l'aurais été en grande partie si tu avais fui), que de fois, dis-je, circulant dans des quartiers connus, et, au seul aspect des lieux, sans rencontrer personne, te remémorant tes anciennes vanités, interdit, poussant des soupirs, tu t'es arrêté ; puis, ayant peine à retenir tes larmes et fuyant à demi blessé, tu t'es dit : « Je sens qu'il y a là je ne sais quelles embûches de l'antique ennemi. Il

y a là des restes de mort. » Ainsi donc, fusses-tu guéri, (et il s'en faut bien) je ne te conseillerais pas d'habiter plus longtemps en cet endroit. Il ne convient pas que le prisonnier qui a brisé ses chaînes rôde autour des portes de la prison toujours ouverte devant laquelle le geôlier veille avec soin, tendant des pièges à ceux surtout dont il regrette la fuite. *La descente aux enfers est facile ; la porte du sombre empire est ouverte nuit et jour*¹⁴⁷.

Si, comme je l'ai dit, ces précautions sont nécessaires pour les gens valides, à plus forte raison le sont-elles pour ceux que la maladie n'a point encore quittés. C'est à ces derniers que Sénèque a songé en disant cela. Il a donné un conseil à ceux qui sont le plus en danger, car il était inutile de parler de ceux qui sont dévorés par les flammes et qui ne songent point à leur salut ; il s'est adressé à ceux qui viennent après, lesquels brûlent encore, mais essayent de sortir des flammes. Beaucoup de convalescents ont été incommodés d'une petite gorgée d'eau qui, avant la maladie, leur aurait fait du bien. Souvent un homme fatigué a été renversé par une légère secousse qui, dans la plénitude de ses forces, ne l'aurait pas fait bouger. Qu'il faut parfois peu de chose pour replonger l'âme qui se relève dans un abîme de maux ! La pourpre aperçue sur les épaules d'un autre renouvelle l'ambition ; la vue d'une pile d'écus excite la cupidité ; l'aspect d'un beau corps allume la luxure ; une œillade réveille l'amour endormi. Ces vices se glissent aisément dans les âmes à cause de votre démence, et, une fois qu'ils en ont appris le chemin, ils reviennent bien plus aisément. Puisqu'il en est ainsi, il ne suffit pas de quitter un lieu pestilentiel, il faut encore fuir avec le plus grand soin tout ce qui ramène l'âme à ses anciennes passions, de peur que, revenant des enfers avec Orphée et regardant en arrière, tu ne perdes l'Eurydice que tu avais recouvrée. Telle est la conclusion de mon conseil.

PÉTRARQUE. Je l'accepte, et je vous en remercie, car je sens que ce remède convient à mon mal. J'ai bien l'intention de fuir, mais je ne sais où diriger mes pas de préférence.

S. AUGUSTIN. Mille routes te sont ouvertes de tous côtés, mille ports sont prêts à te recevoir. Je sais que l'Italie te plaît par-dessus tout, et que l'amour du sol natal est inné en toi. Tu as raison, *car ni les riches forêts de la Médie, ni les belles rives du Gange, ni l'Hermus qui roule un sable d'or, ni la Bactriane, ni l'Inde, ni la Panchate entière, dont le sol produit l'encens, ne peuvent rivaliser avec l'Itali*¹⁴⁸. Ces paroles d'un grand poète, aussi vraies qu'éloquantes, tu les as développées dernièrement dans un poème adressé à l'un de tes amis¹⁴⁹. Je te conseille donc l'Italie, parce que

les mœurs de ses habitants, son climat, la mer qui l'entoure, les montagnes de l'Apennin qui la coupent par le milieu, et ses sites, en font le séjour du monde qui convient le mieux à tes soucis. Je ne voudrais pourtant pas te borner exclusivement à un coin de terre. Va, sous d'heureux auspices, partout où ton inclination te portera ; va sans crainte et hâte-toi ; ne retourne point la tête en arrière, oublie le passé et marche en avant. Voilà trop longtemps que tu es exilé de ta patrie et de toi-même ; il est temps d'y revenir, *car il se fait tard, et la nuit est propice aux voleurs*¹⁵⁰. Je t'avertis en me servant de tes propres expressions. Il me reste à te dire une chose que j'allais oublier ; il faut éviter la solitude jusqu'à ce que tu ne sentes plus aucune trace de ton mal. La vie des champs, dis-tu, ne t'a pas profité. Cela n'est pas étonnant. Quel remède, je te prie, espères-tu trouver dans une campagne solitaire et écartée ? Je l'avoue, souvent, pendant que tu fuyais là¹⁵¹, tout seul, en soupirant et en tournant tes regards vers la ville, j'ai ri de bon cœur et je me suis dit : Voici comme l'amour a mis devant les yeux de ce malheureux un épais bandeau, et lui a fait perdre la mémoire de deux vers très connus de tous les enfants. En fuyant son mal, il court à la mort. »

PÉTRARQUE. Vous aviez bien raison ; mais quels vers voulez-vous dire ?

S. AUGUSTIN. Ils sont d'Ovide : *Amant, qui que tu sois, la solitude est dangereuse, évite la solitude. Où fuis-tu ? Tu seras plus en sûreté au milieu de la foule*¹⁵².

PÉTRARQUE. Je me les rappelle parfaitement. Dès mon enfance, je les savais presque par cœur.

S. AUGUSTIN. A quoi t'a-t-il servi de savoir tant de choses, puisque tu n'as pas su les accommoder à tes besoins ? J'ai été d'autant plus surpris de ton erreur en recherchant la solitude, que tu connaissais les témoignages des anciens contre elle, et que tu en avais ajouté de nouveaux. Tu t'es souvent plaint, en effet, que la solitude ne te valait rien. Cette plainte, tu l'as exprimée en mille endroits, et surtout dans le beau poème que tu as composé sur ton état et dont les doux accents m'ont ravi pendant que tu le composais¹⁵³. J'étais surpris qu'au milieu des agitations de l'âme, un chant et harmonieux sortit de la bouche d'un insensé, et je me demandais quel amour empêchait que les Muses, offensées de tant de troubles et d'une si grande aliénation d'esprit de leur hôte, ne s'enfuissent de leur demeure habituelle. Car cette parole de Platon : *Celui qui se possède frappe en vain, aux portes de la poésie*, et ce mot de son successeur Aristote : *il n'y a point*

*de grand génie sans un mélange de folie*¹⁵⁴, se rapportent à autre chose et ne concernent point ces insanités ; mais je reviendrai là-dessus une autre fois.

PÉTRARQUE. J'avoue que cela est vrai ; mais je ne croyais pas avoir fait des vers harmonieux et dignes de vous plaire ; je commence maintenant à les aimer. Si vous avez un autre remède, de grâce, ne le refusez pas à qui en a besoin.

S. AUGUSTIN. Etaler tout ce que l'on sait est le fait d'un vantard plutôt que d'un ami qui conseille. Tant de sortes de remèdes internes et externes n'ont pas été inventés pour être essayés tous dans une maladie quelconque, mais afin que, l'un ne réussissant pas, on recourût à un autre. Car, comme Sénèque l'a dit à Lucilius : *Rien n'est plus contraire à la guérison que le changement fréquent de remèdes ; une plaie ne se cicatrise pas quand l'appareil est sans cesse renouvelé*¹⁵⁵. Ainsi donc, quoique les remèdes de cette maladie soient nombreux et variés, je me contenterai d'en indiquer quelques-uns, en choisissant ceux qui, selon moi, te seront le plus salutaires, non que je veuille t'apprendre quelque chose de nouveau, mais pour te montrer, de tous les remèdes connus, quels sont ceux qui me paraissent le plus efficaces.

Il y a trois choses, suivant Cicéron, qui détournent l'Ame de l'amour : *la satiété, la honte, la réflexion*¹⁵⁶. On pourrait en compter plus ou moins ; mais, pour ne pas nous écarter d'une si grande autorité, reconnaissons qu'il y en a trois. Il est inutile de parler de la première, parce que tu croiras impossible, dans le cas présent, de pouvoir éprouver de la satiété ; mais si ta passion écoutait la raison et préjugerait l'avenir d'après le passé, tu reconnaîtrais aisément que l'objet le plus aimé peut inspirer, non seulement de la satiété, mais de l'ennui et du dégoût. Or, comme je suis convaincu que je m'engagerais vainement dans cette voie, parce que, tout en m'accordant que la satiété est possible, et qu'elle tue l'amour, tu prétendras que, par l'ardeur de ta passion, tu en es à mille lieues, ce que moi-même je ne conteste pas, il me reste à te parler des deux autres remèdes. Tu ne disconviendras pas, je crois, que la nature t'a accordé un certain talent et une âme pudique.

PÉTRARQUE. Si je ne me trompe point dans ma propre cause, cela est si vrai que je nie suis souvent indigné de ne convenir ni à mon sexe ni à mon siècle, où, comme vous voyez, tout appartient aux impudents : les honneurs,

les espérances et les richesses, devant lesquelles s'effacent le mérite et la fortune (*sic*).

S. AUGUSTIN. Ne vois-tu donc pas quel antagonisme il y a entre l'amour et la pudeur ? Tandis que l'un pousse l'âme, l'autre la retient ; l'un enfonce l'aiguillon, l'autre serre la bride ; l'un ne fait attention à rien, l'autre examine tout soigneusement.

PÉTRARQUE. Je le vois bien, et c'est avec une vive douleur que je suis tiraillé par des sentiments si divers. Ils m'assaillent tour à tour avec tant de violence que, dans le trouble de mon esprit ballotté tantôt ici, tantôt là, je ne sais à quelle impulsion obéir.

S. AUGUSTIN. Fais-moi le plaisir de me dire si tu t'es regardé dernièrement dans un miroir.

PÉTRARQUE. Pourquoi cette question, je vous prie ? J'ai fait comme d'habitude.

S. AUGUSTIN. Dieu veuille que tu ne le fasses ni plus souvent ni plus complaisamment qu'il ne faut ! Eh bien, je te le demande, n'as-tu pas remarqué que ton visage changeait de jour en jour, et que des cheveux blancs brillaient par intervalles autour de tes tempes ?

PÉTRARQUE. Je croyais que vous alliez me dire quelque chose d'extraordinaire ; mais grandir, vieillir et mourir est le sort commun de tout ce qui naît. J'ai remarqué en moi ce qui arrive presque à tous mes contemporains, car je ne sais pourquoi les hommes vieillissent aujourd'hui plus vite qu'autrefois.

S. AUGUSTIN. La vieillesse des autres ne te rendra pas la jeunesse, et leur mort ne te donnera pas l'immortalité. Laissant donc les autres de côté, je reviens à toi. Dis-moi, la vue du changement de ton corps n'a-t-elle point changé quelque peu ton âme ?

PÉTRARQUE. Elle l'a émue assurément, mais elle ne l'a point changée.

S. AUGUSTIN. Qu'as-tu pensé alors, et qu'as-tu dit ?

PÉTRARQUE. Que voulez-vous que j'aie dit, sinon ce mot de Domitien : *Je supporte patiemment que mes cheveux blanchissent dans mon adolescence* ? ¹⁵⁷ Un si grand exemple m'a consolé de mes quelques cheveux blancs. A un empereur j'ai adjoint un roi. Numa Pompilius, qui, parmi les rois de Rome ceignit le diadème le second, eut, dit-on, des cheveux blancs dès sa jeunesse. Les exemples des poètes ne m'ont pas manqué non plus, puisque notre Virgile, dans les *Bucoliques*, qu'il écrivit,

on le sait, à l'âge de vingt-sept ans, a dit, en parlant de lui-même sous le masque d'un berger : *Lorsque ma barbe blanche tombait sous le rasoir*¹⁵⁸.

S. AUGUSTIN. Tu as une grande quantité d'exemples, plutôt à Dieu que tu en eusses autant qui rappelassent la pensée de la mort ! Car je n'approuve point ces exemples qui enseignent à dissimuler les cheveux blancs, témoins de la vieillesse qui approche et avant-coureurs de la mort. Que conseillent-ils, en effet, sinon de ne pas se mettre en peine de la fuite du temps et d'oublier la dernière heure, que tout notre entretien, a pour but de te rappeler sans cesse ? Lorsque je te recommande de songer à ta canitie, tu me cites une foule d'hommes illustres dont la tête a blanchi. Qu'est-ce que cela prouve ? Ah ! si tu me disais qu'ils ont été immortels, tu pourrais, à leur exemple, ne pas craindre la canitie. Si je t'avais objecté la calvitie, tu m'aurais apparemment cité Jules César.

PÉTRARQUE. Sans contredit, car en est-il de plus illustre ? Or, si je ne me trompe, c'est une grande consolation d'être entouré de compagnons aussi célèbres. Oui, je l'avoue, je ne rejette point de tels exemples qui sont pour moi un bagage d'un usage quotidien : car il m'est doux, non seulement dans les maux que la nature ou le hasard m'a départis, mais encore dans ceux qu'ils pourraient me départir, il m'est doux d'avoir sous la main un sujet de consolation, ce que je ne puis obtenir que par une raison puissante ou un exemple éclatant. Si donc vous me reprochiez d'avoir peur du tonnerre, comme je ne puis le nier (et l'une des causes principales qui me font aimer le laurier, c'est que cet arbre, dit-on, est respecté de la foudre), je vous répondrais que César Auguste était atteint de cette faiblesse. Si vous disiez que je suis aveugle (et vous auriez raison), je vous citerais Appius Caecus et Homère, le prince des poètes ; que je suis borgne, je me servais du bouclier d'Annibal, général des Carthaginois, ou de Philippe, roi des Macédoniens ; que je suis dur d'oreille, je me retrancherais derrière Marcus Crassus ; que je ne puis supporter la chaleur, je me comparerais à Alexandre de Macédoine. Il serait trop long de tout détailler ; mais, d'après cela, vous jugez du reste.

S. AUGUSTIN. Parfaitement. Ce luxe d'exemples ne me déplait pas, pourvu qu'il ne produise point la négligence, mais qu'il dissipe longtemps la crainte et la tristesse. Je loue tout ce qui empêche de redouter l'approche de la vieillesse et de maudire sa présence ; mais je déteste et j'exècre profondément tout ce qui contribue à faire croire que la vieillesse n'est point l'issue de la vie et qu'il ne faut pas songer à la mort. Supporter avec

résignation une canitie prématurée est la marque d'un bon naturel ; mais retarder la vieillesse légitime, dérober des années au temps, accuser de trop de célérité les cheveux blancs, les déguiser ou les arracher, c'est une folie qui, pour être commune, n'en est pas moins grande.

Vous ne voyez pas, aveugles que vous êtes, avec quelle vitesse tournent les astres, dont la fuite dévore et consume le temps de la vie, qui est si courte, et vous vous étonnez de la venue de la vieillesse, qu'amène le cours très rapide de tous les jours ! Deux motifs donnent lieu à cette absurdité. Le premier, c'est que la vie la plus courte est divisée par les uns en quatre parcelles, par les autres en six, par d'autres en un plus grand nombre. Ainsi, ne pouvant étendre par la quantité une chose aussi minime, vous essayez de l'étendre par le nombre. Mais à quoi sert ce fractionnement ? Imagine autant de sections que tu voudras, en un clin d'œil elles disparaissent presque toutes à la fois. *Hier tu naissais, le voilà bel enfant, tout à l'heure jeune homme, bientôt homme fait* : vois avec quelle volubilité un poète très judicieux a dépeint le cours fugitif de la vie. C'est donc en vain que vous vous évertuez à étendre ce que la loi de la nature, notre mère à tous, restreint. Le second motif, c'est que vous vieillissez au milieu des jeux et des fausses joies. Aussi, de même que les Troyens, qui passèrent de la sorte leur nuit suprême, ne s'aperçurent point que *le fatal cheval qui portait dans ses flancs des soldats armés avait franchi les remparts de Pergame*¹⁵⁹, de même vous ne sentez pas que la vieillesse, qui amène avec elle la mort armée et impitoyable, franchit l'enceinte de votre corps mal gardé, si ce n'est quand les ennemis, se glissant le long d'un câble, *envahissent la ville ensevelie dans le sommeil et dans le vin*¹⁶⁰. Car vous n'êtes pas moins ensevelis dans la masse du corps et dans les jouissances temporelles que les Troyens ne le furent, au rapport de Virgile, dans le sommeil et dans le vin. D'un autre côté, le satirique a dit avec esprit : *Telle qu'une fleur éphémère, la vie si courte nous échappe rapidement. Pendant que nous buvons, que nous demandons des couronnes, des parfums, des filles, la vieillesse se glisse à notre insu*¹⁶¹.

Et toi, pour en revenir à mon sujet, lorsque la vieillesse se glisse et frappe à la porte, tu essaies de lui interdire l'entrée. Tu prétextes que, par une infraction à l'ordre de la nature, elle est venue avant le temps. Tu es bien aise de rencontrer quelqu'un peu âgé qui affirme t'avoir vu tout enfant, surtout si, selon l'usage de la conversation, il prétend que c'est hier ou avant-hier. Tu ne remarques pas quo l'on peut en dire autant au vieillard le

plus décrépit. Qui n'était pas enfant hier, ou plutôt qui ne l'est point aujourd'hui ? Nous voyons çà et là, des enfants nonagénaires disputant sur des bagatelles, et s'occupant maintenant encore d'enfantillages¹⁶². Les jours fuient, le corps décroît, l'âme ne change point. Quoique tout se décompose, elle n'arrive pas à sa maturité, et il est vrai, comme dit le proverbe, qu'une âme use plusieurs corps. L'enfance passe, mais, comme dit Sénèque, *la puérilité reste*¹⁶³, et crois-moi, tu n'es peut-être pas aussi jeune que tu penses, puisque la majeure partie des hommes n'a point atteint l'âge où tu es. Rougis donc de passer pour un vieillard amoureux, rougis d'être si longtemps la fable du public, et, si tu n'es ni attiré par la vraie gloire, ni détourné par l'ignominie, que du moins ta conversion remédie à la pudeur d'autrui : car, si je ne me trompe, on doit, ménager sa réputation, ne fût-ce que pour épargner à ses amis la honte de mentir. C'est un devoir pour tout le monde, mais plus particulièrement pour toi qui as à justifier le public si nombreux qui parle de toi. *C'est une rude tâche que le soin d'une grande réputation*. Si, dans ton poème de l'*Afrique*¹⁶⁴ tu fais donner ce conseil à ton cher Scipion par un ennemi farouche¹⁶⁵, permets maintenant que le même conseil, sortant de la bouche d'un père tendre, te soit profitable. Renonce aux bagatelles de l'enfance, étouffe le feu de la jeunesse, ne songe pas toujours à ce que tu seras, examine enfin ce que tu es, ne crois pas que le miroir a été mis en vain sous tes yeux, souviens-toi de ce qui est écrit dans les QUESTIONS NATURELLES : *Les miroirs ont été intentés pour que l'homme se connût lui-même. Il en résulte plusieurs avantages, d'abord la connaissance de soi, puis de sages conseils. Vous êtes beau, évitez ce qui déshonore ; laid, rachetez par des vertus ce qui manque à votre corps. Vous êtes jeune, sachez que la fleur de l'âge est le temps des études et des actions viriles ; vieux, laissez de côté ce qui messied aux cheveux blancs et songez à la mort*¹⁶⁶.

PÉTRARQUE. Je m'en suis toujours souvenu depuis que je l'ai lu pour la première fois, car la chose en vaut la peine et le conseil est judicieux.

S. AUGUSTIN. A quoi t'a-t-il servi de l'avoir lu ou de t'en être souvenu ? Il eût été plus excusable de te couvrir du bouclier de l'ignorance. Ne rougis-tu pas, sachant cela, de voir que tes cheveux blancs n'ont produit en toi aucun changement ?

PÉTRARQUE. J'en rougis, je le regrette et je m'en repens, mais je ne puis rien de plus. D'ailleurs, vous savez combien il m'est consolant de

penser qu'elle¹⁶⁷ vieillit avec moi.

S. AUGUSTIN. Le mot de Julie, fille de César Auguste, t'est sans doute resté dans la mémoire ? Son père, la blâmant de ne pas s'entourer de personnes d'un âge mûr, comme faisait Livie, elle éluda la remontrance paternelle par cette réponse pleine d'esprit : *Elles vieilliront avec moi*¹⁶⁸. Mais, je te le demande, crois-tu qu'il soit plus convenable, à ton âge, de l'idolâtrer vieille que de l'aimer jeune ? Au contraire, c'est d'autant plus inconvenant que la raison d'aimer est moindre. Rougis donc, rougis de voir que ton âme ne charge jamais lorsque ton corps change continuellement. Voilà tout ce que j'avais à te dire sur la honte.

Mais, comme, suivant Cicéron, il est tout à fait choquant de substituer la honte à la raison, implorons le secours de la source même des remèdes, c'est-à-dire de la raison. Tu l'obtiendras par une réflexion profonde, la dernière, des trois choses qui détournent l'âme de l'amour. Sache que tu es appelé maintenant à cette citadelle dans laquelle seule tu peux être à l'abri des assauts des passions, et par laquelle tu mériteras le nom d'homme. Songe donc d'abord à la noblesse de l'âme, qui est si grande que, si je voulais en parler, il me faudrait refaire un livre entier. Songe à la fragilité et à la laideur du corps, qui pourraient offrir une matière non moins abondante. Songe à la brièveté de la vie, sur laquelle de grands hommes ont laissé des ouvrages. Songe à la fuite du temps, que personne ne saurait rendre par la parole. Songe à la mort, très certaine, et à l'heure de la mort, incertaine, imminente en tout temps et en tout lieu, songe que les hommes se trompent seulement en ce qu'ils croient pouvoir différer ce qui ne peut être différé : car il n'est personne assez oublieux de soi-même qui, si on l'interroge, ne réponde qu'il mourra un jour. Ainsi donc, je t'en conjure, ne te laisse point leurrer par l'espoir d'une longue vie qui en a déçu tant d'autres ; prends plutôt pour devise ce vers sorti, pour ainsi dire, de la bouche d'un oracle divin : *Figure-toi que chaque jour est le dernier qui luit pour toi*¹⁶⁹. En effet, chaque jour qui luit pour les mortels n'est-il pas le dernier ou certainement le plus près du dernier ? Songe, en outre, combien il est honteux d'être montré au doigt et de devenir la fable du public. Songe combien ta profession jure avec ta conduite. Songe combien cette femme a nui à ton âme, à ton corps, à ta fortune. Songe à tout ce que tu as enduré pour elle sans aucune utilité. Songe que de fois tu as été moqué, méprisé, dédaigné. Songe à toutes les flatteries, à tous les gémissements, à toutes les larmes que tu as jetés aux vents ; songe qu'elle a souvent accueilli tout cela

d'un air dur et hautain, et que les courts instants où elle s'est montrée moins inhumaine ont passé comme un éclair. Songe combien tu as ajouté à sa réputation et combien elle a ôté à ta vie ; combien tu as été jaloux de son nom et combien elle a toujours été indifférente pour ton état. Songe combien tu as été détourné par elle de l'amour de Dieu et dans quelles misères tu es tombé : je les passe à dessein sous silence de peur d'être entendu, si, par hasard, quelqu'un venait à nous écouter. Songe aux nombreux travaux qui te réclament de toutes parts, auxquels tu t'appliquerais plus utilement et plus honorablement ; songe combien sont inachevés entre tes mains, auxquels il conviendrait de faire droit en répartissant, d'une façon moins inégale, le temps si court de la vie. Songe, enfin, quel est cet objet que tu désires avec tant d'ardeur ; mais il faut y songer fortement et virilement, de peur qu'en fuyant, tu ne sois plus étroitement enlacé, ce qui arrive souvent à plusieurs chez qui le charme de la beauté extérieure s'est glissé par je ne sais quelles fissures et est entretenu par de mauvais remèdes : car il y en a peu qui, après avoir goûté une fois le poison des attraits de la volupté, examinent assez virilement, pour ne pas dire assez courageusement, cette laideur dont je parle du corps de la femme. L'âme retombe aisément, et, sous l'impulsion de la nature, elle tombe de préférence du côté, où elle a penché le plus longtemps. Prends bien garde que cela ne t'arrive ; chasse tout souvenir de tes anciens soucis, éloigne toute idée du passé, et, comme l'on dit, *brise tes petits enfants contre la pierre*¹⁷⁰, de peur qu'en grandissant, ils ne te précipitent eux-mêmes dans le borbier. En même temps, ébranle le ciel par de dévotes oraisons ; fatigue les oreilles du Roi des cieux par de pieuses prières ; ne passe pas un jour, pas une nuit sans des supplications accompagnées de larmes, afin que le Tout-Puissant, ému de pitié, mette un terme à tant de souffrances.

Voilà ce qu'il faut faire et les précautions qu'il faut prendre. Si tu observes cela fidèlement, Dieu te viendra en aide, comme je l'espère, et le bras du Libérateur invincible te protégera. Mais, quoique j'en aie dit, sur une seule maladie, trop peu pour tes besoins et beaucoup trop pour la brièveté du temps, passons à autre chose. Il reste un dernier mal dont je veux essayer maintenant de le guérir.

PÉTRARQUE. Faites, père très indulgent, car, quoique je ne sois pas encore complètement délivré, j'éprouve néanmoins un grand soulagement.

S. AUGUSTIN. Tu ambitionnes trop la gloire humaine et l'immortalité de ton nom.

PÉTRARQUE. Je l'avoue franchement, et je ne puis réprimer cette passion par aucun remède.

S. AUGUSTIN. Mais il est fort à craindre que cette vaine immortalité trop désirée ne te ferme la route de la véritable immortalité.

PÉTRARQUE. C'est aussi une de mes craintes ; mais j'attends que vous m'indiquiez les moyens de m'en préserver, vous qui m'avez fourni des remèdes pour de plus grandes maladies.

S. AUGUSTIN. Sache que tu n'as certainement pas de plus grande maladie que celle-là, quoique tu en aies peut-être de plus vilaines. Mais, dis-moi, quelle est, selon toi, cette gloire que tu ambitionnes si ardemment ?

PÉTRARQUE. Est-ce une définition que vous voulez ? Mais qui connaît la gloire mieux que vous ?

S. AUGUSTIN. Le nom de la gloire t'est connu ; mais, à en juger par tes actes, la chose elle-même te semble inconnue. Si tu la connaissais, tu ne la désirerais pas avec tant d'ardeur. Que tu définisses la gloire *la renommée éclatante et sans bornes de services rendus à ses concitoyens, à sa patrie, à l'humanité*, comme Cicéron l'a dit quelque part¹⁷¹, ou, comme il l'a dit ailleurs, la voix publique s'entretenant de quelqu'un avec éloge, tu verras que, dans les deux cas, la gloire est la réputation. Or, sais-tu ce que c'est que la réputation ?

PÉTRARQUE. Cela ne me vient pas à la pensée pour le moment, et je crains d'avancer des choses que je ne sais pas. Par conséquent, je crois qu'il vaut mieux que je garde le silence.

S. AUGUSTIN. C'est agir sagement et modestement. Dans toute question grave et surtout ambiguë, on doit faire attention moins à ce que l'on dira qu'à ce que l'on ne dira pas, car le mérite d'avoir bien dit n'est pas comparable au blâme d'avoir mal dit. Sache donc que la réputation n'est autre chose qu'un bruit public répandu de bouche en bouche sur quelqu'un.

PÉTRARQUE. Je loue cette définition, ou, si vous aimez mieux, cette description.

S. AUGUSTIN. C'est donc un souffle, un vent variable, et, ce qui te choquera davantage, c'est le souffle d'un grand nombre d'individus. Je sais à qui je parle, j'ai remarqué que nul ne déteste autant les mœurs et les actions du vulgaire. Vois maintenant quel contre-sens ! Tu es charmé des propos de ceux dont tu condamnes les actes, et plutôt à Dieu que tu en fusses

seulement charmé et que tu ne misses pas en eux ton bonheur suprême ! Pourquoi, en effet ; ce travail perpétuel, ces veilles incessantes et cette violente passion de l'étude ? Tu me répondras peut-être : afin d'apprendre ce qui sert à bien vivre. Mais tu as appris depuis longtemps ce qui est nécessaire pour vivre et pour mourir. Il fallait donc essayer de le mettre en pratique au lieu de t'enfoncer dans une étude laborieuse où l'on rencontre toujours de nouveaux secrets, des mystères insondables et où les recherches n'ont pas de fin. Ajoute que tu as mis tous tes soins à satisfaire le public, t'ingéniant à plaire à ceux-là mêmes qui te déplaisaient le plus, et cueillant les fleurs de la poésie, de l'histoire, en un mot de toute l'éloquence pour chatouiller l'oreille des auditeurs.

PÉTRARQUE. Excusez-moi, je vous prie ; je ne puis entendre cela sans mot dire. Jamais, depuis que je suis sorti de l'enfance, je n'ai pris goût aux fleurs des sciences, car j'ai noté beaucoup de mots spirituels de Cicéron contre les plagiaires, et surtout ce passage de Sénèque : *Il est honteux pour un homme de courir après les peurs, de s'appuyer sur des dictons connus et de se soutenir par sa mémoire*¹⁷².

S. AUGUSTIN. En disant cela, je ne t'accuse ni de paresse ni de manque de mémoire : je te reproche d'avoir réservé les endroits les plus fleuris de tes lectures pour l'amusement de tes amis, et d'avoir trié pour leur usage les passages les plus élégants, ce qui annonce la recherche de la vaine gloire ; je te reproche enfin de ne pas t'être contenté de tes occupations journalières, qui, malgré une grande dépense de temps, te promettaient seulement la célébrité parmi tes contemporains, et d'avoir porté tes vues plus loin en rêvant de te faire un nom dans la postérité. Pour cela, abordant de plus grands sujets, tu as entrepris d'écrire l'histoire depuis le roi Romulus jusqu'à l'empereur Titus, œuvre immense qui exige beaucoup de temps et de travail. Puis, sans attendre qu'elle fût terminée, pressé par les stimulants de la gloire, tu as vogué vers l'Afrique sur une nef poétique et actuellement tu travailles avec ardeur aux livres susdits de *l'Afrique*, sans négliger les autres. Ainsi consacrant ta vie entière à ces deux occupations, sans parler de toutes celles qui surviennent, tu prodigues le plus précieux des biens, celui dont la perte est irréparable. En écrivant sur autrui, tu t'oublies toi-même ; et que sais-tu si, avant que ces deux ouvrages soient achevés, la mort n'arrachera pas de tes mains ta plume fatiguée, de sorte que, en courant par deux chemins après la gloire, tu ne parviendras ni d'un côté ni de l'autre à ton but ?

PÉTRARQUE. J'ai eu quelquefois cette crainte, je l'avoue. Atteint d'une maladie grave, j'ai redouté une mort prochaine. Mon plus amer regret en ce moment était de laisser mon *Afrique* à moitié achevée. Ne voulant pas qu'un autre la corrigeât, j'avais résolu de la jeter au feu de mes propres mains, car je ne me fiais à aucun de mes amis pour me rendre ce service après ma mort. Je savais que c'était le seul vœu de notre Virgile que l'empereur César Auguste n'eût pas exaucé. Bref, peu s'en fallut que l'Afrique, outre les ardeurs du soleil voisin auxquelles elle est exposée éternellement, outre les torches des Romains qui jadis l'incendièrent trois fois du levant au couchant ; peu s'en fallut, dis-je, qu'elle ne devînt encore, par mon fait, la proie des flammes. Mais nous reparlerons de cela une autre fois, car ce souvenir est trop pénible.

S. AUGUSTIN. Ton récit confirme mon opinion. Le jour du payement est un peu différé, mais le compte n'en subsiste pas moins. Quoi de plus insensé, en effet, que de déployer tant d'efforts pour un résultat aussi incertain ? Je sais bien que ce qui t'engage à ne point abandonner ton entreprise, c'est uniquement l'espoir que tu as d'en venir à bout. Ne pouvant guère amoindrir cet espoir, si je ne me trompe, je vais essayer de l'exagérer afin de te montrer par là combien il est au-dessous de pareils travaux. Figure-toi donc que tu as abondamment du temps, du loisir et de la tranquillité ; plus d'engourdissement de l'esprit, plus de langueur du corps, plus de ces empêchements de la fortune qui, éteignant ta verve, ont souvent arrêté ta plume vagabonde ; supposons que tout te sourie et dépasse tes vœux, quelle œuvre remarquable penses-tu faire ?

PÉTRARQUE. Oh ! une œuvre belle, rare et excellente.

S. AUGUSTIN. Je ne veux pas te contrarier. J'admets que ce soit un chef-d'œuvre ; mais si tu savais à quelle œuvre infiniment plus belle il fait obstacle, tu aurais horreur de ce que tu désires. Ce chef-d'œuvre, j'ose le dire, éloigne d'abord ton esprit de soins bien meilleurs, et, en outre, sa renommée est restreinte, car elle est limitée par l'espace et le temps.

PÉTRARQUE. Je connais cette vieille fable, rebattue parmi les philosophes, savoir que toute la terre ressemble à un petit point ; qu'une seule âme dure des milliers infinis d'années ; que la renommée ne peut remplir ni ce point ni l'âme, et autres raisonnements de ce genre par lesquels ils détournent les esprits de l'amour de la gloire. Je vous en prie, si vous avez des arguments plus solides, présentez-les, car j'ai reconnu par expérience que tout cela est plus spécieux qu'efficace. Je ne songe point à

devenir Dieu, pour jouir de l'éternité et embrasser le ciel et la terre. La gloire humaine me suffit ; c'est après elle que je soupire, et, mortel, je ne convoite que des choses mortelles.

S. AUGUSTIN. Si tu dis vrai, que je te plains ! Si tu ne désires point ce qui est immortel, si tu ne regardes pas ce qui est éternel, tu es tout terrestre, c'en est fait de ton salut : il ne reste plus d'espoir.

PÉTRARQUE. Dieu me préserve de cette folie ! Ma conscience, confidente [de mes pensées, m'est témoin que j'ai toujours brûlé d'amour pour l'éternité. J'ai dit, ou si par hasard je me suis trompé, j'ai voulu dire : « J'use des choses mortelles en tant que mortelles, et je n'essaye point, par un désir vaste et immodéré de faire violence à la nature. Par conséquent, j'ambitionne la gloire humaine, tout en sachant qu'elle et moi nous sommes mortels. »

S. AUGUSTIN. En cela tu penses sagement ; mais ce qui est tout à fait insensé, c'est que pour un vain souffle qui, comme tu le dis toi-même, est périssable, tu abandonnes ce qui durera éternellement.

PÉTRARQUE. Je ne l'abandonne pas du tout ; je le diffère peut-être.

S. AUGUSTIN. Mais que ce délai est dangereux devant la rapidité du temps incertain et le cours si fugitif de la vie ! Réponds, je te prie, à cette question : Si celui qui, seul, fixe le terme de la vie et de la mort t'assignait aujourd'hui une année entière de vie et que tu en eusses la certitude, quel usage ferais-tu du temps de cette année ?

PÉTRARQUE. J'en serais certainement très économe et très ménager, et je prendrais bien garde de ne l'employer qu'à des choses sérieuses. Il n'est personne, ce me semble, assez fou et assez impertinent pour ne pas répondre comme moi.

S. AUGUSTIN. J'approuve cette réponse, mais l'étonnement que me cause en cela la folie des hommes ne saurait être rendu non seulement par moi, mais par tous ceux qui ont étudié l'art de la parole. Réuniraient-ils dans ce but tous leurs talents et leurs efforts, leur éloquence fatiguée resterait au-dessous du vrai.

PÉTRARQUE. Quel est le motif d'un si grand étonnement ?

S. AUGUSTIN. C'est parce que vous êtes très avares du certain et prodigues de l'incertain, contrairement à ce qui devrait être, si vous n'étiez, pas tout à fait insensés. Ainsi, cet espace d'une année, quoique très court, étant promis par Celui qui ne trompe pas et que l'on ne trompe pas, pourrait être partagé et dissipé follement en réservant la dernière heure pour les

soins du salut ! La démence exécration et horrible de vous tous, c'est de dépenser le temps en vanités ridicules, comme si vous en aviez de reste, sans savoir s'il suffira aux suprêmes nécessités. Celui qui a une année de vie possède quelque chose de certain, quoique court, tandis que celui qui est sous l'empire douteux de la mort (auquel les mortels sont tous soumis), n'est sûr ni d'une année, ni d'un jour, ni même d'une heure entière. A qui doit vivre un an, quand six mois seront écoulés, il restera encore un semestre ; mais à toi, si tu perds cette journée, qui te garantira le lendemain ? Cicéron l'a dit : *Il est certain qu'on doit mourir, mais il est incertain si ce sera aujourd'hui même*¹⁷³ ; et il n'y a personne, si jeune qu'il soit, qui puisse être assuré de vivre jusqu'au soir¹⁷⁴. Je te le demande donc, et je le demande à tous les mortels qui, convoitant l'avenir, négligent le présent : *Qui sait si les dieux ajouteront un lendemain à la totalité de nos jours*¹⁷⁵ ?

PÉTRARQUE. Personne, assurément, pour répondre pour moi et pour tous ; mais nous espérons au moins une année, sur laquelle le plus âgé compte, suivant Cicéron.

S. AUGUSTIN. Et, comme il le déclare également, non seulement les vieillards, mais les jeunes gens, *se bercent d'un fol espoir en se promettant l'incertain pour le certain*¹⁷⁶. Mais supposons (ce qui est tout à fait impossible) que la durée de la vie soit longue et certaine, ne trouves-tu pas que c'est le comble de la démence de gaspiller les meilleures années et les plus belles parties de ton existence à plaire aux yeux d'autrui, ou à charmer l'oreille des hommes et de réserver les pires et les dernières, celles qui ne sont presque bonnes à rien, qui amèneront la fin et le dégoût de la vie ; de les réserver, dis-je, pour Dieu et pour toi, en sorte que le salut de ton âme soit le moindre de tous tes soucis ? Bien que le temps soit assuré, n'est-ce pas bouleverser l'ordre que de reléguer en arrière ce qu'il y a de meilleur ?

PÉTRARQUE. Ma manière de voir n'est pas sans quelque raison. J'ai pour principe que la gloire, qu'il est permis d'espérer ici-bas, doit être recherchée tant que l'on demeure ici-bas, et que l'on jouira d'une gloire plus éclatante dans le ciel, où, une fois parvenu, on ne voudra pas même songer à celle de la terre. Par conséquent, il, est dans l'ordre que les mortels s'occupent d'abord des choses mortelles, et qu'au transitoire succède l'éternel, parce que du premier au second la marche est très régulière ; tandis que du second au premier il n'y a pas de retour.

S. AUGUSTIN. Homme de peu de sens, t'imagines-tu donc jouir de toutes les voluptés du ciel et de la terre, et que des deux côtés tout ira à

souhait au gré de ton caprice ? Cet espoir a abusé des milliers d'hommes et a plongé dans l'enfer une foule innombrable d'âmes. Pensant poser un pied sur la terre et l'autre dans le ciel, ils n'ont pu ni se tenir debout ici-bas, ni monter là-haut : aussi sont-ils tombés misérablement, et ils ont perdu la vie soit à la fleur de l'âge, soit au milieu de leurs préparatifs. Ne songes-tu pas que ce qui est arrivé à tant d'autres peut t'arriver aussi ? Hélas ! si, en nourrissant mille projets, tu venais par hasard (Dieu t'en garde !) à succomber, quelle douleur, quelle honte, quel repentir tardif d'avoir tout embrassé pour échouer en tout !

PÉTRARQUE. Que le Très-Haut, dans sa miséricorde, me préserve d'un pareil sort !

S. AUGUSTIN. Bien que la miséricorde divine guérisse la folie humaine, elle ne l'excuse point. Ne compte pas trop sur cette miséricorde ; car, si Dieu déteste ceux qui désespèrent, il rit de ceux qui espèrent follement. Je regrette d'avoir entendu de ta bouche que l'on pouvait mépriser ce que tu appelles la vieille fable des philosophes sur ce sujet. Est-ce donc une fable, je te prie, de représenter par des figures géométriques la petitesse de toute la terre et d'établir qu'elle est une île plus longue que large ? est-ce une fable de diviser la terre en cinq zones dont la plus grande, celle du milieu, brûlée par les ardeurs du soleil, et les deux situées à droite et à gauche, en proie à un froid rigoureux et à des glaces éternelles, ne fournissent point d'habitation à l'homme et dont les deux autres, placées entre la zone du milieu et les deux extrêmes, sont habitées ? est-ce une fable de diviser en deux le monde habitable, d'en placer sous vos pieds une moitié défendue par une vaste mer¹⁷⁷ (sur la question de savoir si cette partie est habitée, tu n'ignores pas que depuis longtemps les plus grands savants sont en désaccord ; pour moi, j'ai exposé mon sentiment dans le livre de *la Cité de Dieu*¹⁷⁸, que tu as sans doute lu), et de vous laisser l'autre moitié tout entière à habiter, ou, suivant quelques-uns, en la subdivisant en deux parties, d'assigner l'une à votre usage, et d'entourer l'autre des sinuosités de l'Océan septentrional, qui en interdit l'accès ? est-ce une fable de diminuer par la mer, les marais, les bois, les sables et les déserts, l'espace habitable déjà si restreint, et de réduire presque à rien le petit coin de terre dont vous êtes si fiers ? est-ce une fable enfin de vous montrer sur cet étroit espace où vous habitez, des genres de vie divers, des religions opposées, des langues différentes, des habitudes dissemblables qui vous empêchent de propager au loin votre nom ? Si tu prends cela pour des fables, je prends

aussi pour des fables tout ce que je m'étais promis de toi, car je croyais que personne n'était plus instruit que toi sur ces matières. Sans parler de la doctrine de Cicéron et de Virgile, ni des autres systèmes physiques ou poétiques dont tu paraissais avoir une notion parfaite, je savais que dernièrement, dans ton *Afrique*, tu avais exprimé cette même opinion par ces beaux vers : *L'univers, resserré dans des bornes étroites, est une petite île que l'Océan entoure de ses circuits*¹⁷⁹. Tu as ajouté ensuite d'autres développements, et, puisque tu les croyais faux, je m'étonne que tu les aies soutenus si hardiment.

Que dirai-je maintenant du peu de durée de la réputation humaine et de la brièveté du temps, quand tu sauras combien court et combien récent est le souvenir le plus ancien comparé à l'éternité ? Je ne veux pas te rappeler ces opinions des anciens, consignées dans le *Timée*, de Platon, et le sixième livre de la *République*, de Cicéron, qui prédisent à la terre des déluges et des embrasements fréquents. Quoique ces désastres paraissent probables à plusieurs, ils sont démentis par la vraie religion à laquelle tu appartiens. Outre cela, que de choses empêchent la durée, pour ne pas dire l'éternité du nom ! Premièrement, la mort de ceux avec qui on a passé sa vie, et l'oubli, mal ordinaire de la vieillesse ; ensuite la gloire toujours croissante des hommes nouveaux, qui, par sa fleur, ôte parfois quelque chose aux titres anciens et qui croit s'élever d'autant plus qu'elle rabaisse davantage ses aînés. Joins à cela l'envie qui poursuit, sans relâche ceux qui forment de glorieuses entreprises ; puis la haine de la vérité et la vie des hommes de talent odieuse à la foule ; puis l'inconstance des jugements du vulgaire ; puis la destruction des tombeaux, que *le tronc stérile d'un figuier sauvage a la force de briser en éclats*, suivant l'expression de Juvénal¹⁸⁰. Dans ton *Afrique*, tu appelles cela, non sans élégance, une seconde mort, et, pour t'adresser ici les mêmes paroles que tu mets là dans la bouche d'un autre : *Bientôt ton sépulcre s'écroulera, ces inscriptions gravées sur le marbre s'effaceront, et tu subiras alors, mon fils, une seconde mort*¹⁸¹. Est-elle éclatante et immortelle, la gloire que le choc d'une pierre anéantit ? Ajoute la perte des livres où ton nom est inscrit de ta main ou de celle d'autrui. Quoique cette perte paraisse d'autant plus tardive que les livres sont plus vivaces que les tombeaux, elle est néanmoins inévitable, à cause des innombrables calamités naturelles ou fortuites auxquelles les livres sont assujettis, comme tout le reste. A défaut de cela, ils ont leur décrépitude et leur mortalité. *Car tout ce que le labeur d'un mortel a produit par un vain*

*talent doit être mortel*¹⁸², pour réfuter de préférence par tes paroles ton erreur si puérile. Quoi donc ! je ne cesserai point de te répéter tes vers : *Quand les livres mourront, toi aussi tu périras ; c'est la troisième mort qui te reste à subir*¹⁸³.

Tel est mon jugement sur la gloire. Je l'ai exposé plus longuement qu'il ne fallait pour toi et pour moi, mais plus brièvement que l'exigeait l'importance du sujet, à moins que maintenant encore tout cela ne te paraisse fabuleux.

PÉTRARQUE. Pas du tout. Vos paroles, loin d'agir sur moi comme des fables, m'ont inspiré le désir nouveau de renoncer à mes anciennes idées. Car, quoique tout cela me fût connu depuis longtemps et que je l'eusse entendu souvent répéter, puisque, comme dit notre Térence, *on ne peut rien dire qui n'ait été déjà dit*¹⁸⁴, le choix des expressions, l'enchaînement du récit et l'autorité de celui qui parle ne laissent pas d'exercer une grande influence. Mais je voudrais connaître là-dessus votre opinion définitive. Voulez-vous que, laissant de côté toutes mes études, je vive sans gloire, ou me proposez-vous un parti intermédiaire ?

S. AUGUSTIN. Je ne te conseillerai jamais de vivre sans gloire, mais je te recommanderai toujours de ne point sacrifier la vertu à l'amour de la gloire. Tu sais que la gloire est en quelque sorte l'ombre de la vertu. Par conséquent, de même qu'il est impossible que ton corps ne produise point d'ombre par un soleil ardent, il ne peut se faire que la vertu n'engendre point la gloire sous le rayonnement de Dieu, qui se fait sentir partout. Donc supprimer la vraie gloire, c'est supprimer nécessairement la vertu ; celle-ci disparaissant, la vie de l'homme reste nue, semblable aux animaux muets et n'écoulant que l'instinct, qui est la seule passion de la bête. Voici donc la règle que tu auras à suivre : cultive la vertu, néglige la gloire ; quant à celle-ci, comme on l'a dit de Caton, moins tu la rechercheras, plus tu l'obtiendras. Je ne puis m'empêcher d'invoquer devant toi ton propre témoignage. *Tu auras beau fuir la renommée, elle te suivra malgré toi*¹⁸⁵. Ne reconnais-tu pas ce vers ? Il est de toi. On prendrait certainement pour un fou celui qui, au milieu du jour, se fatiguerait à courir çà et là en plein soleil pour voir son ombre et la montrer aux autres ; or celui-là n'est pas plus sensé qui, à travers les agitations de la vie, se trémousse de côté et d'autre pour répandre au loin sa gloire. Quoi donc ! Que l'un marche pour arriver au but, son ombre suivra ses pas ; que l'autre s'efforce de saisir la vertu, la gloire ne trahira pas ses efforts. Je parle de la gloire qui

accompagne le vrai mérite ; quant à celle qui s'acquiert par d'autres moyens physiques ou moraux que la curiosité humaine a multipliées, elle n'est pas digne du nom de gloire. Ainsi donc, toi qui, pour écrire des livres, t'épuises à ton âge par tant de travaux, permets-moi de te le dire, tu es tout à fait dans l'erreur : car, oubliant ce qui te regarde, tu ne t'occupes absolument que des autres, et, dans la vaine espérance de la gloire, le temps si court de la vie s'écoule sans que tu t'en aperçoives.

PÉTRARQUE. Que faut-il donc faire ? Abandonnerai-je mes travaux interrompus ? ou vaut-il mieux les accélérer et si Dieu m'en fait la grâce, y mettre la dernière main ? Débarrassé de ces soins, je marcherai plus librement vers un but plus relevé, car je ne puis abandonner sans regret au milieu du chemin une œuvre si importante et si belle.

S. AUGUSTIN. Je vois de quel pied tu clocles. Tu aimes mieux t'abandonner toi-même que tes livres. Pour moi, je remplirai mon devoir, avec quel succès, cela dépend de toi, mais du moins avec conscience : renonce à ce fatras d'histoires : les actions des Romains sont assez connues par leur propre réputation et par les talents des autres. Quitte l'Afrique et laisse-la à ses possesseurs : tu n'ajouteras rien à la gloire de ton Scipion, non plus qu'à la tienne ; il ne saurait être élevé plus haut et tu gravis péniblement derrière lui par un sentier oblique. Laissant donc cela de côté, rentre enfin en possession de toi-même, et, pour en revenir à notre point de départ, commence à songer à la mort dont tu approches insensiblement et sans le savoir. Déchirant les voiles et dissipant les ténèbres, aie les yeux fixés sur elle. Prends garde de ne passer ni un jour ni une nuit sans te retracer le souvenir, de la dernière heure. Rapporte à elle seule tout ce qui s'offre soit à tes regards soit à ton esprit. Le ciel, la terre, la mer, subissent des changements ; que peut espérer l'homme, être si fragile ? Les saisons accomplissent leur cours et le recommencent sans avoir jamais de stabilité. Si tu crois pouvoir être stable, tu te trompes : car, comme Horace l'a dit élégamment, *ce que perd le ciel, les lunes rapides le réparent ; nous, une fois descendus auprès du pieux Enée, du riche Tullus et d'Ancus, nous sommes ombre et poussière*¹⁸⁶.

Donc, chaque fois que tu vois succéder aux fleurs du printemps la moisson de l'été, aux chaleurs de l'été la douce température de l'automne, aux vendanges de l'automne la neige de l'hiver, dis-toi : « Les saisons passent, mais pour revenir, tandis que moi je m'en vais sans espoir de retour. » Chaque fois qu'au coucher du soleil tu vois croître l'ombre des

montagnes, dis : « Maintenant la vie s'enfuit, l'ombre de la mort s'étend ; toutefois ce soleil reparaitra le même demain, mais ce jour est perdu pour moi irréparablement. » Qui énumérera toutes les beautés d'une nuit sereine ? C'est un temps aussi favorable aux gens de bien, que propice aux malfaiteurs. Ainsi donc, non moins inquiet que le commandant de la flotte troyenne¹⁸⁷, car tu ne navigues pas sur une mer plus sûre, lève toi au milieu de la nuit *et observe tous les astres qui roulent dans le silence des cieux*¹⁸⁸. En les voyant courir vers l'occident, sache que tu es poussé avec eux et qu'il ne te reste aucun espoir de t'arrêter, si ce n'est en Celui qui est immuable et qui ne connaît pas le déclin. De plus, quand tu rencontres ceux que tu as vus naguère enfants, montant les degrés des âges, songe que tu descends en même temps par un autre versant, et d'autant plus vite que, selon les lois de la nature, tout ce qui est lourd, tend à tomber. En voyant de vieilles constructions, songe d'abord où sont ceux dont la main les a bâties ; en en voyant de neuves, demande-toi où ils seront bientôt. Fais-en de même pour les arbres, dont souvent celui qui les a cultivés et plantés ne cueillera pas les fruits : car ce mot des *Géorgiques* s'est vérifié bien des fois : *L'arbre pousse lentement et ne donnera de l'ombre qu'à nos arrière-neveux*¹⁸⁹. En admirant le cours si rapide des fleuves, pour ne pas te citer les vers d'autrui, aie toujours présent à la pensée celui-ci qui est de toi : *Aucun fleuve ne coule avec plus de vitesse que le temps de la vie*¹⁹⁰. Ne sois point abusé par la pluralité des jours, ni par la distinction artificielle des âges ; l'existence tout entière de l'homme, si longue qu'on la suppose, ressemble à un seul jour, et encore pas entier. Aie fréquemment devant les yeux une comparaison d'Aristote, qui, je le sais, te plaît extrêmement, et que tu ne lis et n'entends jamais sans une profonde émotion. Tu la trouveras rapportée par Cicéron, dans ses *Tusculanes*, en un style plus clair et plus persuasif. En voici les termes, ou à peu près, car je n'ai pas en ce moment le livre sous la main : *Aristote dit que sur les bords du fleuve Hypanys, qui, du côté de l'Europe, se jette dans le Pont-Euxin, il naît de petits animaux qui ne vivent qu'un jour. Celui qui meurt sur le tantôt, meurt fort âgé, et celui qui expire au coucher du soleil, meurt décrépît, surtout à l'époque du solstice. Comparez notre âge le plus avancé avec l'éternité, nous le trouverons presque aussi court que celui de ces animalcules*. Ainsi parle Cicéron¹⁹¹. Cette assertion est si vraie, selon moi, que, de la bouche des philosophes, elle s'est répandue depuis longtemps dans le public. N'entends-tu pas tous

les jours, dans la conversation, des hommes même ignorants et grossiers dire, à la vue d'un enfant : « Il est à son aurore ; à la vue d'un homme mûr : « Il touche à son midi, il est sur son tantôt » ; et, à la vue d'un vieillard décrépît : « Il est parvenu au soir et au couchant » ? Médite donc bien, très cher fils, ces pensées et d'autres semblables qui, je n'en doute pas, s'offriront en foule à ton esprit, car celles-ci me sont venues sur-le-champ.

Encore une prière : considère avec attention les tombeaux de tes aînés, mais de ceux qui ont vécu avec toi, certain que la même résidence et le même palais te sera préparé à perpétuité. Nous allons tous là, c'est notre dernière demeure ; toi qui, maintenant, fier des restes de ton printemps, foules aux pieds les autres, tu seras bientôt foulé à ton tour. Songe à tout cela, médite-le jour et nuit, non seulement comme il sied à un homme rassis et qui se souvient de sa nature, mais comme il convient à un philosophe, et sache que c'est ainsi qu'il faut entendre ce mot : *Toute la vie des philosophes est une préparation à la mort*¹⁹². Cette pensée t'apprendra à mépriser les œuvres des mortels et te montrera un autre genre de vie à suivre. Tu me demanderas quel est ce genre de vie et par quels sentiers on y arrive. Je te répondrai que tu n'as pas besoin de longs avis ; écoute seulement le Saint-Esprit qui t'appelle et t'exhorte sans cesse en te disant : « Voici le chemin de la patrie. » Tu sais ce qu'il te suggère ; il t'indiquera les routes et les écueils ; il te dira ce que tu dois suivre et ce que tu dois éviter. Obéis-lui si tu veux être sauvé et libre. Il n'est pas besoin de longues délibérations, la nature du danger exige de l'action. L'ennemi te serre par derrière et t'attaque en face ; les murs dans lesquels tu es assiégé tremblent ; il n'y a plus à hésiter. A quoi sert de chanter agréablement pour les autres si tu ne t'écoutes pas toi-même ? Je termine : fuis les écueils, retire-toi en lieu sûr, suis les inspirations de ton âme, qui, quoique basses pour le reste, sont très nobles quand il s'agit de la vertu.

PÉTRARQUE. Plût à Dieu que vous m'eussiez dit cela dès le principe, avant de me livrer à ces études !

S. AUGUSTIN. Je te l'ai dit bien souvent, et dès le moment où je t'ai vu prendre la plume, je t'ai prévenu que la vie était courte et incertaine, que le labeur était long et certain, que l'œuvre serait considérable et que le fruit en serait mince ; mais tes oreilles étaient bouchées par les applaudissements du public, qu'à ma grande surprise, tu as suivis tout en les maudissant. Mais, comme nous nous sommes entretenus assez longtemps, je t'en prie, si quelques-uns de mes conseils t'ont été agréables, ne les laisse point languir

dans l'indifférence et l'oubli ; si d'autres t'ont paru un peu rudes, n'en sois point choqué.

PÉTRARQUE. J'ai de grandes actions de grâces à vous rendre pour une foule de choses, mais surtout pour cet entretien de trois jours, car vous avez dessillé mes yeux obscurcis et vous avez dissipé le nuage épais de l'erreur dont j'étais enveloppé. Quelle reconnaissance ne dois-je point à celle qui, sans se lasser de notre bavardage, nous a attendus jusqu'à la fin¹⁹³. Si elle avait détourné de nous ses regards, nous nous serions égarés au milieu des ténèbres, votre discours ne contiendrait rien de solide ou mon entendement ne le comprendrait pas. Maintenant, puisque le ciel est votre demeure à tous deux, tandis que, moi, je n'ai point encore cessé d'habiter la terre, et que l'incertitude où je suis du temps que je dois y passer me tourmente, comme vous voyez, de grâce, ne m'abandonnez pas, malgré toute la distance qui me sépare de vous, car, sans vous, excellent père, ma vie serait pleine de tristesse, et sans elle je ne vivrais pas.

S. AUGUSTIN. Regarde ton désir comme accompli, pourvu que tu ne t'abandonnes pas toi-même ; autrement, tu seras à bon droit abandonné de tout le monde.

PÉTRARQUE. Je m'aiderai moi-même tant que je pourrai, je recueillerai les fragments épars de mon âme et je m'appliquerai à vivre en moi. Mais, pendant que nous parlons, des occupations nombreuses et importantes, quoique encore terrestres, m'attendent.

S. AUGUSTIN. Pour le vulgaire, il y a peut-être quelque chose de plus important ; mais à coup sûr il n'y a rien de plus utile, rien à quoi on puisse songer plus fructueusement. Car les autres pensées peuvent être superflues, mais la fin inévitable prouve que celles-ci sont toujours nécessaires.

PÉTRARQUE. Je l'avoue et je ne retourne maintenant avec tant d'empressement à ces occupations que pour revenir aux autres une fois que celles-là seront terminées. Je n'ignore pas, comme vous le disiez tout à l'heure, qu'il serait beaucoup plus sûr pour moi de ne m'occuper que du soin de mon âme, et de laisser de côté les chemins détournés pour suivre le droit sentier du soleil, mais je ne puis réprimer mon envie.

S. AUGUSTIN. Nous retombons dans notre ancienne discussion. Tu traites la volonté d'impuissance ; eh bien ! soit, puisqu'il ne peut en être autrement. Je supplie Dieu qu'il t'accompagne et qu'il fasse parvenir en lieu sûr tes pas errants.

PÉTRARQUE. Plaise au ciel que vos vœux se réalisent, afin que, guidé par Dieu, je sorte sain et sauf de tant de détours ; qu'en suivant la voix qui m'appelle, je ne soulève point la poussière devant mes yeux ; que l'agitation de mon âme se calme, que le monde se taise et que la fortune ne me trouble pas !

FIN

1 Taine. *Essais critique et d'histoire*.

2 *Lettres familières*, IV,.

3 *Confessions*, II, 1.

4 *Confessions*, X, 8.

5 Le P. Dionigio Roberti, augustin.

6 *Lettres de vieillesse*, XV, 7 (au P. Luigi Marsigil, Augustin).

7 Thèse latine.

8 L'Académie française a couronné ses poésies.

9 Cours familial de littérature. *Entretien XXXII*.

10 P. de Nolhac, *Pétrarque et l'Humanisme*. Introduction.

11 *Mon Secret*, préface.

12 M. Thiers lui-même, quand nous lui commu-niquâmes notre projet de traduire la vaste correspondancede Pétrarque, projet qu'il accueillit avec enthousiasme, nous demanda aussitôt si, dans le nombre, il y avait des lettres adressées à Laure. Pénétré d'admiration pour Pétrarque, il a témoigné le regret de mourir avant que nos travaux le lui eussent fait connaître intimement. Dans la rude tâche que nous nous sommes imposée de ressusciter les œuvres presque mortes de ce noble esprit, la haute approbation de M. Thiers a été pour nous le plus précieux des encouragements et la plus flatteuse des récompenses.

13 *L'Afrique*, V, 69-76.

14 *Mon Secret*, dialogue II.

15 *Mon Secret*, dialogue II.

16 *Mon Secret*, dialogue III.

17 *Sonnets*, I, 14.

18 L'Aurore.

19 *Épîtres*, I, 7.

20 *Des Bienfaits*, VII, 8.

21 *Mon Secret*, dialogue III.

22 *L'Elvire de Lamartine*, p. 60.

23 E. Renan, *Averroès*, III, 3.

24 De Sismondi, *Littératures du Midi de l'Europe*, t. I, p. 401.

25 P. de Nolhac, *Pétrarque et l'Humanisme*, p. 7.

26 *Enéide*, I, 327-328.

27 Poème épique de Pétrarque.

28 Cette description du palais de la Vérité ne se trouve pas dans ce qui nous reste de *l'Afrique*. Elle faisait sans doute partie d'un des épisodes perdus du

poème.

29 *De l'Amitié*, 1.

30 Virgile, *Enéide*, IX, 641.

31 La Vérité.

32 *Confessions*, VIII, 8.

33 *Confessions*, VIII, 12.

34 *Enéide*, IV, 449.

35 Publilius Syrus.

36 *Pontiques*, III, 1, 35.

37 *Epîtres*, 1, 18, 83.

38 *Vie de Jules César*.

39 Virgile, *Enéide*, VI, 365.

40 Virgile, *Enéide*, VI, 370-371.

41 Sénèque, *Lettres*, I.

42 Virgile, *Enéide*, X, 549.

43 Virgile, *Enéide*, V, 849.

44 Palinure.

45 Sénèque, *Lettres*, XIX.

46 Vouloir et pouvoir.

47 *Enéide*, VI, 730-734.

48 *La Sagesse*, IX, 15.

49 *Tusculanes*, I, 16.

50 Virgile, *Enéide*, VIII, 385-386.

51 *Des Biens et des Maux*, I, 3.

52 *Tusculanes*, II, 15. Cicéron n'est pas aussi explicite Il y a dans le texte : *inops interdum (quelquefois pauvre)*.

53 *Déclamations*, I, 1

54 Juvénal, X, 172-173.

55 Suétone, *Domitien*, XVIII.

56 Sénèque, *Lettres*, LXV.

57 Scipion parle des âmes admises avec lui dans le ciel. Par les mots de chaînes et d'entraves, il désigne le corps. (*L'Afrique*, I, 329-330)

58 Ce vers de Juvénal (I, 161) est cité d'une façon inexacte.

59 Térence, *l'Andrienne*, 68.

60 Horace, *Odes*, 1, 4, 15.

61 *Épîtres*, 1, 18, 109-110.

62 *Odes*, 1, 31, 19-20.

63 Juvénal, XIV, 135-137.

64 Achéménide.

65 Virgile, *Énéide*, III, 619-650.

66 *Géorgiques*, IV, 132-133.

67 *Géorgiques*, I, 186.

68 Juvénal, VI, 361.

69) Sénèque, *Lettres*, XXV.

70 Horace, *Epîtres*, 1, 2, 56.

71 *De la Vieillesse*, 11.

72 *Epîtres*, 1, 2, 62-63.

73 Pétrarque reçut à Avignon quelques leçons de grec du moine calabrais Barlaam ; celui-ci le quitta bientôt pour prendre possession de l'évêché de Gérace, dans la Calabre ultérieure, qu'il obtint par le crédit de son élève.

74 *Tusculanes*, I, 21.

75 *La Sagesse*, VIII, 21.

76 *Confessions*, VIII, 7.

77 *Aux Corinthiens*, 2, 12, 9.

78 Cette métaphore hardie a besoin d'explication. Pétrarque veut dire qu'il a salué avec enthousiasme cette vérité non seulement dans Platon où elle est en quelque sorte dans son palais, mais dans d'autres écrivains, où elle se déguise sous le voile de l'allégorie.

79 *Énéide*, II, 361-369.

80 *Énéide*, II, 622-623.

81 Pétrarque ne séparait pas la poésie de l'allégorie. C'est un des travers de son temps. Il a développé ses idées à cet égard, notamment dans *Lettres de Vieillesse*, IV, 5, et il en a fait une application rigoureuse dans ses *Eglogues*.

82 Cette comédie, attribuée d'abord à Plaute, est d'un auteur inconnu qui vivait dans le quatrième siècle de l'ère chrétienne.

83 La Vérité qui, on se le rappelle, présidait à l'entretien.

84 *Odes*, 11, 10, 5-8.

85 *Odes*, 11, 10, 9-12.

86 *Tusculanes*, III, 11.

87 *Epîtres*, 1, 8, 110.

88 *Epîtres*, 1, 18, 106-108.

89 Lucain, V, 313.

90 On sait que la famille de Pétrarque fut bannie de Florence, sa patrie, et que lui-même naquit dans l'exil, à Arezzo.

- 91 Avignon.
- 92 Horace, *Epîtres*, II, 2, 76.
- 93 Horace, *Epîtres*, II, 2, 77
- 94 Pétrarque, *Epîtres*, 11, 2, 77.
- 95 *Lettres*, LVI.
- 96 *Tusculanes*, III.
- 97 *Énéide*, I, 58-59.
- 98 *Ibid.*, VI, 730.
- 99 *Enéide*, I, 52-57.
- 100 *Enéide*, I, 57.
- 101 *Tusculanes*, IV, 88.
- 102 *Enéide*, VIII, 331.
- 103 *Catilina*, VIII.
- 104 *Discours pour Marcellus*, II.
- 105 Pétrarque fait allusion au grand ouvrage de philosophie morale qu'il fit paraître dix ans plus tard sous ce titre : *Remèdes de la bonne et de la mauvaise fortune*.
- 106 *Églogues*, VIII, 75.
- 107 *De la Vieillesse*, XXIII.
- 108 Thaïs, célèbre courtisane de Corinthe ; Livie, épouse de l'empereur Auguste.
- 109 Le 6 avril 1327, Pétrarque devint amoureux de Laure. C'est donc en 1343, seize ans plus tard, qu'il écrivit *Mon Secret*. Il avait alors trente-neuf ans.
- 110 Annibal.
- 111 Sonnet CXC III.
- 112 Laure de Noves, épouse de Hugues de Sade, a eu neuf enfants.
- 113 Virgile, *Énéide*, VI, 428-429.
- 114 *Métamorphoses*, XV, 868.
- 115 Le second Scipion l'Africain. Voici les paroles de Lélius auxquelles Pétrarque fait allusion : *C'est sa vertu que j'aimais, et elle n'est point éteinte ; elle ne vit pas seulement pour moi, qui l'ai toujours eue devant les yeux, mais elle passera dans tout son écks, à la postérité. Quiconque formera de grands projeur ou nourrira de grandes espérances, se proposera prmi-modèle son souvenir et son image.* (Cicéron, *De l'Amitié*, XXVII.)
- 116 Virgile, *Énéide*, I, 328-329.

- 117 La Vérité.
- 118 *Tusculanes*, IV, 18.
- 119 Vers l'Attilius cités par Cicéron dans ses *Lettres à Atticus*, XIV, 29.
- 120 Virgil, *Eglogues*, VIII, 108.
- 121 *Les Amours*, I, X, 13.
- 122 Virgile, *Enéide*, VI, 510-513.
- 123 Virgile, *Eneide*, I, 613-713.
- 124 *Des Bienfaits*, VII, 8.
- 125 Térence, *Phormion*, 919.
- 126 *Tusculanes*, IV, 35.
- 127 *Académiques*.
- 128 Cicéron, *Tusculanes*, III, 26
- 129 Simone Martini, de Sienne.
- 130 Laure.
- 131 Fleuve de Thessalie.
- 132 Ville de Phocide, voisine de Delphes.
- 133 *L'Eunuque*, 59-63.
- 134 *L'Eunuque*, 70-73.
- 135 *Ibid*, 56.
- 136 *Ibid.*, 57-58.
- 137 *Tusculanes*, IV, 33.
- 138 *Le Remède d'amour*, 462.
- 139 *Énéide*, III, 44.
- 140 *Tusculanes*, IV, 35.
- 141 *Enéide*, IV, 69-73.
- 142 Sénèque, *Lettres*, XXVIII.
- 143 *Épîtres*, I, II, 27.
- 144 *Epîtres*, I, II, 25-26.
- 145 *Lettres*, LXIX.
- 146 Avignon, patrie de Laure.
- 147 Virgile, *Enéide*, VI, 126-127.
- 148 Virgile, *Géorgiques*, II, 136-139
- 149 Ildebrandino di Conti, évêque de Padoue. *Epîtres*, 111, 25.
- 150 Pétrarque, *Psaumes pénitentiels*, III.
- 151 A Vaucuse.
- 152 *Le Remède d'amour*, 579-580.
- 153 *Épîtres*, I, 7.

- 154 Sénèque, *De la Tranquillité de l'âme*, XV.
155 *Lettres*, II.
156 *Tusculanes*, IV, 35
157 Suétone, *Domitien*, XVIII.
158 *Églogues*, I, 29.
159 *Énéide*, VI, 515-516.
160 *Énéide*, II, 265.
161 Juvénal, IX, 126-129.
162 Allusion aux dialecticiens.
163 *Lettres*, IV.
164 *L'Afrique*, VII, 292.
165 Annibal.
166 Sénèque, *Questions naturelles*, I, 17.
167 Laure.
168 Macrobe, *Saturnales*, II, 5.
169 Horace, *Epîtres*, I, 4, 13.
170 *Psaumes*, CXXXVI, 9.
171 *Discours pour Marcellus*, VIII.
172 *Lettres*, XXXIII.
173 *De la Vieillesse*, XX.
174 *Ibid.*, XIX.
175 Horace, *Odes*, IV, 7, 17.
176 *De la Vieillesse*, XIX.
177 Les antipodes.
178 *Cité de Dieu*, XVI, 9.
179 *L'Afrique*, II, 361-363.
180 *Satires*, X, 145.
181 *L'Afrique*, II, 431-482.
182 *L'Afrique*, II, 455-457.
183 *Ibid.*, II, 464-465.
184 *L'Eunuque*, 41.
185 *L'Afrique*, II, 486.
186 *Odes*, IV, 7, 13-16.
187 Palinure.
188 Virgile, *Enéide*, III, 515.
189 Virgile, *Géorgiques*, II, 58.
190 *Epîtres*, I, 4, 91-92.

191 *Tusculanes*, I, 39.

192 Cicéron, *Tusculanes*, 1, 30.

193 La Vérité.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

*Mon secret, ou Du conflit de mes passions / Pétrarque ;
traduit du latin, pour la première fois, par Victor Develay,...*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5489332z>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée

peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr